Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

MRS. RHYS D. FAIRBAIRN

ROMANS CHOISIS.

A series of some of the very best contemporaneous French novels. Handsomely printed in large clear type, and all of a character to be recommended for class as well as library reading. They are tastefully bound in paper covers at

60 cents each,

or less than one half the price charged for the Paris editions.

No. 1.—DOSIA, - - - By Mme. Henry Gréville.

No. 2.—L'ABBÉ CONSTANTIN, - By Ludovic Halévy

No. 3.—LE MARIAGE DE GERARD, By André Theuriet.

No. 4.—LE ROI DES MONTAGNES, - By Edmond About.

No. 5.—LE MARIAGE DE GABRIELLE, By Daniel Lesueur.

No. 6.—L'AMI FRITZ, - - By Erckmann-Chatrian.

No. 7.—L'OMBRA, - - - By A. Genevraye.

No. 8.—LE MAITRE DE FORGES, - By Georges Ohnet.

No. 9.—LA NEUVAINE DE COLETTE. • • •

No. 10.—PERDUE. - - By Mme. Henry Gréville

No. 11.—MADEMOISELLE SOLANGE, (Terre de France.) By Francois de Julliot.
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

No. 12.—VAILLANTE, or CE QUE FEMME VEUT, By Jacques Vincent. (Montyon prize.)

LF
V 7722 va

VAILLANTE

— CE QUE FEMME VEUT —

PAR

JACQUES VINCENT

Ouvrage Couronné par l'Académie Française

(PRIX MONTYON)

515697
28. 12. 50

NEW YORK :
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 SIXTH AVE.

BOSTON ; CARL SCHOENHOF.
1889.

A MA FILLE

Enfin, mignonne, voici ton livre, — bien à toi, — écrit pour toi, — un peu avec toi. J'ai rassemblé, dans ces quelques pages, tes chers souvenirs d'enfance, que tu goûteras d'autant plus qu'ils te fuiront. Là aussi, mon adorée, tu retrouveras la substance de mes leçons maternelles, qui n'ont jamais été que des causeries à nous deux. Cette petite Tiomane, tu l'as connue, aimée, admirée. Elle possédait le courage, cette grande vertu qui fait les dévouées, les anges gardiens et les heureuses.

JACQUES VINCENT.

Les Glycines, ce 1er septembre 1887.

VAILLANTE.

I

IOMANE ?

— Eh ! voilà Tiomane !

— Holà ! Tiomane !

— Tiomane ?

— Tiomane ?

— Tiomane ?

Et les cris se croisaient, se mêlaient, se confondaient, emplissant toute la plage de ce seul nom : Tiomane !

Garçonnets et fillettes s'étaient mis à courir, d'autres dégringolaient les perrons des chalets, d'autres appelaient des terrasses.... une presse, une bousculade, un entrain, une ardeur ; — tout cela à l'aspect d'une petite carriole, en bois brut, attelée d'un âne gris, conduit par une paysanne coiffée d'un béguin blanc,

C'était à Berck, un dimanche. Un beau dimanche de septembre, plein de soleil. Deux heures. Tout étincelait : la grève nue, immense, au sable teinté d'or ; la mer d'un bleu clair, le ciel d'un bleu foncé, les toits d'ardoise et de tuile, qui semblaient vraiment d'argent et de pourpre.

La carriole s'était arrêtée à l'entrée de la large rue qui relie Berck-ville à Berck-plage, au bas de l'escalier d'un grand et élégant chalet. — Une première bande d'enfants ayant atteint le rustique équipage, les clameurs redoublèrent.

Debout au milieu de sa carriole, à la main une branche de coudrier chargée de ses feuilles, qui lui servait surtout à chasser les mouches, l'ânière souriait paisiblement aux soupirants.

— Mais non, c'est impossible, répliquait-elle, je ne peux pas vous prendre... personne, personne...

— Par exemple !

— Moi, je suis retenue pour toute la journée ; mais il n'en manque pas d'autres, ajouta-t-elle en montrant, à quelques mètres de là, une vingtaine d'attelages, semblables au sien, qui attendaient, et dont les conducteurs et les conductrices prodiguaient à la *pratique* les plus engageants appels.

Tiomane était déjà presque une grande fille. A sa taille on lui eût facilement donné quatorze ans ; mais son visage, bien que hâlé, bronzé à la fois par

la bise et par le soleil, restait celui d'une enfant aux joues rondes, aux traits encore indécis. Coiffée de son petit béguin qui enfermait toute sa chevelure, laissant à peine dépasser deux minces bandeaux clairs et bien collés avec de l'eau, qui faisaient d'autant mieux ressortir la couleur cuivrée du front ; dans sa robe de matelote en grosse toile bleue fanée ; trop longue et trop large, qui l'habillait gauchement, presque ridiculement ; les pieds nus et rugueux ; — certes, jamais les belles demoiselles de douze à quinze ans, qui réglaient le ton sur la plage, ne se fussent avisées d'aller lui découvrir le moindre attrait. Et pourtant ce n'était point là une physionomie vulgaire, ni même insignifiante. Les yeux très bleus, d'un bleu de pervenche, à la fois vifs, caressants, profonds, volontaires, intelligents et bons, révélaient un caractère et une âme. Le sourire, qui découvrait des perles, saisissait par une grâce particulière due à un défaut, parfois charmant : la lèvre supérieure se retroussait légèrement, accentuant ainsi ce qu'en langage picard on nomme " le chapeau de Napoléon ". Enfin les façons posées, presque graves, dénotaient une réelle distinction native, d'autant plus surprenante chez une campagnarde de ce pays très brut.

Cependant, malgré sa réponse si nette, Tiomane n'obtenait aucun répit. Dans toutes les circonstances

de la vie, comme dans toutes les situations et dans toutes les classes, il y a les soumis et les révoltés. Les soumis commençaient à se replier et examinaient les autres carrioles. Les révoltés, au contraire, — et les fillettes étaient surtout de ce camp-là, — s'acharnaient d'autant plus devant l'obstacle.

— Tant pis! à l'assaut! cria soudain une voix aiguë de gamine.

— A l'assaut! répéta le chœur.

Et l'attaque commença.

Culottes et jupons, pêle-mêle, on se hissait, se pendait aux roues, aux brancards, aux guides, jusqu'aux oreilles du baudet. Ce fut un indescriptible tumulte. Un peu étourdie de l'agression, mais ne perdant pas la tête, l'ânière se mit courageusement à défendre son bien. Installée dans la place, elle repoussait vigoureusement les assiégeants, se servant à la fois de ses pieds, de ses mains, de sa branche verte qui se dépouillait en s'abattant au hasard sur les larges chapeaux de paille bise où demeuraient accrochées quelques brindilles.

Tout à coup une voix jeune et forte retentit sur la terrasse du chalet.

— Bravo, l'ânière! tu es une crâne, toi!

L'ânière, ayant levé la tête, aperçut un grand garçon qui l'applaudissait des deux mains. — Comme par enchantement les récalcitrants s'apaisèrent.

— Guillaume de Sorgues ! Guillaume de Sorgues!

L'accent de ces enfants trahissait presque une nuance de respect.

— Parbleu ! oui, la voiture est pour moi ! reprit le grand garçon.

La terrasse s'était garnie de monde.

Sa branche de coudrier, devenue un simple bâton, posée auprès d'elle sur la planchette, Tiomane, tout en rajustant son béguin et en défripant son tablier de cotonnade usée, entendit vaguement comme un colloque entre deux dames. Sur un ton aigre les mots : imprudence, convenance, lui parvinrent, en même temps que cette réponse d'une jolie voix douce et impérative :

— Mais si, mais si, à Berck, ils peuvent courir seuls, à leur aise, sans le moindre inconvénient.

— Oui, oui, maman, tu as raison, répliqua le grand garçon.

Et il se précipita par l'escalier suivi d'une mignonne fillette : un nuage blanc ! un froufrou de *voile*, de dentelles, de nœuds de ruban sous une énorme capote à la vieille en surah blanc, avec brides autour du menton. Un paquet de boucles, légères et voltigeantes comme de la soie brune piquée de fils fauves, tranchait seul dans toute cette blancheur. Derrière eux, un grand diable basané, aux longues moustaches effilées jusqu'aux oreilles,

coiffé d'une calotte rouge à gland bleu, vêtu d'une sorte de petit jupon blanc plissé et d'une veste soutachée d'argent, s'avançait gravement, les bras chargés du bagage.

Une fois sur le sable, le grand garçon enleva la jolie fillette.

— Allons ! hop, la *duchesse !* cria-t-il en la posant droite dans la carriole.

Après un premier mouvement de stupéfaction devant cette merveille, qui riait du plus gentil rire du monde, Tiomane, avec un geste emprunté, comme si elle craignait de souiller tant de splendeur par le contact de ses pauvres vêtements, rajusta la banquette de bois pour y faire asseoir la *demoiselle.*

— Tiens ! voilà pour elle ! dit le garçon en jetant un châle et un coussin qu'il prit sur les bras tendus de Kifos, le domestique grec.

D'un bond, dédaignant le marchepied, il enjamba l'un des brancards et se casa auprès de la fillette, qui, bien assise sur le beau coussin de peluche rouge brodé de trente-six couleurs, appuyait au rebord de la carriole une délicieuse menotte finement gantée de soie blanche.

On les regardait du balcon.

— Guillaume, ne vous attardez pas.

— Sois tranquille, maman, nous serons ici pour goûter. Maintenant, l'ânière, décampons....

Comme Tiomane, s'accroupissant, ramassait les guides :

— Non, donne, dit le garçon, et la badine avec.

Une bonne cinglée s'abattit sur les côtes de la bête, qui détala.

II.

LS suivaient la grande route, vers le village. L'âne galopait presque, houspillé par les coups réitérés de la badine du conducteur qui se tenait debout, à la façon des automédons antiques.

— Décidément, ta bourrique trotte, l'ânière !

— Oui, riposta Tiomane. — Et avec quelque hésitation : — Mais vous tapez dur.... ma pauvre *Grise !*

— Voyons, Guillaume ! dit une jolie petite voix de dessous la capote blanche.

— Tais-toi donc, la *duchesse*, tu n'y entends rien, répliqua-t-il, excité par la course et secouant violemment les guides de l'animal pour activer encore son allure.

Tout lasse, même les prouesses d'un baudet. Cinq minutes plus tard Guillaume s'était rassis et, laissant flotter les guides, se contentait de l'allure ordinaire de la *Grise*, qui, d'ailleurs, jeune et vigoureuse, et d'un bon caractère, avait l'habitude d'un trot menu, mais régulier.

Tiomane respirait, un peu rassurée pour sa bête. Toujours accroupie, les mains croisées sur ses genoux, la paysanne regardait à la dérobée sous l'énorme capote blanche, qui laissait seulement apercevoir un petit nez fin aux narines roses comme un intérieur de coquillage, et une petite, toute petite bouche, couleur de fraise à peine mûre.

— Comment t'appelles-tu, l'ânière ? demanda la petite bouche.

— Tiomane.

— C'est pas un nom, ça.... s'écria Guillaume.

— Non, c'est pas un nom.

Avec cette prolixité et l'abondance de gestes familières aux enfants, l'ânière expliqua qu'elle s'appelait Armande. En patois picard, *tiote* signifie : petite. Les gens du village avaient dit d'abord : *tiote* Armande ; puis l'abréviation avait suivi : *tiote* Mande; *tiote* Mane. Et les baigneurs, les *bourgeois* avaient joint les deux mots : Tiomane.

— Alors, quel âge as-tu, Tiomane ? demanda la fillette.

— Douze ans.

— Sapristi, Maritza, s'écria le garçon, un an seulement de plus que toi.... sais-tu que tu as joliment à faire pour la rattraper !

— Oh ! la demoiselle a déjà onze ans ! s'exclama la grande et forte campagnarde, considérant avec une

surprise presque mêlée de commisération cette merveilleuse poupée qu'elle eût portée dans ses bras.

— Eh bien ! oui, certainement, j'ai onze ans, répliqua un peu aigrement la merveilleuse poupée en se redressant avec un sentiment déjà très marqué d'orgueil, comme si elle avait pleine conscience de la beauté suprême de son petit être.

— Va, la *duchesse*, dit Guillaume en l'empoignant par le cou pour l'embrasser, ça n'empêche pas que tu es la belle des belles, comme tout le monde dit.

Mais le chapeau de marin cogna la jolie capote et la fit tomber en arrière, ce qui découvrit brusquement la tête de Maritza.

Tiomane demeura stupéfaite. Bien qu'elle fût incapable, comme tout enfant, du reste, de savoir apprécier, de discerner la beauté, la rayonnante perfection de celle-ci s'imposait.

Rien ne saurait rendre la pureté accomplie, la finesse exquise des traits de cet adorable visage. Les cheveux bruns nuancés d'or se crépelaient naturellement autour du front dessiné à l'antique, légèrement bombé et un peu bas, sur lequel tranchaient deux minces sourcils. Les yeux immenses, ombrés de cils très longs, invraisemblables, légèrement frisés du bout, offraient une singularité ravissante : leurs larges prunelles noires semblaient pailletées d'or. La délicatesse du teint égalait celle d'une rose

de Bengale. Enfin le petit nez bien droit apparaissait dans toute sa correction, tandis que la bouche mignonne riait jusqu'à en perdre la respiration.

D'un coup de main, le grand frère répara l'accident, non sans tonner plaisamment contre les affiquets des filles. — Et tous les trois de rire de plus belle.

L'ânière achevait de s'enhardir.

— Et vous? demanda-t-elle au garçon, quel âge avez-vous ?

— Quinze ans, répondit-il d'un accent superbe.

Guillaume de Sorgues formait en tout l'antithèse de cette délicieuse créature qui était sa sœur. Bien bâti, très brun, le regard noir et vif, le nez long, mais d'une belle ligne, la bouche largement fendue, le menton saillant, l'ovale du visage d'un dessin ferme ; — cet ensemble représentait un beau, solide gaillard, très crâne, très simple, naturellement chevaleresque, l'humeur expansive et chaleureuse, facilement emportée et n'admettant guère de frein ; bref, un bon cœur, un franc, joyeux et intrépide compagnon.

Sans s'inquiéter de l'opportunité de ses discours et de l'intérêt que pouvait bien prendre l'ânière à ses petites affaires, accoutumé à parler ses pensées, il raconta comment sa sœur et lui étaient arrivés à Berck de l'avant-veille.

— Notre docteur a ordonné cette plage pour la *duchesse ;* et puis, nous y avons des amis.

Lui, Guillaume, comptait se faire soldat. Ce grand garçon adorait le panache. Pour le moment, il se trouvait en vacances. Le reste du temqs, claquemuré à l'école Monge, il ne voyait pas sa famille. Son père était consul général à Smyrne.

— A Smyrne ? répéta Tiomane, en écarquillant ses yeux bleus.

— Oui, ne t'inquiète pas.... tu ue peux pas savoir où ça se trouve.... mais c'est loin.... très loin....

La petite sœur ajouta qu'il fallait sept jours sur mer, de Marseille.... et en bateau à vapeur.... Et, alternativement, ou plutôt tous les deux à la fois, les enfants du consul se mirent à décrire le beau pays si lointain. Des oranges plein les arbres, des raisins gros comme des prunes ,et des figues, des cédrats....

— Eh bien ! et toi ? demanda la fillette à Tiomane, qu'est-ce qu'ils font, tes parents ?

— Moi, je n'ai pas de parents.... Je suis une enfant de l'hospice....

— De l'hospice ? répétèrent ensemble le frère et la sœur, avec la vision de quelque chose de douloureux, de profondément misérable.

A son tour, fort simplement, n'ayant pas conscience de la tristesse de sa situation, Tiomane narra sa courte histoire. Élevée à l'hospice de Boulogne,

depuis deux ans elle était servante chez la mère Jean.... Jean Bousquier.... à Berck-ville....

— Pauvre petite ! murmura Guillaume..

— Bah ! répliqua-t-elle bravement, l'été, je suis ânière, et j'aime mon métier, allez ! J'aime les maîtres, j'aime la *Grise*, j'aime les *bourgeois ;* et les *bourgeois* m'aiment bien aussi, vous avez pu voir.... ajouta-t-elle, non sans quelque orgueil.

— Mais quand il n'y en a plus, de *bourgeois*, l'hiver ?

— Ah ! l'hiver, c'est dur ! On va à la pêche, avec le père Jean.

Ils atteignaient le village. Partis depuis une heure à peine, ils avaient tout loisir d'allonger la promenade. Tiomane offrit de revenir par la baie d'Authie, en suivant la grève. La proposition agréée, on tourna à droite. — Après une nouvelle traite, la petite carriole arrivait devant la mer.

Déjà loin de la " plage " et complètement à l'écart du village, la baie d'Authie n'est même pas un hameau : çà et là, sur le rivage nu, quelques cabanes où vivent des pêcheurs. Pour l'instant, on eût pu se croire au désert. Les pêcheurs fêtaient le sabbat dans les cabarets de Berck. Les barques échouées sur le sable trahissaient l'abandon dominical.

— Si nous nous arrêtions ? s'écria Maritza.

Justement, la marée basse laissait à découvert une

belle étendue de terrain ferme qui invitait à la course. Les trois enfants descendirent.

La *Grise* avait l'habitude de ces haltes en plein air et les appréciait. Tiomane, sachant qu'elle pouvait impunément confier l'ânesse à elle-même, escorta ses jeunes clients qui la réclamaient.

Ce joli sable était mouillé. Il n'importait guère aux espadrilles du garçon et aux pieds nus de Tiomane, mais les fines bottines de chevreau blanc de la *duchesse* hésitaient à se risquer. Toutefois, après quelques éclaboussures, elles prirent crânement leur parti.

Quelle bonne flânerie que celle d'enfants à l'aise sur une grève! Guillaume, passionné pour les bateaux, furetait les barques de pêche. Puis c'étaient les crabes, les coquilles de toute espèce, des algues, des crevettes. Les longues dissertations se mêlaient aux découvertes. L'expérience de Tiomane valait d'amusantes surprises. A un moment, elle ramassa une barre de fer rouillé et s'en servit comme d'une pelle pour soulever le sable. Ce fut un triple hourra.

— Des *hénons!* des *hénons!*.... s'écria Guillaume en saisissant toute une poignée de ces friands coquillages, si goûtés des baigneurs de Berck.

Aussitôt Guillaume et Maritza voulurent s'improviser un outil. Guillaume avisa une sorte de pieu dans l'une des barques. Maritza s'empara d'une

étroite planchette. Et tous les trois se mirent activement à creuser.

La récolte n'était point aussi aisée qu'elle semblait tout d'abord. En vain ils s'escrimaient à la besogne: les nombreux coups de pioche n'amenaient aucune nouvelle trouvaille.

— La mer monte, cria tout-à-coup Tiomane ; il faut nous en aller....

Mais Guillaume restait sourd, acharné à la tâche, courant dans tous les sens, enjambant les flaques d'eau, traversant les mares. Sa sœur, animée du même zèle, se précipitait sur ses pas, sans vouloir, elle non plus, rien entendre.

— Monsieur Guillaume ! Mademoiselle Maritza ! répétait Tiomane, la mer monte.... la mer monte... Et elle monte vite ici....

La mer montait très vite, en effet, comme par bonds gigantesques, formant de gros tourbillons d'écume. Les entêtés n'écoutaient toujours pas.

—Mon Dieu ! poursuivait désespérément Tiomane, je vous dis que c'est une mauvaise place... il y a des trous.... voyons !.... mademoiselle ?.... monsieur ?.... je vous en prie.... revenez....

Elle se lamentait inutilement, tout en les suivant pourtant. — Brusquement, elle saisit le bras de Maritza pour la contraindre. — Mais la petite lui échappa.

Soudain un cri effroyable retentit, ou plutôt, trois cris fondus en un seul.... Maritza venait de disparaître dans un des trous dont cette grève est semée.

Il y eut une seconde de stupéfaction épouvantable. Emporté par sa bravoure, le frère qui ne savait pas nager, allait gauchement s'élancer, quand il se sentit retenu par une main vigoureuse.

—Restez, ne bougez pas, dit Tiomane, ne pouvant se méprendre à l'ignorance de son mouvement, laissez-moi faire....

Cette voix impérieuse le cloua, immobile. Elle se précipita dans le flot.

Tout le drame dura à peine trois minutes, mais Guillaume en garda le souvenir de plusieurs siècles de torture sans nom. Le cœur comme arrêté, glacé d'effroi, il suivait hébété, les mouvements de Tiomane dont la jupe se gonflait sur l'eau. Tout à coup, il la vit saisir une forme blanche. Au même instant, une vague couvrit les deux corps ; aussitôt, la vague suivante les souleva.... et, pendant un moment, ils roulèrent ainsi, secoués, ballottés.... toujours enlacés, attachés l'un à l'autre.... Il ne respirait plus.— Enfin, il crut assister à un miracle. La mer elle-même venait de rejeter les fillettes sur le rivage. Le pauvre garçon pousssa un sanglot de délivrance.... Mais, seule, Tiomane se releva.

— Vite, vite, lui cria-t-elle haletante et brisée,

portez votre sœur à cette maison.... là.... tout en face....

Éperdu et obéissant, il s'approcha. Il saisit dans ses bras Maritza inanimée, rigide, blême, et se mit à courir comme en quelque horrible rêve....

III

LS eurent bientôt atteint la maison. Tiomane tourna le loquet de la porte. Ils pénétrèrent dans une pièce au sol de terre battue. Une Sœur de charité était assise auprès d'un vieux fauteuil de paille occupé par une paralytique. A l'entrée des arrivants, elle bondit sur ses pieds.

— Eh ! Jésus ! qu'est-ce que ce déluge ?

— Ah ! Sœur Victoire ! s'exclama Tiomane comme si elle eût aperçu le Sauveur lui-même.

Sous la cornette blanche, le visage de la religieuse, encore jeune, décelait la bonté avisée et énergique.

D'un coup d'œil elle avait tout deviné. Elle courut à la cheminée où couvaient quelques tisons, et y jeta plusieurs fagots entassés dans un coin du foyer. Après quoi, enlevant la noyée aux bras de son frère :

— Tenez, garçon, allez-vous-en avec Tiomane jusqu'à l'entrée du village.... chez la Pauline.... vous me rapporterez du rhum.... du bon.... dites que c'est pour moi....

Au bout d'une demi-heure, quand Tiomane et Guillaume rentrèrent, ils eurent un même cri de surprise, d'allégresse. Maritza était ressuscitée! Assise sur les genoux de Sœur Victoire, à la vue de son frère, elle tendit les bras. Au sortir d'une si vive épouvante, Guillaume crut qu'il devenait fou de bonheur.

— Maritza! Maritza!

Il l'étreignit avec une sorte de fureur.

— Maritza! tu vis!.... Oh! que tu es gentille, gentille! ma mignonnette, ma petite *duchesse*....

Mais qu'elle était drôlement affublée, la *duchesse!* Une jupe de futaine, trop longue, relevée avec des épingles; un caraco de mérinos où son buste frêle dansait; de grosses pantoufles où ses petits pieds se perdaient. Sœur Victoire avait emprunté à leur hôtesse son costume de fête. A travers ses larmes de joie, Guillaume ne put s'empêcher de rire.

De son côté, Sœur Victoire remarqua soudain la robe toute ruisselante de Tiomane.

— Ah çà, tu sors donc du bain, toi aussi?

— Parbleu! riposta Guillaume, c'est elle qui s'est jetée à l'eau.... C'est elle qui a sauvé Maritza....

Lui-même s'était mouillé en emportant sa pauvre chérie. Pendant qu'il se séchait à l'ardent brasier, Tiomane, dans une pièce voisine, revêtait quelques nippes empruntées également à la garde-robe de la

paralytique. Un grog chaud, bien préparé par Sœur Victoire, acheva le réconfort. La religieuse organisa même un succulent goûter de pain bis et de beurre. Les enfants dévoraient.

L'heure du retour était sonnée depuis longtemps. La nuit commençait à descendre. Guillaume se prit à songer à l'inquiétude de sa mère et pressa le départ. Tiomane alla chercher son équipage, tranquillement demeuré, dans toute cette bagarre, à la place où elle l'avait laissé. Puis, Maritza réinstallée sur son coussin, emmitouflée du châle resté sur la banquette, — après l'échange de bons gros baisers avec Sœur Victoire,— tout le monde casé, la carriole s'ébranla. Cette fois, l'ânière conduisait.

Il était profondément mélancolique, ce retour sous un ciel sans étoiles, par la grève déserte, sombre et silencieuse, bordée de hautes dunes semblables à d'énormes fantômes. Maritza, la tête sur l'épaule de son frère, dormait lourdement. Guillaume ne parlait plus, absorbé par la pensée des angoisses de leur mère. Quant à Tiomane, tout en guidant sa bête d'une main sûre, elle frissonnait à l'idée de ce qui allait suivre. Ne serait-elle pas accusée d'imprudence, de maladresse, grondée, punie pour cet accident qu'elle n'avait su empêcher ?

Ils arrivèrent sur la plage. Au bruit des sonnailles de la carriole, plusieurs ombres accoururent.

— C'est nous ! c'est bien nous ! . . . . cria Guillaume de sa voix de stentor.

Toute tremblante, Tiomane arrêta au bas de l'escalier du chalet. Le grand Kifos saisit Maritza dans ses bras. De force, Guillaume entraîna l'ânière.

Effarouchée, confuse, stupéfiée, la paysanne se trouva au milieu d'un beau salon, aveuglée par les lumières. Dans un éblouissement, elle aperçut une jolie dame, tout en larmes, que Guillaume et Maritza couvraient de baisers. Des gens se précipitaient vers le frère et la sœur, les accablant de questions : Que s'était-il passé ? Que signifiait ce costume de Maritza ? D'où arrivaient-ils ? Depuis deux heures on les cherchait partout : sur la plage, dans les rues, chez les amis. La voix de Guillaume racontait l'accident. Tiomane comprenait qu'il exaltait son courage. Et elle se sentit attirée sur les genoux de la jolie dame, qui l'embrassait, elle aussi, en pleurant et en riant. Toute rouge, de plus en plus effarée, elle demeurait comme paralysée, malgré son envie folle de s'enfuir.

Elle ne sut jamais comment elle se retrouva dans sa voiture, assise sur sa planchette, et regagnant le village. Elle se ressouvint pourtant que Guillaume l'avait reprise par une main, en lui mettant dans l'autre plusieurs pièces d'or. Une véritable escorte l'avait ensuite accompagnée jusqu'à sa carriole.

IV.

LE lendemain, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé, Tiomane et la *Grise*, l'après-midi venue, occupaient leur poste à la plage. Ce n'était point seulement sur le monde civilisé des baigneurs que la gentille ânière faisait impression. Ses incultes camarades lui reconnaissaient une supériorité, et ils en subissaient le prestige, sans jalousie, sans rancune, la saluant toujours au passage d'une franche bienvenue. — Ne participant jamais à leurs jeux grossiers, elle tricotait, ce jour-là, suivant son habitude, assise dans sa carriole, paisible, mais non toutefois sans tourner souvent les yeux vers la terrasse du beau chalet où logeaient ses petits amis de la veille. Soudain, elle reconnut la voix de Guillaume.

— Eh ! l'ânière, comment ça va ?

Prestement il dégringola l'escalier et boudit jusqu'à la carriole. Elle eut beau se défendre, cette fois encore; il l'emmena au chalet, où tout le monde la réclamait.

La première personne qu'elle distingua fut la jolie Maritza qui avait remis un de ses élégants costumes tout blancs. Comme la veille, ses beaux cheveux mélangés d'or tombaient bouclés sur ses épaules, attachés par un gros nœud de satin. Et, comme la veille aussi, l'ânière la contemplait, ressaisie de sa même impression d'admiration craintive.

— Voyons ! la *duchesse*, embrasse-la donc, cette brave fille qui t'a repêchée ! s'écria Guillaume.

Tiomane devina que la si belle demoiselle hésitait devant sa vieille robe de toile, plus déteinte que jamais, et elle la comprit, sans lui en vouloir.

Cependant la paysanne se trouvait élevée au rang d'héroïne. De nouveau on s'empressait autour d'elle. La mère de Maritza la comblait de caresses.

Madame de Sorgues ressemblait absolument à sa fille, ou plutôt Maritza, comme une adorable réduction, reproduisait en tout la splendide beauté maternelle : mêmes cheveux, mêmes yeux, même teint, même suavité, même perfection de lignes, jusqu'à ce calme hautain, cet air délicat et précieux, cet orgueil excessif de soi, cette morgue inconsciente d'idole, ignorante de l'existence pratique et naïvement persuadée que le monde entier a pour fonction unique de la servir et de l'adorer. Toute petite et très mince, cette si jolie maman avait gardé des mines presque de jouvencelle ; chacun la prenait aisément pour la

grande sœur de ses enfants. Au reste, Smyrniote et d'origine arménienne, comme la plupart des Orientales, elle s'était mariée très jeune, à seize ans. Son caractère rappelait bien celui des femmes de sa race: molle, indolente, exclusivement occupée du soin de se parer, le cerveau légèrement engourdi par l'abus des cigarettes turques ; néanmoins volontaire et fantasque, fastueuse, prodigue, susceptible à l'occasion d'enthousiasmes, d'engouements surtout.

Certes, la pauvre Tiomane n'aurait jamais attendu si magnifique récompense pour une action que son âme généreuse estimait fort naturelle. — Le même jour, à la brume, elle venait à peine de rentrer la *Grise*, quand une calèche, attelée de deux chevaux s'arrêta devant la misérable chaumière. Madame de Sorgues et ses enfants en descendirent. Tiomane allumait le lumignon de pétrole. Assise auprès du poêle où cuisait la soupe aux choux du souper, la maîtresse du logis, la mère Jean, allaitait son dernier né, tandis que deux gros marmots, l'un de cinq ans, l'autre de trois, jouaient au milieu de la pièce avec des épluchures de pommes de terre.

En pénétrant dans ce taudis, la grande dame eut un haut-le-corps et fit presque un mouvement de retraite. Tiomane, ahurie, se précipita pour débarrasser une chaise boiteuse, à demi dépaillée, et l'offrit à la visiteuse, qui la refusa. La mère Jean

regardait, sans se bouger, hébétée par la surprise. Avec son franc sourire, Guillaume raconta que, au retour d'une promenade au bois de Verton, en passant, sa mère avait tenu à venir elle-même acquitter une dette.

— Nous te devions bien une visite, l'ânière, ajouta-t-il gaiement, et nous t'apportons un petit souvenir.... Tiens ! voici un livret de la Caisse d'épargne.... Sœur Victoire y a déposé deux mille francs de notre part, à ton nom. Ainsi, ma brave fille, il paraît que, quand tu seras grande, tu seras un parti dans ton village.... tu auras une dot....

Le cœur est un incomparable maître d'éloquence. Tiomane, violemment émue, avait accepté le petit livre, sans comprendre la valeur du cadeau, mais pénétrée de l'intention de bonté, ayant l'instinct de la délicatesse d'une telle démarche. En face des trois visiteurs restés debout, presque sur le seuil, elle les regardait, tour à tour, comme si elle les eût confondus dans une même adoration. — Elle fondit en larmes.

— Oh ! madame ! madame ! Comme vous êtes bonne, bonne.... et comme je vous aime.... de tout mon cœur....

— Pauvre petite ! murmura madame de Sorgues en l'embrassant.

La mère de Maritza emporta de cette visite une impression de compassion qui devait accroître encore

sa bienveillance pour celle qui avait sauvé sa fille.

Les jours qui suivirent resserrèrent l'intimité de Tiomane et de ses riches amis. Dès que Guillaume apercevait l'ânière, il courait à elle et l'emmenait au chalet. Madame de Sorgues la faisait jaser, riait de son patois, de plus en plus intéressée à cette misère inconsciente et que l'abandonnée portait dignement, sans une plainte, courageuse, dévouée avec tant de naturel.

Une après-midi les enfants goûtaient sur la terrasse, tandis que la *Grise* dételée se prélassait sur le sable. Madame de Sorgues, tout en fumant ses cigarettes, s'amusait à bourrer sa protégée de friandises, et Tiomane, toujours craintive, effarouchée, se croyait obligée de se défendre contre la gourmandise de son robuste appétit. — Tout à coup, comme elle mordait dans une brioche, son bras retomba avec un geste d'effroi, son visage cuivré s'empourpra ; elle venait de reconnaître le père Jean, son maître, qui passait devant le balcon. Il rentrait de la pêche, le filet presque vide, ce qui présageait une rude humeur. Déjà elle espérait se dissimuler, quand, à son tour, il aperçut sa servante et s'arrêta pour lui reprocher durement sa paresse. Mais Guillaume l'interrompit brusquement.

— C'est bon ! c'est bon ! D'abord, on vous les paye, les heures de votre bourrique.

Et il jeta cent sous.

L'homme les ramassa en se confondant en excuses.

Toutefois, ce petit incident allait décider de la destinée de Tiomane. Madame de Sorgues, exaspérée de l'algarade, avait applaudi au mouvement généreux de son fils. — Dans le redoublement de sa pitié, une inspiration surgit à la grande dame. Pourquoi ne corrigerait-elle pas le sort à l'égard d'une enfant qui semblait si bien digne d'une meilleure fortune ? Cette réparation ne lui incombait-elle pas un peu comme un devoir, presque comme une dette ? Et quelle douce charge, après tout, d'arracher la pauvre petite victime à ceux qu'elle nommait des bourreaux !

Ce fut à Sœur Victoire, la collaboratrice du miracle, devenue une amie, que madame de Sorgues exposa son projet : elle voulait son œuvre complète ; sa générosité n'admettait pas de limites. Bref, en se chargeant de Tiomane, elle comptait lui faire partager l'éducation de sa fille Maritza, et pourvoir à son avenir.

Mais si la femme du consul se complaisait à ce rôle de bonne fée, elle entendait n'avoir d'autre travail que celui de lever sa baguette, bien étendue sur son sofa et fumant paisiblement sa cigarette. Au reste, nul ne pouvait être mieux en situation que Sœur Victoire pour tout arranger. En résumé, il

s'agissait d'obtenir de l'administration de l'hospice de Boulogne la cession de l'enfant déjà confiée à la mère Jean Bousquier: affaire de quelques démarches dont le résultat était acquis d'avance.

A une semaine de là, une scène délicieuse eut lieu entre madame de Sorgues et Tiomane. La bienfaitrice possédait l'autorisation réclamée, avec les renseignements exacts sur l'origine de la protégée qui s'appelait: Armande Laurin.—Le père, professeur de mathématiques au lycée de Boulogne, avait épousé une jeune fille sans fortune. Il était mort deux ans après. Puis, la phthisie avait emporté la mère. L'enfant, demeurée sans famille et sans ressource, avait été portée à l'hospice par des voisins. Madame de Sorgues, entourant l'orpheline de ses bras, lui proposa de vivre auprès d'elle, toujours, comme la sœur de Guillaume et de Maritza. A une si incroyable proposition, Tiomane demeura stupéfiée. Et ce fut pour la protectrice une besogne charmante que de persuader la pauvrette, de l'amener peu à peu à la réalité de ce bonheur inouï.

Les choses furent vivement conduites. Madame de Sorgues devant quitter Berck le lendemain dans l'après-midi, Sœur Victoire signifiait à la mère Jean la décision qui lui enlevait sa servante. Bien rétribuée, la paysanne se résigna aisément.

Le même soir, Tiomane faisait son entrée dans ce

monde qui allait devenir le sien. Sœur Victoire s'était chargée de l'habiller de neuf à un des magasins de l'endroit.

Certes, l'ânière ne pouvait passer encore pour une élégante, avec ses *clappettes* sonores, sa robe de molleton bleu et son bonnet de mousseline blanche à double rang de tuyaux. En l'apercevant, sa brillante protectrice laissa percer une petite moue, tandis qu'un éclat de rire moqueur traduisait tout haut l'impression comique qu'éveillait la vue de Tiomane ainsi endimanchée.

— C'est mal, mademoiselle, s'écria sévèrement Guillaume, ce n'est pas toujours l'habit qui fait le moine, savez-vous.... et plus d'une jupe de soie que je connais, hésiterait à se jeter à l'eau, dans des circonstances.... que je connais aussi....

Tiomane regarda la personne ainsi interpellée.

Mademoiselle Emmeline Pascal, l'institutrice de Maritza, touchait à la trentaine. Grande, laide, maigre, sa physionomie anguleuse n'était pourtant dépourvue ni d'intelligence ni de distinction. Elle avait affecté de rire de la boutade du garçon en fixant sur l'ânière ses yeux durs, presque agressifs. Le cœur de Tiomane se serra sous l'empire d'un pressentiment.

Mais Guillaume fit diversion en lui saisissant amicalement le bras.

— Sois tranquille, ma brave fille, nous nous rattraperons à Paris. Que diantre ! les chiffons n'y manquent pas, tu verras ça ! et tu apprendras vite, comme les autres, à t'attifer.

On annonçait le dîner. Il l'entraîna à la salle à manger et la plaça à table, à ses côtés.

Dans un si étonnant désarroi, il semblait à Tiomane qu'un rêve extravagant l'avait soudain jetée en quelque contrée fantastique où elle se sentait égarée, perdue. Au milieu de nombreux convives, — madame de Sorgues tenant volontiers table ouverte, — elle regardait vraiment sans voir, n'osait manger, ne savait plus manger. Son intelligence lui donnait la perception assez rare de toute la distance qui la séparait de cette société raffinée. Elle en avait peur. Pourtant son voisin et ami Guillaume continuait à lui témoigner la plus gentille complaisance. Il la servait, devinant qu'elle eût été incapable de se risquer seulement à toucher au plat présenté gravement par le maître d'hôtel en gants blancs.

Au dessert, il y eut une seconde altercation entre le jeune garçon et " mademoiselle," comme chacun désignait l'institutrice. Au cours de la causerie, le souvenir de l'accident, encore si présent, ayant été évoqué :

— Oh ! moi, dit-elle sèchement, j'avais averti qu'il était imprudent d'abandonner ainsi des enfants à

eux-mêmes je m'attendais sûrement à un malheur....

— Évidemment, mademoiselle, répliqua Guillaume; vous, d'abord, vous annoncez toujours la tempête.... quelque temps qu'il fasse....

— Guillaume! dit sévèrement madame de Sorgues.

Mais le reproche était si bien mérité, qu'elle ne put réprimer un imperceptible sourire aussitôt saisi par l'institutrice. Et, de nouveau, les yeux de Tiomane croisèrent le même regard haineux qui semblait lui imputer cette disgrâce.

Tous les habitués de l'hospitalière maison s'étaient donné rendez-vous pour fêter les dernières heures du séjour de madame de Sorgues à Berck. Comme on pense, l'aventure prodigieuse de l'ânière défrayait les causeries.

Toutefois, dans le chaos de ses impressions, Tiomane débrouilla une idée qui devait être le point de départ de ses appréciations sur la vie. Le cercle des enfants formait une véritable cour à Guillaume et à Maritza. Sous l'empressement de ce petit monde, on sentait aisément percer l'admiration servile. Les héritiers du consul général de France, entourés d'un luxe princier, jouissaient d'une souveraineté incontestée. Ils avaient déjà leurs flatteurs.

La femme de Kifos, Elli, une Grecque de vingt ans, vêtue, à la mode d'Asie Mineure, de la jupe à

ramages, de la chemisette de soie sous la veste courte brodée d'argent, coiffée de la calotte rouge à long gland bleu, sur laquelle s'enroulait la natte de cheveux noirs, fut chargée de conduire Tiomane à une belle chambre à coucher et de la déshabiller. Mais l'ânière eût été fort en peine de se prêter à pareil office. Comme toute chose, la richesse veut un apprentissage.

V.

LE départ s'effectua le lendemain. Madame de Sorgues prit place dans une voiture avec les trois enfants. Une seconde voiture contenait les gens : l'institutrice, la première femme de chambre, Anaïs, une Parisienne ; puis le ménage grec : Kifos et Elli.

Ce fut là, du reste, le troisième grief de Mademoiselle, fort humiliée de ce voisinage avec la domesticité. Décidément, la pauvresse lui volait sa place. De plus, en y songeant, cette sorte d'adoption lui apparaissait comme une rivalité menaçante. En toute occasion, sa nature inquiète et jalouse se complaisait à sonder l'horizon pour en percevoir les moindres points noirs, toujours disposée à les grossir. Qui sait ? L'intruse, qui avait si bien débuté par un acte d'héroïsme entraînant une inoubliable reconnaissance, ne pouvait-elle, intelligente et adroite, s'insinuer dans les bonnes grâces de chacun et, plus tard, absorber à son profit toute influence, et, en conséquence, tous les avantages ?—Dès cette heure,

la pauvre ânière eut une ennemie résolue à la combattre, à l'anéantir.

On traversa le village de Berck pour gagner la gare de Verton. Tiomane regardait cette route si connue, ces maisons, ces champs qui s'enfuyaient; une dernière fois, elle aperçut la chaumière où elle avait vécu. Malgré elle, ses yeux se mouillèrent sous l'impression de l'adieu.

Madame de Sorgues traitait sa protégée comme elle eût fait d'un petit animal curieux que l'on s'égaye à débarbouiller, à apprivoiser, à éduquer. Dès l'arrivée à Paris, elle s'occupa de la métamorphose. Mademoiselle Anaïs, très experte en matière de chiffons, avait chaudement offert son assistance qui n'aurait pas été sans bénéfices pour l'habile caméristе. Mais la bienfaitrice revendiqua la besogne. Elle passa une excellente journée aux magasins du Louvre, à courir les nombreux *rayons*, charmée de ce labeur si féminin et, cette fois, y employant tout son zèle, une fiévreuse activité.

A l'heure du dîner, dans un riche salon du premier étage de l'hôtel Continental, réservé à la famille de Sorgues, Tiomane fit son entrée en *demoiselle*. Des bottines mordorées qui lui enserraient les pieds comme des étaux; des bas de soie couleur de sa robe bleu paon. Grâce au fer d'Elli, qui avait dû s'escrimer sans grand résultat, les cheveux, tombant

sur les épaules, esquissaient quelques anneaux. Franchement l'ânière ne gagnait pas à la transformation. Néanmoins, madame de Sorgues la déclara originale avec ses façons de sauvage déguisée. Jusqu'à la peau cuivrée et les taches de rousseur qui semblaient des attraits aux yeux de la protectrice. Elle raffolait aussi de cette gaucherie, de ce patois picard. Tout dans son joujou la ravissait.

A l'issue du repas, une grave question fut discutée: Comment Tiomane nommerait-elle madame de Sorgues? L'institutrice, tout en enroulant câlinement sur ses doigts les jolies boucles de Maritza, insinua que "Madame" était la seule appellation qui convenait.

— Vous, mademoiselle, vous avez toujours des idées à la vinaigrette! s'écria Guillaume; pourquoi pas maman, comme nous.... puisque tu la prends pour ta fille, n'est-ce pas, maman?

Madame de Sorgues trancha le différend.

— Tu m'appelleras marraine, Tiomane, quoique je te conserve ton nom barbare.... il te va.... et il m'amuse....

De ce séjour à Paris, Tiomane ne devait garder qu'une vision où tout se confondait, choses et gens. Quel mouvement! quel fracas! quelle vie agitée, variée, extraordinaire! Que de tableaux étranges, fabuleux! Combien tout lui paraissait imposant,

écrasant! Le luxe de l'appartement où elle osait à peine marcher et s'asseoir, cette armée de domestiques qui remplissait l'hôtel, ces riches toilettes, et cette belle voiture qui l'emportait. — Puis c'étaient les courses dans les magasins, si divers et si magnifiques, des visites dans quelques-uns de ces somptueux intérieurs de la colonie grecque. Un soir même, on alla au théâtre, dans une avant-scène, assister à une féerie. Pour le coup, elle se crut vraiment transportée en quelque monde enchanté.

Cependant, aucun bonheur n'existe absolument sans ombre. Tiomane continuait à pressentir chez Mademoiselle ce parti pris d'éloignement qui la déconcertait et l'épeurait, d'autant plus que l'ennemie lui apparaissait comme une puissance. C'était Mademoiselle, en effet, qui semblait régler leur train de vie, payait les dépenses, dirigeait le personnel. Son indolente maîtresse, enchantée de se soustraire à tous soucis, lui témoignait une absolue confiance; Maritza, l'enfant gâtée, l'adorait, conquise par les flatteries; les domestiques la redoutaient et lui obéissaient sans conteste. Seul Guillaume se cabrait contre cet ascendant, son caractère hostile, d'instinct, aux ruses de l'hypocrisie.

Une semaine s'écoula ainsi. Une après-midi les fillettes accompagnèrent, dans le grand landeau, madame de Sorgues qui reconduisait son fils à

l'école Monge. La séparation du frère et de la sœur fut un déchirement. Pour Tiomane, elle sentit une grande mélancolie en se retrouvant dans la belle voiture, auprès de la place vide de leur gentil compagnon.

Le surlendemain on partait pour Marseille.

L'ânière, brusquement enlevée à son pays du Nord, ne connaissant qu'une mer grise et des grèves désertes, s'extasiait devant la Méditerranée bleue, la rade magnifique, et ce port, vraie forêt de mâts, l'un des plus animés du monde. On ne fit d'ailleurs que traverser la fameuse Canebière pour se rendre au quai d'embarquement.

Ce grand navire, dont l'intérieur ressemblait à un palais, confondait Tiomane. Le temps était superbe, et, par conséquent, la gaieté régnait à bord, une gaieté expansive et bruyante, particulière aux Levantins qui dominaient parmi les passagers. Madame de Sorgues occupait à table la place d'honneur, à la droite du commandant. Toujours parée comme une déesse, elle semblait marcher dans une apothéose, entourée de l'admiration, des hommages de tous, sa resplendissante fillette participant de sa gloire, tandis que l'ânière, malgré les riches atours qui faisaient honneur à la libéralité de la bienfaitrice, formait un peu repoussoir.

Madame de Sorgues gardait auprès d'elle, dans sa

cabine, sa première femme de chambre, Anaïs. Mademoiselle partageait la cabine voisine avec les deux fillettes.

En traversant l'Adriatique, il y eut quelque mouvement. L'institutrice esquiva la crise ordinaire en demeurant immobile dans sa couchette, et imagina, dès cet instant, l'habitude de se faire servir par Tiomane, estimant que la servante des ânes, comme elle l'appelait, pouvait, sans déroger, devenir la sienne. Pour son compte, la pauvre Tiomane n'était pas sans ressentir quelque malaise, mais elle se crut obligée de le dominer. Elle y gagna d'apprendre ce que peut la volonté même sur le mal de mer.

Ce voyage de Marseille à Smyrne est charmant par les escales qui rompent la monotonie de la traversée. Les enfants n'ont guère le sentiment de la nature. Ce qui frappait Tiomane, c'étaient la bizarrerie de ces pays nouveaux, l'étrangeté des costumes, les idiomes inconnus.

Le huitième jour, tous les passagers, même madame de Sorgues, furent debout dès l'aube et montèrent sur le pont, munis de leurs lorgnettes. On naviguait entre les terres, longeant ces côtes d'Asie Mineure tant célébrées par les poètes de tous les âges. Le navire semblait glisser sur un beau fleuve aux bords semés de montagnes, de bois, de villes singulières où la Grèce se marie à Byzance.

Puis, devant soi, peu à peu, l'horizon d'eau se rétrécissait. De nouvelles montagnes s'estompaient, se dessinaient, avec d'autres bois, d'autres villes ; et tout cela grandissait, se rapprochait, prenait son plan.

Enfin, il se fit sur le bateau une manœuvre à la fois pleine d'agitation et de précision. Du rivage qu'on apercevait nettement, se détachait une foule de petites barques. Tout à coup, un bruit retentissant; on jetait l'ancre. Aussitôt, un arrêt subit. C'était Smyrne.

VI

TIOMANE entrait dans cette féerie de la grande vie orientale. Ce luxe européen qui l'avait tant étonnée, tant éblouie, se trouvait éclipsé, effacé du coup, comme une faible lumière par un soleil. Une barque pavoisée, où flottait le pavillon de France, garnie de tapis et de coussins, abritée par un tendelet en grosse soie de Brousse et conduite par douze rameurs, s'arrêta au bas de l'escalier des *premières*. Le commandant se précipita pour recevoir un personnage qui gravissait vivement les marches de fer. A l'empressement de madame de Sorgues et de Maritza, Tiomane devina qu'il s'agissait du consul.

Le bonheur du revoir semble parfois compenser la peine de l'absence. L'étreinte fut chaleureuse. Le père serra dans ses bras la mère et la fille. Tiomane entendit qu'il s'informait de Guillaume. — Puis, comme il offrait son bras à sa femme pour la faire descendre, elle lui montra sa protégée. Avec beaucoup d'aménité, il posa ses lèvres sur le front de

l'étrangère, et lui adressa quelques paroles de remercîment et de bienvenue. L'enfant comprit qu'il était au courant de l'histoire.

Dans la barque, Tiomane se trouva entre Maritza et Mademoiselle ; M. et madame de Sorgues, en face, causant à demi-voix. Le consul paraissait beaucoup plus âgé que sa femme, quoique, en réalité, il eût à peine une douzaine d'années de plus qu'elle. Quarante-quatre ans, légèrement voûté, très grisonnant, le visage sillonné de rides profondes, il avait grand air, et l'on devinait l'extrême bonté sous l'apparence froide et sévère du diplomate.

La baie de Smyrne est réputée pour une des merveilles du monde. Un poète l'a comparée à une coupe de saphir en fusion qui reflète une terre céleste. C'est l'Ionie magnifique et sereine, la douce contrée à l'air bleu, saturé de parfums; c'est la nature aimée des anciens où tout séduit, berce, enivre ; c'est la patrie des fictions pimpantes, le séjour d'élection des déesses rieuses ; c'est l'Olympe aimable !

La barque du consulat accosta un embarcadère fort élégant ; un escalier de marbre, à double rampe dorée, au-dessus duquel se rejoignent en berceau d'énormes jasmins de Virginie. Une large avenue, au sol de cailloutis formant de bizarres mosaïques, bordée de plates-bandes d'œillets, traverse les jardins, véritables bois d'orangers, et conduit droit à l'habi-

tation. Cette habitation, où se mêlent le style grec et le byzantin, est un modèle de pittoresque, de richesse et de délicatesse : coupoles, colonnades, arabesques, balcons de bois découpés comme de la dentelle, et ces vérandahs orientales, sortes de boudoirs aériens, tapissés de fresques, de faïences, de végétation luxuriante.

Le mariage de M. et de madame de Sorgues fournirait un délicieux chapitre de roman. A vingt-huit ans, alors consul à Tripoli et en tournée à Smyrne, le jeune diplomate, accompagné d'un Italien de ses amis, traversait, un jour de printemps, vers cinq heures, la rue des Roses, pavée de larges dalles en marbre blanc, tendue de velums aux couleurs flamboyantes, et où vous grise réellement l'odeur des roses qui foisonnent dans les nombreux jardins du voisinage. Tous les touristes ont gardé le souvenir du spectacle que présentent, dans la tiède saison, sur la fin de l'après-midi, les rues du quartier européen de Smyrne et, en particulier, cette rue des Roses, qu'on nomme aussi : des Grâces, peuplée surtout par les familles autochthones où s'est conservé le type grec le plus pur. La sieste faite pour les maîtres et pour les gens, de chaque côté de la rue, les portes des résidences s'ouvrent, laissant apercevoir les vestibules spacieux, frais, où la pluie des jets d'eau diamante les bouquets de myrtes, ornés comme

des salons et mieux que les salons, car on y exhibe l'important du mobilier. Là, parade sur les divans toute la maisonnée féminine, mollement et savamment étendue, vêtue de ses plus éclatants atours, occupée à rouler, à fumer des cigarettes, — les Smyrniotes fument d'une manière charmante, — tout en dégustant des confitures et en jasant, comme une nichée de bengalis, dans cette langue ionienne si mélodieuse. L'usage, prétend-on, autorise le passant à entrer dans ces vestibules parés. Il faut ajouter qu'à Smyrne tout le monde se connaît, au moins de vue. Quant aux étrangers, ils apparaissent, en général, escortés de quelque habitant du lieu. Quoi qu'il en soit, les présentations sont des plus sommaires. On fait accueil à qui plaît. L'une des jeunes filles de la famille, et elles sont nombreuses d'ordinaire, offre une cigarette au visiteur. Il s'assied ; on devise.... Que d'inconnus ont ainsi passé ! Il faut avouer que beaucoup sont revenus.

M. de Sorgues devait être de ces derniers. Quoique initié aux hospitalières façons, il s'était juré, ce jour-là, de satisfaire surtout sa curiosité. Il voulait parcourir tout l'attrayant quartier, repaître ses yeux de cette réunion de beautés qui passent, à bon droit, pour les plus parfaites de la terre. — Mais l'homme propose. — Arrivé à mi-chemin de la rue, il s'arrêta. Un grand regard noir, pointillé d'or, l'avait cloué,

fasciné. Il entra. Avec la double coquetterie d'une Smyrniote, elle se leva pour venir à lui et le fit asseoir auprès d'elle. Après quoi, elle roula une cigarette et la lui tendit. Il la prit. La séduction était achevée.

Quelques semaines plus tard le jeune consul épousait mademoiselle Annig Mouradian. — Seize ans, catholique romaine, aucune dot, — mais reconnue pour la plus belle dans ce pays où les noms courants de Aphrodite, Erycine, Astarté, Cypris, ne font pas sourire. Très bien vu au ministère des affaires étrangères, M. de Sorgues obtint facilement un congé et, comme voyage de noces, amena sa femme à Paris où, d'emblée, elle fut proclamée déesse.

Il n'est point aussi aisé qu'on le pense, ce métier de mari d'une déesse, surtout d'une déesse d'Ionie. Le consul fut bientôt obligé de s'apercevoir et de se convaincre que son admirable compagne ne saurait se plier aux règles d'aucune arithmétique. La belle Annig ne pouvait admettre de marchander avec ses fantaisies, et elles étaient nombreuses. De plus, si elle roulait parfaitement les cigarettes. — parce que cela lui plaisait, — elle ne condescendrait jamais à s'occuper du ménage, ni à embarrasser sa cervelle des mille détails d'un intérieur. A Smyrne, chez ses parents, elle se levait, s'habillait, grignotait des confitures, des olives, du riz. Puis, elle faisait la sieste,

regrignotait des fruits ou des pâtisseries, rendait des visites, en recevait. — Quoi encore ? Elle dansait le soir, assistait le dimanche à la messe de midi. Quelquefois elle se montrait au *Jardin*, les Champs-Élysées de l'endroit.

M. de Sorgues connaissait trop l'Orient et les femmes orientales pour essayer d'entreprendre la moindre lutte. Il était de ceux qui acceptent avec une aimable vaillance les conséquences de leurs actes. Possédant quelque fortune, il s'ingénia à placer heureusement ses fonds, aventureux et téméraire comme tous ceux qui poursuivent de gros gains ; le succès l'ayant favorisé, son consulat de Tripoli fut bientôt monté sur un grand pied. De plus, agent diplomatique de valeur et sachant user des protections, cinq ans après son mariage, il était nommé consul général à Smyrne.

D'autres années avaient passé sans que rien changeât, en apparence, dans cette existence molle et brillante de la plus belle des Smyrniotes. Le temps lui-même avait respecté ce chef-d'œuvre, et, en vraie déesse, elle eût eu presque le droit de croire à quelque privilège d'immuabilité, si elle n'avait vu ses deux enfants grandir et son jeune mari se transformer, auprès d'elle. Quoi qu'il en fût, elle demeurait l'idole des siens et du monde.

Dès le jour de l'arrivée, Tiomane entra dans le

détail de ce fanatisme. Par exception, pour le premier soir, les fillettes furent admises au dîner. Enchantée de se retrouver dans son pays, la belle Annig avait revêtu le délicieux costume national, malheureusement abandonné ; la longue jupe fourreau de soie blanche lamée d'or ; la petite veste de velours bleu bordée de passementeries d'or sur la chemisette en soie frisée de Brousse, aux manches fendues jusqu'au-dessus du coude ; et la petite calotte de drap rouge recouverte d'or et de perles, avec le gland d'or tombant jusque sur l'épaule.— Elle apparaissait ainsi comme quelque princesse des Mille et une Nuits, dans cette immense salle à manger aux murs revêtus de rares faïences de Damas, aux portes magnifiques enlevées à quelque mosquée du Liban, avec ses larges baies de *moucharabieh* garnies de camélias fleuris, parmi lesquels, enfermés par une légère glace, semblait voleter en liberté des oiseaux de la Chine et du Japon.

La tendresse de M. de Sorgues pour sa rayonnante compagne était pleine de minutieuses gâteries presque paternelles. A table, il la servait comme une enfant, choisissait pour elle les plus fins morceaux, les lui découpait, pelait jusqu'aux fruits qu'elle désignait. Et cela, aussi naturellement des deux parts. On sentait que l'un avait assumé pour lui seul les responsabilités et les charges de l'existence com-

mune, tandis que l'autre trouvait simple de n'en recueillir que les agréments. Maritza, marchant en tout sur les traces de sa superbe maman, n'avait garde de ne pas copier cette jolie paresse, cette indolence suprême, d'une certaine grâce, à la vérité. Debout derrière sa chaise, Elli était chargée de prévenir le moindre souhait. Les femmes orientales s'épargnent même le plaisir de désirer. Par exception aussi, les fillettes parurent dans les salons où les visiteurs affluaient. Le consul recevait presque chaque soir, la belle Annig aimant à trôner, mais chez elle, bien à son aise. Au reste, elle bornait son rôle d'hôtesse à respirer l'encens brûlé à ses pieds mignons.

VII

POUR les uns les désillusions commencent tôt dans la vie. Dès les premiers jours qui suivirent la brillante arrivée à Smyrne, Tiomane fut bien forcée de constater quelque ralentissement dans le zèle de sa bienfaitrice. Son bon petit cœur, si vivement pris d'affection pour cette belle et bonne marraine, ressentit un réel chagrin d'une disgrâce que la pauvrette ne savait à quoi attribuer. La raison pourtant était bien simple: le joujou, ayant perdu sa nouveauté, avait perdu son intérêt. Par bonheur, M. de Sorgues était là, et, comme il dirigeait ses affaires diplomatiques et financières, son intérieur, le bien-être, les plaisirs de sa femme, ainsi qu'il surveillait, à l'occasion, l'instruction de sa fille, il se chargea de l'étrangère, c'est-à-dire qu'il s'occupa de régler cette existence nouvelle, introduite dans sa maison. Il la commit tout simplement aux mains de Mademoiselle, avec laquelle il délibéra de façon définitive. Puisque madame de Sorgues en avait ainsi décidé, il conve-

nait que Tiomane partageât l'éducation de Maritza. L'âge venu, on la marierait et on la doterait au besoin.

Pas plus que les autres, d'ailleurs, le consul n'échappait à cette influence prépondérante de Mademoiselle, témoignant volontiers sa reconnaissance à l'auxiliaire intelligent et actif qui lui allégeait une partie de sa tâche. A Smyrne, comme à Paris, l'institutrice soldait les dépenses, transmettait les ordres, s'ingéniait aux choses du ménage. Elle rédigeait encore la correspondance de sa maîtresse, même avec son fils, lequel ne lui en savait pas gré, au contraire. Elle tranchait, au besoin, les graves questions de chiffons. Bref, Emmeline Pascale était de celles qui savent se plier à toute besogne utile.... à leur intérêt. Aussi avait-elle atteint son double but en ce monde : s'enrichir et dominer. Royalement payée, comblée de cadeaux, elle gouvernait vraiment la maison. Et ce règne avantageux et glorieux durait depuis six ans.

Ce fut donc à cette autorité très absolue que Tiomane appartint tout entière. Dans le grand et magnifique palais, élèves et institutrice habitaient de vastes appartements. Mademoiselle soignait son confort. Outre sa chambre, son cabinet de toilette, sa salle de bain et sa lingerie, elle possédait un salon particulier, avec sa bibliothèque et son piano. Les fillet-

tes occupaient chacune une chambre, se partageaient un salon d'étude et une salle de récréation. Elli et une seconde servante syrienne, à long voile de gaze noire, s'employaient exclusivement à leur service.

Mademoiselle, essentiellement ordonnée et exacte, le nouveau train de vie se trouva promptement tracé. Le matin, deux heures de classe. A midi, les enfants assistaient au déjeuner qui se passait en famille, sauf, parfois, un hôte qui en faisait presque partie : le chancelier du consulat, M. de Riez, un vieux garçon, ami dévoué de M. de Sorgues, et qui logeait dans la partie du palais réservée au personnel et aux bureaux. Madame de Sorgues, qui ne se levait jamais avant onze heures, apparaissait en peignoir fort élégant. C'était là, malgré ses effarouchements persistants, un bon moment pour Tiomane, qui continuait à adorer sa marraine, bouleversée de bonheur par un regard, une parole, un sourire de la belle fée. — La sieste suivait le repas ; ensuite revenait l'étude. A quatre heures, les enfants étaient libres.

Le monde est un vaste système de compensations ; du haut en bas de l'échelle, toute servilité use volontiers de représailles. Incapable de discerner la raison des causes, Tiomane en subissait les effets. Elle se sentait dédaignée et détestée par la nombreuse valetaille, qui ne lui ménageait pas les affronts. Elli

elle-même, qui, pourtant n'avait pas mauvais cœur, croyait faire sa cour à Mademoiselle en affectant avec l'*ânière* des façons brusques, hargneuses. Il arriva bientôt que, dans ce coin de palais où Mademoiselle régnait seule, Tiomane fut traitée à peu près comme une domestique. Par malice, Elli la chargeait de mille besognes ménagères. En classe, Mademoiselle la dérangeait à tout instant, réclamant d'elle les plus futiles services. Enfin Maritza la considérait comme sa chose, la traitant en petite esclave créée pour lui complaire.

Les fillettes dînaient à part, dans la salle à manger attenante à leurs salons. Mademoiselle présidait. Pour Tiomane ce repas était un supplice. Au déjeuner, devant les maîtres, l'institutrice, trop adroite pour découvrir son jeu, se bornait à l'indifférence, sans manquer toutefois de mettre en évidence les nombreuses petites fautes de tenue de la paysanne. Le soir, Mademoiselle épanchait tout son fiel. Quoi qu'elle fit, Tiomane encourait les plus rudes semonces : son silence était hypocrisie, chacune de ses paroles une sottise. — On ne saurait croire jusqu'à quel point de stupidité et de méchanceté peut atteindre la malveillance, même chez une personne intelligente. — Et les moqueries sur la figure, le teint de chaudron, la tournure de gardeuse d'âne, sur cette lièvre si niaisement retroussée.... Maritza, incons-

ciemment cruelle, riait, tandis que le cœur de Tiomane bondissait dans sa poitrine.

En ce sentiment de stricte justice particulier aux enfants, la pauvre victime eût admis les durs reproches sur son ignorance, sur sa gaucherie, sur son accent, en même temps qu'elle estimait naturel de continuer, dans la maison opulente, ce métier de servante qui avait été le sien dans la chaumière picarde. Mais là, au moins, les rudesses du père Jean se trouvaient souvent compensées par quelque bonne naïve parole de sa femme, et surtout par les baisers si francs des marmots qui l'adoraient. Maintenant nul ne l'aimait. Sa marraine se détachait de plus en plus. Le consul, quoique juste et même indulgent, lui faisait peur. Maritza, qu'elle eût si volontiers considérée comme une sœur chérie, tenait, par son petit air imposant, sa triste humilité à distance. En dépit du rapprochement d'âge des deux enfants, de leur vie en commun, l'une n'était vraiment que la suivante de l'autre. Mademoiselle de Sorgues portait haut l'orgueil de sa supériorité, et l'institutrice, par des insinuations constantes, n'avait garde de la lui laisser oublier, veillant à empêcher toute familiarité, toute intimité entre ses élèves. Dans l'opulent palais, jusqu'aux visiteurs faisaient sentir à l'étrangère l'infériorité si marquée de sa condition. Pour eux aussi, elle ne comptait pas, délaissée dans son coin quand

toutes les adulations entouraient Maritza, les compagnes de jeux elles-mêmes attentionnées et soumises envers la fille du consul, indifférentes ou exigeantes, volontairement blessantes avec la protégée. — Et elle évoquait ces clameurs de bienvenue qui les accueillaient, elle et sa carriole, sur la plage de Berck, la considération de ses camarades, cette bienveillance générale qui la transportait d'aise et de fierté. — Dans toute situation, il y a une première place qui vaut une royauté pour celui qui l'occupe. — Déjà formée à la pensée par la souffrance, elle comparait et regrettait. Le bonheur était dans le passé, dans la misère d'autrefois. Sa richesse d'aujourd'hui ne lui valait que rebuffades et mortifications.

Malgré tout, l'enfance porte en soi un tel besoin d'oubli, de renouvellement ; elle est poussée d'un si bel élan vers la vie, vers l'espérance, vers le plaisir, que cette existence sombre offrait de réelles embellies. Parfois les deux fillettes accompagnaient madame de Sorgues dans sa promenade de l'après-midi. Un splendide équipage conduisait ces dames au *Jardin*. La marraine, qui exhibait les modes parisiennes et les imposait, s'y montrait d'humeur gaie, et Tiomane recueillait à l'occasion quelque encourageant sourire, une de ces saillies aimables qui lui rappelaient l'indulgence de jadis.

— Elle eût payé ces moments-là de sa vie.

Parfois aussi la barque du consulat emmenait les fillettes, sous la surveillance d'Elli et de Kifos, par la baie, le long de ce rivage ravissant. Tiomane avait gardé le goût de la mer et des bateaux. Et puis, l'absence de mademoiselle était un si graud soulagement ! — D'autres fois encore, toujours sous la garde du ménage grec, on allait au *Bezestein*, (quartier turc) : qu'elles étaient amusantes, ces ruelles bordées de boutiques si pittoresques !

Mais, plus que tout cela, elle adorait les courses libres par les vastes et magnifiques jardins du consulat. Sa vigoureuse nature avait besoin d'exercice. Tandis que la frêle Maritza se faisait promener en chaise à porteurs, toujours à l'exemple de sa mère, sa compagne courait à travers les parterres, sous les orangers. Elle affectionnait une espèce de pavillon, mi-partie grec et italien, qui se dressait vers le milieu de la large avenue en cailloutis. Des colonnes de marbre rose soutenaient le toit formant terrasse, auquel on accédait par un petit escalier dissimulé sous la lambrusque. Quand elle était là, toute seule, sous la voûte uniformément bleue, comme plongée dans un océan de verdure, suivi d'un autre : la mer ! plus bleue encore que le ciel, — il lui semblait vraiment avoir quitté la terre, et ses misères, et ses haines.

Un matin, en arrivant au salon d'étude, Maritza courut à sa compagne et l'embrassa sur les deux joues. Cette tendresse, si inaccoutumée, laissa Tiomane stupéfaite de plaisir.

— C'est une commission de Guillaume, dit Maritza.

Et elle tira de la poche de sa robe de guipure blanche un papier assez mal griffonné.

— Vois-tu, il m'a écrit, ajouta-t-elle avec un charmant orgueil ; mais oui.... il m'a écrit.... à moi.... et voici ce qu'il y a pour toi.... écoute....

Elle déplia le papier et lut la dernière phrase :

"A propos, embrasse bien Tiomane de tout ton cœur, entends-tu ? de tout ton cœur, pour son frère Guillaume...."

Sans trouver rien à répondre, Tiomane fondit en larmes.

La belle journée ! la pauvrette ne se lassait pas de se redire ces quelques mots de souvenir de son ami, venus de France.... Était-il possible ! Quelqu'un songeait donc à elle ! Quelqu'un l'aimait donc !

VIII

IOMANE n'était pas une soumise. Il y avait en elle beaucoup de droiture, un sentiment très net de l'équité, un cœur chaud, une raison précoce qui démêlait déjà les devoirs et les charges de la vie; mais, en revanche, une fierté native qui se cabrait sous l'offense, une sensibilité d'impressions qui exaltait ses moindres chagrins, une rare puissance d'énergie qui l'eût aisément poussée à la révolte. Seule, la perspicace Mademoiselle pressentait ces combats secrets, ces rébellions étouffées sous la passivité glacée ; seule, elle sentait sourdre les colères sous cette tranquillité guindée, dans les éclairs du regard épeuré, les pâleurs soudaines, les tressaillements, dans les contractions surtout de cette lèvre retroussée dont le sourire forcé devenait, par instants presque féroce. Ses craintes d'avenir en redoublaient avec son aversion.

Mais ce qui n'est possible à aucune haine, c'est d'arrêter l'essor d'une intelligence, de comprimer l'étincelle que certains êtres portent en eux. Toute

l'instruction de la paysanne consistait à lire, à peu près couramment, et à tracer maladroitement ses lettres. En deux mois, elle avait complètement rattrappé Maritza, dont le savoir était fort limité. Comme par bonds, elle l'eut bientôt dépassée, douée d'une mémoire extraordinaire, avec ce don d'analyse qui raisonne, approfondit chaque chose.

Cette année-là, une altération dans la santé de M. de Sorgues empêcha le voyage en Europe habituel. Cet ajournement désola Tiomane. Rentrer en France, à Berck ! lui apparaissait la délivrance. Que de fois, en ses heures sombres, s'était-elle revue auprès de la mère Jean, rendue à sa véritable destinée, ayant repris ses occupations, ses vêtements de petite ânière libre et satisfaite ! — Par surcroît, il ne pouvait être question d'appeler le cher collégien pour le temps des vacances. Tout gamin, Guillaume avait attrapé la fièvre locale. Au dire des médecins, son séjour en Orient à l'époque des plus grosses chaleurs serait un réel danger. Il fut donc décidé qu'il irait passer le long congé chez son correspondant, un richissime banquier arménien qui possédait à Dieppe une somptueuse habitation.

La famille de Sorgues s'installa pour l'été à Bournabat, ce lieu de villégiature si goûté des Smyrniotes et qui s'élève sur l'emplacement même de la première Smyrne. Toute cette campagne est semée de

ruines de l'antiquité grecque. Tiomane, qui avait dévoré son histoire ancienne, se complaisait à reconstituer dans son esprit la fière et gracieuse époque disparue, confondant volontiers le mythe avec la réalité. Au cours des promenades, elle admira le bain de Vénus : une petite mare d'eau salie par le sable roux ; la pierre qui marque le tombeau de Tantale, au pied du mont Sisyphe : Éphèse au temple brûlé ; les murs des Cyclopes ; le repos d'Hercule ; et encore, abritées par le Pagus, les grottes des nymphes, tapissées de lauriers-roses.

L'hiver suivant fut marqué d'un grand événement. Les deux fillettes firent ensemble leur première communion. C'est alors que s'accomplit en Tiomane une révolution intérieure. Jusqu'alors elle avait prié comme une enfant, avec ses lèvres ; elle connut la prière du cœur. Son âme tumultueuse s'apaisa et s'emplit d'ineffables pensées. Elle acquit la vraie force. Elle ne fut plus seule, ni abandonnée. Elle apprit à se résigner. abdiqua ses rancunes et ses haines ; elle pardonna avec la charité si haute d'une chrétienne.

Un autre bonheur vint encore ajouter à ces joies suprêmes. En leur belle ferveur, durant la dernière quinzaine qui précédait le jour sacré, les fillettes avaient dressé, dans un coin du salon de récréation, une blanche chapelle à la Vierge, et là, vers quatre

heures, elles récitaient leurs prières en commun. Une après-midi, accompagnée au piano par Maritza, Tiomane chantait un cantique. Cette voix d'enfant, déjà timbrée, très pure, presque savante, tant l'instinct artistique la dirigeait sûrement, attira le consul et sa femme, qui causaient justement dans le boudoir de madame de Sorgues, situé au même étage.— C'était un émerveillement ! Sur l'heure on décida que Tiomane apprendrait la musique.

Une circonstance toute fortuite l'empêcha, peut-être, de prendre en dégoût un art pour lequel elle était née, et que les gourmades de Mademoiselle lui eussent rendu pénible. Un pianiste autrichien, récemment établi à Smyrne, fut appelé pour donner des leçons aux deux fillettes, l'institutrice, assez médiocre musicienne, consentant volontiers, en cette circonstance, à résilier ses fonctions de professeur.

Tiomane ravit son maître. Après quelques séances, il put se convaincre de la valeur de l'élève : elle possédait de très rares dispositions musicales. Il n'était pas trop incapable de les diriger et s'y appliqua, du moins, avec enthousiasme.

IX.

UNE seconde année s'était écoulée. Cette fois on passait bien l'été en France. Quelle joie pour tous ! Un moment même, il fut décidé que M. de Sorgues serait du voyage. Mais son congé obtenu et tous arrangements pris avec son chancelier qui remplirait l'intérim, le consul se trouva retenu par des complications imprévues dans ses affaires personnelles. Ces dames partirent seules.

Tiomane exultait. Elle touchait donc à son beau rêve ! — Elle s'embarqua, follement heureuse. Les tristes souvenirs s'envolaient un à un, à mesure qu'elle se rapprochait du paradis perdu. Berck ! le village ! les gens ! — tout ce passé tant pleuré ! — Et celui qui s'appelait lui-même son frère ! le cher Guillaume !

Quand elle descendit à Marseille, sur ce quai d'où elle était partie deux années auparavant, tout son cœur se fondit dans une allégresse sans nom.

L'arrivée à Paris précédait quelque peu les vacances scolaires. — Dès le lendemain, madame de Sorgues et les fillettes se rendirent à l'école Monge.

Guillaume atteignait ses dix-sept ans, et, suivant son expression, il avait poussé comme un champignon. De quelle belle venue ! Très grand, svelte et vigoureux, la tournure leste et élégante, le visage aux traits accentués, un soupçon de moustache très noire estompant la lèvre, il avait gardé dans toute sa physionomie, dans toute son allure, cet air franc, animé, crâne, d'une irrésistible sympathie, — son air d'*artilleur*, disait volontiers sa mère.

Le commencement de l'entrevue se passa en délicieuses reconnaissances. Le grand garçon saisit dans ses bras sa jolie maman qu'il retrouvait toujours aussi jeune. Puis vint le tour de Maritza.

— Voyons, la *duchesse*, as-tu grandi ?

Sa grimace de désappointement désola la petite sœur. — Aussitôt il effaça la fâcheuse impression sous une pluie de baisers. Enfin il aperçut Tiomane.

— Ah ! voilà l'ânière !

Mais il s'arrêta, interdit. Non, ce n'était plus l'ânière, cette grande fille de quatorze ans qui en paraissait seize, si blanche et si rose, éclatante de fraîcheur sous un mignon chapeau à aigrette d'où dépassaient de longues boucles blondes attachées par un ruban ; très à l'aise dans son costume de foulard bleu marine à pois crème ; les façons d'une personne distinguée, accoutumée à toutes les opulences. — Après une hésitation, il lui sauta au cou.

— Ma foi ! tant pis ! Bonjour, grande sœur ! cria-t-il dans un sincère élan de cœur.

Deux semaines plus tard, Guillaume ayant en poche son diplôme de bachelier, la famille de Sorgues s'installait de nouveau dans le même beau chalet de Berck.

Quelle sensation Tiomane produisit au village et sur la plage ! Le petit peuple des âniers et des ânières, — les anciens camarades — osait à peine la reconnaître ; la mère Jean l'examinait ébaubie, comme quelque chose d'extraordinaire ; les enfants avaient grandi et l'avaient oubliée ; la *Grise* existait toujours, conduite par une autre servante. Et Sœur Victoire ! Elle lui planta un gros baiser sur chaque joue.

— Toujours brave, j'en suis sûre, lui dit-elle ; mais comme tu es changée !

Oh ! oui ! bien changée ! Dans son ancien milieu, la jeune fille retrouvait difficilement la Tiomane d'autrefois. Était-il possible que ce fût là tout ce qu'elle avait regretté, tout ce qu'elle se fût acharnée à reconquérir ? Quelle folie ! Mais elle n'aurait même plus su vivre dans cette chaumière malpropre, parmi ces brutes, employée à des travaux grossiers. Son métier d'ânière, qui faisait sa gloire, lui semblait aujourd'hui la pire des déchéances.

Sur son passage, matelots, paysans, baigneurs,

tous se la montraient. Elle entendait chuchoter ces mots :

— C'est Tiomane, l'ancienne ânière ! une enfant de l'hospice !....

Et le rouge lui montait au visage. Elle avait honte. Elle avait honte de tous ces souvenirs. Les plus blessants lui venaient surtout de ses petites amies du moment, qu'elle avait jadis promenées dans sa carriole.

— Te souviens-tu, Tiomane, quand tu nous menais à Merlimont ?

— Tiomane, indique-moi la meilleure carriole, tu t'y entends, toi !

— Tiomane, tiens, la *Grise !* elle te reconnaît....

Le thème était inépuisable. Tout d'abord, Tiomane se troubla, s'offensa, feignit de ne pas comprendre, ou laissa maladroitement percer son dépit. Puis, elle estima cette défensive d'autant plus piteuse qu'elle s'y appliquait. A force de volonté, elle dompta sa confusion sotte, alla elle-même au-devant des quolibets, parut s'en amuser, plaisanta son ancienne condition, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les moqueries s'émoussèrent contre l'indifférence. — On se lasse bientôt de frapper dans le vide.

— Décidément, tu es un fier caractère, lui disait Guillaume, qui ne manquait jamais de la soutenir en toute circonstance. Il n'est personne qui saurait se tirer comme toi de toutes les situations....

Redevenu vite l'ami des premiers temps, à cette sympathie d'instinct se joignait une réelle considération qui la flattait et la charmait. Il se plaisait à causer avec elle. Parfois, le grand garçon, le bachelier ! s'arrêtait tout à coup, frappé de quelque repartie de cette fillette.

— Tu es surprenante, ma parole ! à ton âge, tu as le jugement exact.... En moins de deux années, ton esprit s'est formé.... Tu as une intelligence prodigieuse, et, par-dessus le marché, tu sais déjà beaucoup.... Où diable as-tu puisé ton bagage si varié ?

— J'ai lu, voilà tout.

— Et tu comprends, tu creuses.... ce qu'il y a de plus fort.... Avec toi, on cause comme avec une raison faite....

Il s'étonnait encore qu'elle eût parfaitement appris le turc, le grec et l'italien, lui qui avait tant de peine à se fourrer un peu d'allemand dans la cervelle.

— Mais je les parle comme Kifos et Elli, disait-elle en riant.

Et son piano ! et sa voix ! Presque chaque soir, il la faisait chanter. Fou de musique, il l'écoutait dans l'extase.

Souvent, le matin, avant le lever de madame de Sorgues et de Maritza, ils se rencontraient sur la terrasse, dès l'aube, et ils demeuraient là,— appuyés à la rampe de bois, baignés des roses clartés de l'au-

rore, — à voir s'éveiller la plage, devisant, mêlant leurs réflexions, leurs pensées. Les bons moments d'intimité ! Avec ce grand frère, elle se départait de sa réserve habituelle, soudainement épanouie sous l'influence d'une vraie affection. Elle s'abandonnait doucement aux confidences, étonnée de cet allégement qu'elle ressentait en se racontant, en se découvrant, sans le moindre voile. Il voulait tout savoir, curieux, intéressé aux moindres détails, remontant jusqu'à ces impressions d'enfant dépaysée, transportée dans un milieu si entièrement neuf.

— Ce devait être drôle, hein, au sortir de la baraque à la mère Jean ?

Elle retraçait l'éclatante arrivée à Smyrne, sa première déception en constatant le refroidissement de sa marraine, et la haine de Mademoiselle, son existence de souffre-douleur.

— Méchante gale ! interrompait Guillaume avec fureur, en serrant le poing pour menacer l'absente.

Tout à coup, un rayon de soleil. Son souvenir à lui, ce gentil post-scriptum de la lettre adressée à Maritza. Comme elle lui avait été reconnaissante d'un tel bonheur

— Petite bête ! riposta-t-il tout ému, c'était bien simple....

Il s'étonnait pourtant que sous cet air tranquille pussent couver tant de révoltes.

— Oh ! oui, murmura-t-elle, je me sentais devenir méchante.... et je le devenais ...

Alors, elle décrivit cette belle année de sa première communion, l'apaisement sous la foi et la charité.

— Oh ! si tu savais, reprit-elle, ses grands yeux bleus levés vers le ciel bleu, combien il y a là-haut de douceur et de consolations pour tous....

Mais rencontrant le sourire du collégien sceptique :

— Vilain païen ! dit-elle presque avec chagrin.

— Non, répliqua-t-il attendri malgré lui, car, en te voyant, en t'écoutant, il faut bien croire à tout ce qui est beau et bon !

Ce que Tiomane n'osa complétement avouer, ce fut cette joie intense dispensée par l'attachement très réel de Guillaume, cette fierté surtout qu'elle ressentit de sa confiance. Lui aussi se mit à penser devant elle. Il lui dépeignait avec complaisance son ardeur pour le métier militaire. Toutefois, son père exigeait qu'il se préparât à l'École polytechnique, de préférence à celle de Saint-Cyr, estimant que, au cas d'un changement de vocation, il pourrait ainsi opter pour quelque carrière de choix. Au reste, il lui convenait par-dessus tout d'être artilleur.

Ce grand garçon, d'une intelligence d'élite, apportait à tous ses actes une fougue aussi profitable que

nuisible. Il travaillait avec rage, quitte à s'amuser avec la même ferveur, suivant l'occasion. Violent dans ses affections comme dans ses antipathies, il se fût fait tuer pour défendre la cause d'un ami, et aurait sottement giflé un camarade qui lui déplaisait, sans raison. Il raconta que, l'hiver dernier, en sortie chez son correspondant, il s'était ridiculement emporté un soir, à une partie de baccarat, contre le maître de la maison qui l'avait traité en gamin, l'empêchant de ponter follement. — Depuis lors, il avait passé ses congés à l'école.

— C'est ma tête, ma tête qui me joue des tours....

L'affectueuse protection de Guillaume semblait influer sur toute la maison. Entre son frère et Tiomane, la *duchesse* s'était départie de ses grands airs imposants, gentiment enfantine et folâtre. Madame de Sorgues traitait les trois enfants sur un pied presque égal. Mademoiselle rentrait ses griffes, sachant trop bien qu'elles couraient risque d'être rognées. Enfin, Elli, s'étant un jour permis devant le jeune maître une de ces rebuffades accoutumées, avait été tancée d'importance. — L'ami avait tout pacifié.

Hélas ! il vint de nouveau, ce jour du départ, de la séparation. Les larmes coulaient de tous les yeux. Maritza épanchait bruyamment son chagrin, tandis que Tiomane étouffait ses sanglots, le cœur brisé. Guillaume lui fit promettre de lui écrire.

— Bah ! je serai peut-être paresseux à répondre, ajouta-t-il ; mais sois indulgente, ne compte pas avec moi.... Je vous aime tant, tous ! et toi aussi.... entends-tu bien....

X

CINQ années se sont passées.

Ce soir-là, c'était fête à Smyrne, au palais du consulat général de France. De nombreux cordons de gaz illuminaient la pittoresque façade rehaussée d'écussons et d'oriflammes, y dessinaient des chiffres flamboyants, des croissants, des arabesques, incendiaient toute la rue, agitée, tumultueuse, rougissaient le ciel criblé d'étoiles. A travers la double haie de curieux maintenus par les *cawas*, la longue file des voitures avançait au pas, avec ordre. Sous cette aveuglante clarté, les femmes, en grande toilette, apparaissaient nettement dans les landaus aux glaces baissées, les diamants piqués parmi les chevelures scintillant comme des éclairs. Même quelques calèches s'étaient risquées toutes ouvertes, cette soirée de janvier ayant déjà des tiédeurs de printemps, un air tout embaumé d'orangers et de roses. Dans la lenteur du défilé, l'animation orientale gagnait des piétons aux équipages et

semblait confondre, en une gaie rumeur, l'attente bavarde des uns et des autres. Cette multitude, composée surtout de Grecs qui ont conservé le goût inné et le culte de la Beauté, s'érigeait en aréopage ; elle jugeait, audacieusement, effrontément, décernait des prix, octroyait des triomphes, allant jusqu'à nommer tout haut ses divinités d'une minute. Dans les voitures, des mains applaudissaient à ces choix qui montaient du pavé ; des bravos d'élégants répondaient aux enthousiasmes populaires. Et les plus belles, ainsi saluées, passaient, émues et ravies, plus fières de cette gloire spontanée, bruyante, un peu brutale, que de l'encens raffiné qui se préparait pour elles dans les salons diplomatiques.

A son tour, chaque véhicule s'arrêtait en face du portail resplendissant, sous un dôme de tentures pourpre, frangées d'or. On pénétrait, par une porte vitrée, dans un vaste vestibule : une serre féerique. Devant les hautes psychés encadrées de verdure mêlée aux gazes de couleur, les femmes se défaisaient, servies par de jeunes et jolies filles portant toutes le même costume des Iles : sorte de tunique en mousseline blanche sur le pantalon bouffant de satin cerise, les deux longues nattes nouées de sequins tombant sur les épaules.

Au premier étage une immense galerie, toute tapissée de camélias nuancés, précédait les quatre

magnifiques salons à l'orientale, reliés par des arcades en dentelle de bois de cèdre, drapées de superbes soies de Brousse et de Damas. Dans le premier salon, le consul accueillait ses hôtes debout auprès de sa femme, à demi étendue sur un divan, toujours admirablement belle, et parée de ses bijoux de sultane : diamants célèbres catalogués à l'armorial des gemmes précieuses.

On dansait dans le second salon, l'orchestre habilement dissimulé derrière un rideau de myrtes et d'orangers. Là régnait la vraie souveraine. Ce bal se donnait en l'honneur de ses dix-huit ans, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. — Vêtue de tulle blanc semé de camélias, un diadème de perles sur ses cheveux noirs à reflets dorés, Maritza de Sorgues absorbait tous les regards. Petite, cependant, toujours trop petite, mais une telle perfection de traits, la taille si charmante, les épaules menues d'une ligne si suave, les bras délicats si bien modelés, l'attache de la tête si gracieuse et si noble.— On eût dit Hébé.

Une autre toilette semblait presque reproduire celle de l'héritière adulée du consul : même robe mousseuse en tulle rose pâle garnie de roses pâles. — La jeune fille qui la portait était grande, blonde, les yeux bleus, si fraîche, si rose elle-même que le ton de sa peau se noyait dans tout ce rose. Cette

fleur vivante, c'était Tiomane. Elle venait d'avoir dix-neuf ans.

Pour un observateur, le contraste moral entre les deux compagnes devait frapper au moins autant que le contraste physique. Maritza était demeurée l'enfant indolente et gâtée dont le cerveau n'a d'autres préoccupations que les mille futilités de l'existence de la coquette. Tiomane, au contraire, s'était merveilleusement épanouie. A son seul aspect on devinait la créature supérieure. Sous la frange cendrée des frisettes vaporeuses, le front bombé accusait le sérieux, la netteté du jugement, l'élévation de l'intelligence, la puissance d'une volonté sans cesse exercée. Ses doux yeux bleus s'animaient d'une flamme : ils regardaient un peu comme s'ils apercevaient au delà. Jusqu'au sourire de la jolie bouche, à la lèvre retroussée sur les dents éclatantes, qui imposait son charme complexe : à la fois verve, profondeur, bienveillance, pénétration, avec une très légère pointe de malice.

Toutes les deux, du reste, dansaient avec la même ardeur, cette belle ardeur enivrée du premier bal. — A un moment, la "rose" et la "blanche", comme venait de les surnommer un jeune officier de marine, se trouvèrent réunies dans le même quadrille. Maritza avait pour cavalier un fort joli garçon, de pur type arabe, avec des façons correctes et élégantes

d'Européen raffiné. Élancé, très brun, les yeux sombres fendus en amandes, le nez fin, légèrement busqué, il portait le fez égyptien et, tranchant sur l'habit noir d'un bon faiseur, le grand cordon du Medjidié. C'était le prince Hassan, fils du feu prince Mourad, de famille vice-royale, déjà célèbre à vingt-quatre ans par de véritables prouesses dans les guerres d'escarmouches stupides et terribles qui désolèrent l'Égypte ces dernières années. Fixé depuis peu à Constantinople où l'attendaient de hautes fonctions diplomatiques, il se trouvait, pour une semaine, en séjour chez son oncle, gouverneur de la province.

Évidemment, la ravissante Maritza faisait impression sur son danseur. Attentif, empressé, le prince se mettait en frais, habile à mêler de délicats compliments aux banalités d'une causerie mondaine. Au cours des chassés croisés, comme une très exquise flatterie, il évoqua plusieurs rencontres : sur les quais, au *Jardin*, au pont des caravanes. Et, avec beaucoup de grâce, il laissa deviner l'émotion chaque fois ressentie,— ce qui, à la rigueur, n'offrait rien de trop improbable ; — puis, ayant cru reconnaître dans le rose vis-à-vis la compagne inséparable, il demanda aimablement à lui être présenté, laissant bien comprendre que ce désir allait toujours à la même adresse.

La contredanse terminée, Maritza, ayant promis la valse prochaine, acquiesça gentiment au vœu de son danseur. Elle le conduisit à Tiomane et le lui nomma. L'orchestre attaquant alors les premières mesures d'une polka, l'Altesse offrit son bras à l'amie de mademoiselle de Sorgues.

Tout d'abord, l'amie eut à entendre l'éloge détaillé des perfections de Maritza. A coup sûr, le prince tenait à témoigner son admiration, et même quelque chose de plus, avec un enthousiasme très discret, du reste, et du meilleur goût. Après quoi, toujours avec sa parfaite convenance, sans paraître poser une question, il fit causer Tiomane, intéressé aux moindres détails de cette maison où vivait la plus jolie petite personne du monde.

Trop fine pour ne pas soupçonner un peu le dessous des cartes, l'interlocutrice satisfaisait une curiosité où elle flairait quelque mystérieux projet. La découverte n'avait rien que d'encourageant pour une amie sincère. Un prince ! jeune, beau, fameux par sa valeur, distingué, élégant, aimable ! Quelle tête de jeune fille pourrait jamais renier un tel héros ! Elle voyait déjà Maritza portant sur ses cheveux noirs à reflets d'or la couronne fermée : la couronne de princesse. Et quel bijou semblait mieux fait pour elle !

La polka achevée, le prince avait entraîné Tiomane au buffet, et, tandis que tous les deux prenaient un

sorbet, le captivant entretien se poursuivait. Il cherchait maintenant à pénétrer le caractère de Maritza. Ensuite, il confessa son goût pour l'Europe, pour Paris en particulier ; ce qui semblait insinuer qu'il y mènerait volontiers sa femme.

Ils discouraient ainsi depuis un assez long moment, quand une petite voix aigre les fit se retourner.

— Comment! vous êtes là, tous les deux?

C'était Maritza, au bras de mademoiselle Pascale, toujours aussi sèche, avec un air plus accusé encore d'assurance dominatrice, richement habillée d'une robe de velours noir surchargée de jais. Au sourire de triomphe méchant que l'institutrice lança à Tiomane, celle-ci craignit presque une manœuvre désobligeante.

— Eh ! savez-vous, prince, poursuivit Maritza de son même ton dépité et hautain, que vous m'avez tout à fait oubliée... mais oui.... notre valse est plus qu'à moitié... entendez-vous... elle s'achève...

— Grand Dieu, mademoiselle, s'écria le prince confus et sincèrement désolé, comment m'excuser jamais? Pour me justifier, il me faut invoquer l'attrait de la causerie de votre aimable amie.... et avouer aussi, ajouta-t-il avec une intention de fine galanterie, que, quoique absente, vous n'y étiez pas absolument étrangère....

— Oh ! interrompit-elle avec ironie, épargnez-vous donc la peine de vous défendre, je vous en prie.... Au reste, soyez tranquille, je ne venais pas vous relancer jusqu'ici.... je meurs de soif, tout simplement....

Brusquement, elle saisit un verre d'orangeade, mais y trempa à peine ses lèvres.

Le prince s'était rapproché ; d'un charmant accent de prière, digne d'apaiser tous les courroux, il demanda qu'on voulût bien lui accorder, en guise de pardon, la faveur des dernières mesures de la chère valse promise et si maladroitement manquée par lui.

— Certes non, répliqua mademoiselle de Sorgues, en dressant fièrement sa jolie petite tête.

— Maritza ! intervint doucement Tiomane.

A son tour, l'institutrice affecta un mouvement de générosité et essaya d'intercéder pour le suppliant.

Sans daigner rien entendre, Maritza tourna le dos à l'Altesse, et, reprenant nerveusement le bras de Mademoiselle, elle s'éloigna, de son allure altière et décidée.

Un court moment de désarroi suivit cette sortie déplacée. Le prince demeura quelques secondes silencieux devant Tiomane, peinée de l'incident, et pressentant trop que les suites en pourraient retomber sur elle.

— Franchement, dit-il, la punition est dure....

Mademoiselle Maritza ne se pique guère de bienveillance à l'égard de ses admirateurs....

— Elle est un peu vive, c'est vrai.... murmura Tiomane.

— Et comme elle s'entend à mener les gens! Sa petite main, au moins, ne ménage pas les gourmades. Quelles façons tranchantes! Quelle rigueur sans appel!

— Non, pas autant qu'il le semble, je vous assure.... Au fond, elle n'est pas méchante.... c'est une enfant gâtée....

— Pour cela, on le voit de reste.

Le pardon fut pourtant octroyé, car, une heure plus tard, le prince menait le cotillon avec Maritza; tous les deux, souriants et satisfaits, semblaient avoir oublié l'algarade si récente.

Un souper somptueux devait clore la fête. Une grande table d'honneur, et, de ci de là, des petites tables où l'on se groupait, à sa guise. Naturellement le consul et sa femme présidaient la table d'honneur, madame de Sorgues ayant à sa droite le Pacha-Gouverneur; presque en face de sa mère, Maritza, à côté du prince Hassan. Tiomane s'était dissimulée à l'une des petites tables.

Ce repas, à la fois tardif et matinal, où se glissent les premières lueurs de l'aube parmi les embrasements des lustres et des girandoles, livre essor à

toutes les gaietés. La maîtresse de maison y montrait une animation qui excitait encore l'entrain général. Dans son entourage, plusieurs commentaient tout bas ses empressements auprès de l'oncle du jeune prince et l'amabilité de Maritza pour l'Altesse elle-même.

Comme on se levait de table, madame de Sorgues fut subitement entourée par un cercle de solliciteurs. Avant de se retirer, il s'agissait d'entendre la voix de la filleule dont les intimes disaient merveille. Le Gouverneur soutint chaudement la requête. Lui et son neveu se déclaraient amateurs passionnés de musique.

Appelée par sa marraine, la filleule s'exécuta de fort bonne grâce. Pour faire valoir son héritière, médiocre virtuose, la femme du consul prétendit que Maritza accompagnât la chanteuse au piano. Tiomane eût certes préféré une collaboration plus entendue. Néanmoins, elle accepta le morceau désigné par la pianiste elle-même, qui comptait y trouver son effet. Ce fut la sérénade de Braga.

Les dons de la fillette avaient tenu toutes leurs promesses. Sa voix, continuant à se développer, à s'enrichir, réunissait la suavité, l'éclat, la souplesse, l'ampleur, l'autorité, le pathétique ; c'était une de ces voix rares, extraordinaires, inoubliables, absolument belles, naturellement parfaites, qui font événe-

ment. — Dès les premiers sons l'auditoire était ravi. La chanteuse emportait vraiment les âmes sur les ailes de l'idéale mélodie. L'extase de l'enfant de la légende pénétrait tous les cœurs. — Quand elle eut achevé, les applaudissements éclatèrent. Le premier, le prince Hassan s'élança pour la féliciter.

Un peu confuse de son triomphe, Tiomane, rougissante, toujours debout auprès du piano, tandis que Maritza, fort négligée, demeurait assise sur le tabouret, essayait de se défendre avec la modestie obligatoire, quand Mademoiselle, se rapprochant des deux jeunes filles, rappela à l'Altesse la charmante accompagnatrice dont l'exécution avait surtout brillé par les fausses notes.

— Mes compliments, ma mignonne, dit-elle en serrant les petites mains de sa favorite ; il vous revient une part de ces bravos ; n'est-ce pas, prince ?

— Certainement, certainement, balbutia vivement le prince sans aucune conviction ; mademoiselle de Sorgues a beaucoup de talent...

Mais, aussitôt, il implora de Tiomane un nouvel air.... quoi que ce fût.... Et il appela à son aide madame de Sorgues, et le consul, et son oncle lui-même, toute l'assemblée appuyant ces instances.

Tiomane se mit au piano.

— Ah ! cette fois, nous voulons tout ! dit méchamment Mademoiselle derrière son dos.

Sur des thèmes indigènes, primitifs, bizarres, Tiomane avait composé de curieuses cantilènes qu'elle chantait d'une façon étonnante d'expression et d'originalité. L'accord final fut couvert de bravos frénétiques. L'ovation dura un long moment. Le prince Hassan, transporté, ne tarissait plus d'éloges. Il les traduisait même à Maritza, comme si elle devait naturellement s'associer à l'admiration générale.

— Quelle artiste ! Je n'ai jamais été aussi frappé, aussi pénétré....

Agacée, jalouse d'un intérêt dont elle n'était pas l'objet, Maritza agitait nerveusement son éventail, sans répondre.

— Mademoiselle Tiomane est votre parente ? poursuivit le prince, ne pouvant détacher son attention de la chanteuse.

— Par exemple ! répliqua Maritza avec un dédain presque haineux. Tiomane, une parente ! C'est une enfant que ma mère a recueillie par charité.... une enfant.... d'hospice !....

Elle avait élevé le ton pour prononcer ces derniers mots, avec l'intention évidente d'être entendue par Tiomane, debout devant elle. En effet, subitement, comme cinglée par l'affront, Tiomane se retourna. Le regard des deux jeunes filles se croisa en une sorte de défi. Puis, vivement, Tiomane baissa les

yeux pour dérober ses larmes. Mais le prince les aperçut. — Saisi de pitié :

— Eh bien ! il n'importe, reprit-il d'une voix haute et nette, je maintiens que vous êtes vraiment sœurs, par la beauté et le génie !

Maritza tressaillit sous la leçon, qui lui parut une mortelle offense. L'heure de la retraite ayant sonné, à peine répondit-elle aux derniers compliments très empressés de l'Altesse, incapable de lui voiler son dépit.

XI.

TOUS les invités partis, le consul avait gagné sa chambre, fatigué, impatient de repos. Madame de Sorgues, au contraire, très éveillée, très animée, accompagna les jeunes filles et Mademoiselle à leur appartement.

Il faisait presque jour, mais les rideaux baissés devant les fenêtres prolongeaient la nuit. Des lampes éclairaient le salon "des enfants"; le feu brûlait dans la cheminée.

En veine de bavardage, la belle Annig, ayant envoyé chercher des cigarettes, s'installa dans un fauteuil. — Elle était enchantée. La fête avait pleinement réussi. Tout avait marché à miracle ; on semblait s'être follement amusé. Elle récapitulait les compliments, les éloges de toute sorte. Leurs toilettes étaient vraiment réussies. Mademoiselle, elle-même, reçut une mention d'élégance.

— Mais oui, Pascale, c'est ainsi ! vous avez fait des conquêtes. M. Harify vous trouve très distinguée, et sa femme s'est informée du moment où je vous

rendrais votre liberté, maintenant que voilà Maritza une demoiselle, afin de vous confier l'éducation de son Aspasie.

— Et vous avez répondu, madame? demanda malignement l'institutrice évidemment flattée, en arrangeant un coussin sous les pieds de sa maîtresse.

— Je tiens, je garde, ma chère! répliqua très gentiment madame de Sorgues.

En opposition à ce badinage où se traduisait la satisfaction excessive, presque enfantine, de la maîtresse de la maison, l'orage continuait à gronder dans les cœurs des jeunes filles, toutes les deux indifférentes à ce colloque, n'écoutant que le tumulte de leurs pensées, agacées de ce prolongement de veille qui exaspérait leur contrainte. Maritza, cédant à son impatience, se décoiffait nerveusement devant une glace, tandis que Tiomane, forcée à la déférence, affectait, pour masquer son ennui, de ranger sur le piano quelques cahiers de musique épars, guettant l'instant de dire bonsoir à sa marraine et de se retirer seule, chez elle.

Les cigarettes apportées, madame de Sorgues en alluma une, joyeusement. — Après quelques légères bouffées :

— Ah çà ! et toi, Maritza? demanda-t-elle tout à coup, voyons! belle silencieuse! t'es-tu amusée? tout à fait amusée?....

Maritza ne parut même pas entendre, appliquée à retirer les épingles de sa coiffure.

— Sais-tu que tu as fait tourner toutes les cervelles, reprit la mère, qui continuait à fumer délicatement, la tête gracieusement penchée, et observant du coin de l'œil, — oui, mademoiselle, toutes les cervelles, toutes....

Elle souligna avec complaisance le dernier mot.

Cette fois, la jeune fille haussa impatiemment les épaules, mais toujours sans répondre.

— Décidément, tu es muette, poursuivit madame de Sorgues. Allons, mignonne, viens t'asseoir là, sur ce tabouret, en face de moi... Tu ne comprends donc pas que je veux t'interroger.... je ne suis même ici que pour ça.... Mais oui, c'est pour vous confesser, mademoiselle, que je vous empêche de dormir.... Vois-tu, ma chérie, je grille de connaître.... tes impressions.... à toi aussi.... ajouta-t-elle avec une malice souriante qui révélait assez clairement le fond de sa pensée.

Intriguée, à la fin, de cette maussaderie étrange, de ce mutisme obstiné, elle jeta sa cigarette, se leva, et saisit les deux mains de sa fille, comme pour forcer son attention. — D'un mouvement brusque, Maritza se dégagea.

— Non, laisse-moi....

— Pour Dieu! qu'as-tu donc?

— Rien.... je suis lasse, lasse, lasse....

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— Maritza! s'écria la mère subitement alarmée.

— Chère petite! ajouta Mademoiselle en s'élançant comme au secours de l'affligée.

Elle la prit entre ses bras, et appuya doucement le front de l'enfant sur son épaule.

— Voyons! ne vous tourmentez pas, ma jolie chérie.... Ne savez-vous pas combien on vous adore?.... Voyons, voyons! ne pleurez pas ... ne pleurez plus....

— Maritza! que signifie ce chagrin?.... murmurait madame de Sorgues penchée sur le charmant visage ruisselant de larmes.

A cet éclat d'un désespoir dont elle savait si bien la cause, Tiomane avait arrêté sa machinale besogne, sans se rapprocher toutefois, frémissante d'une crainte vague, ayant le pressentiment d'un péril suspendu et, instinctivement, s'apprêtant à y tenir tête.

— Allons! allons! poursuivit madame de Sorgues en essuyant de son fin mouchoir entouré de dentelle les yeux rougis de sa fille, calme-toi, mon trésor.... et parle.... je le veux ... je t'en prie.... Qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

Maritza se redressa, et avec sa violence désordonnée d'enfant gâtée qu'aucun frein n'avait jamais contenue :

— Il y a que, chez moi.... dans ma maison.... devant tous.... à ma face.... on me brave.... on m'outrage....

— Comment cela? interrompit madame de Sorgues confondue.

— Oui, le prince Hassan lui-même....

— Le prince Hassan? Es-tu folle! Il ne venait ici que pour toi.... Il t'a vue.... tu l'as enchanté.... il me l'a dit et redit.... Oui, certes, ajouta-t-elle en prenant doucement dans ses mains la tête de sa fille, et l'embrassant sur ses beaux cheveux, il te suffit d'un signe, mademoiselle la duchesse, pour devenir, quand bon te semblera, madame la princesse....

De nouveau, Maritza recula, et d'un accent de fureur indicible :

— Non, non, jamais, jamais! Le prince m'a insultée, mère, entends-tu? à cause de l'étrangère.... de cette intrigante, de cette perfide....

A cette attaque si blessante, Tiomane eut un cri de révolte, et bondissant jusqu'à l'accusatrice, pâle, impérieuse :

— Moi! moi! Maritza!.... c'est de moi que tu oses parler ainsi?....

— Oui, ma sœur!.... riposta Maritza avec une ironie mordante, quel honneur insigne! On a même daigné me le déclarer dans une comparaison des plus flatteuses pour moi.... Et, franchement, tu

n'es pas une sotte, il faut le reconnaître.... Vraiment, ce bal était donné à point pour servir ton triomphe, que tu as fort habilement préparé....

— Préparé!.... releva Tiomane avec éclat.

— Ah! si tu crois que tes manœuvres sont demeurées à ce point secrètes qu'il n'en est rien transpiré! Sans doute, ta malice avait facilement deviné quelque chose des intentions du prince.... et ta jalousie, ton ambition.... enfin, pour me supplanter, tu as usé de procédés inqualifiables.... Mère, si tu savais jusqu'où a été l'injure? Le croirais-tu? Le prince m'avait invitée à valser.... devant elle.... et elle l'a entraîné.... au buffet, l'y retenant.... afin de l'empêcher de remplir son engagement.... de m'infliger la honte d'avoir été oubliée.... aux yeux de tous!.... moi! moi!....

— Ah! méchante! menteuse!.... s'écria Tiomane exaspérée d'une si fausse accusation.

— J'en appelle à Mademoiselle, poursuivit Maritza.

Tiomane regarda l'institutrice, comme si elle en attendait quelque justification.

— Voyons, Pascale? interrogea madame de Sorgues.

— Hélas! répliqua Mademoiselle d'un ton de componction que démentait la joie involontaire de son regard, il me faut avouer, en effet, que, dans cette

circonstance, la conduite de Tiomane a manqué, au moins, de correction....

Tiomane blêmit à cette réponse, et faisant un effort suprême pour contenir son indignation :

— Peut-être même, riposta-t-elle en fixant ses yeux sur l'institutrice hypocritement triomphante, doit-on à la sollicitude de Mademoiselle la découverte de toutes mes noirceurs ?....

— Justement, ma chère, répliqua Mademoiselle fermement. Mon devoir de surveillante, de directrice de votre éducation, m'impose encore cette charge de guider vos premiers pas dans le monde et de vous apprendre à vous y conduire.... Je vous avoue que j'ai été singulièrement surprise et affligée de votre manque de tenue. Je croyais vous avoir inculqué, déjà, des principes, des façons qui devaient vous préserver de trop graves incartades.... S'il faut vous le dire, je vous ai trouvée coquette, d'une coquetterie déplacée avec le prince, que vous voyiez pour la première fois.... J'ai observé que, la danse achevée, il vous conduisait.... ou vous l'entraîniez au buffet.... peu importe....

— N'était-ce pas un grand crime, en vérité, interrompit impétueusement Tiomane, que de se permettre d'avoir soif et d'aller prendre une glace, au milieu d'une cinquantaine, au moins, d'autres personnes?...

— Sans doute, le crime n'était pas là, poursuivit Mademoiselle avec la sécurité tranquille d'atteindre sûrement au but. Rien de plus simple, de plus convenable, que d'accepter le bras d'un danseur pour aller prendre une glace, comme vous dites.... Seulement, il est fort malséant, pour une jeune fille, de prolonger l'aparté, de soutenir, d'encourager le tête-à-tête....

— Dont Maritza faisait tous les frais, interrompit de nouveau Tiomane.

— Je veux bien le croire, pour mon compte.... mais ce n'était pas moins vous donner toutes les apparences d'un manège.... bizarre.... que le monde n'est que trop prédisposé à interpréter défavorablement. En outre, une invitation à mademoiselle de Sorgues est chose qui marque dans ses salons, puisqu'elle la force à se réserver, à se refuser à nombre de concurrents. Celle du prince avait donc été notée. On vous avait vue partir à son bras. La valse commencée, Maritza demeurant à attendre.... les commentaires, qui ne tardent jamais, se donnèrent libre cours. Inutile de vous répéter les réflexions très franchement désagréables que j'entendis sur votre compte....

— Mais tout ceci est abominable ! s'écria madame de Sorgues, si prompte à l'emportement.

— Tu vois bien ! tu vois !.... ajouta Maritza, assise

sur les genoux de sa mère qui avait repris sa place dans son fauteuil, en face de Mademoiselle et de Tiomane, debout l'une devant l'autre.

— Enfin, poursuivit l'institutrice de son même ton digne et assuré, il m'appartenait, à moi, de me souvenir que ce petit scandale rejaillirait sur la famille à laquelle je suis attachée. Je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Il me convenait d'y mettre un terme au plus tôt. C'est pourquoi, Tiomane, j'ai entraîné Maritza de votre côté. J'espérais qu'elle regagnerait la salle de bal au bras du prince, et que votre fugue en serait ainsi atténuée.

— Et comme toujours, Pascale, conclut madame de Sorgues, vous avez intelligemment et sagement agi.

Tiomane avait écouté, croyant, tout d'abord, à quelque rêve fou, ne pouvant imaginer possible une telle audace mensongère, une méchanceté aussi inique. Chacune de ces paroles outrageantes l'étourdissait, l'effarait, comme quelque chose de trop invraisemblable, de monstrueux. Plusieurs fois ses lèvres s'étaient entr'ouvertes dans une sourde exclamation d'horreur. Plusieurs fois elle avait essayé d'interrompre, de riposter, de se défendre, mais les mots expiraient dans sa gorge serrée. Peu à peu une clarté terrifiante l'aveuglait, une épouvante nouvelle de ce semblant de vérité que revêtait, sous les paroles mesurées de Mademoiselle, l'infâme calomnie.

— C'est inouï, vraiment! reprit madame de Sorgues, outrée d'une pareille aventure, blessée de ce qu'elle prenait pour l'effronterie d'une orgueilleuse, courroucée surtout qu'on eût pu se permettre de faire souffrir, de faire pleurer sa Maritza; tant d'astuce.... d'impudence.... c'est à ne pas croire....

— Aussi, marraine, balbutia la pauvre Tiomane éperdue, vous n'y croyez pas.... n'est-ce pas.... c'est impossible....

— Mère, ce n'est pas tout encore, poursuivit Maritza en se mettant debout et dardant sur Tiomane un regard enflammé. Après souper, il y a eu ce chant....

— Ah! murmura Tiomane avec une amertume poignante, me reprocher jusqu'à ma voix....

— Que tu nous dois, ma chère, répliqua maladroitement madame de Sorgues, sans attendre d'autre éclaircissement sur ce nouveau grief, comme tu nous dois tout le reste.... tout ce que tu es aujourd'hui...

— Oui, poursuivit Maritza, emportée par une véritable rage, ramassée par nous dans un village.... sur les grands chemins.... abandonnée.... misérable servante....

— Hélas! reprit âprement Tiomane, il fallait m'y laisser, dans mon village....

— Ingrate! dit durement madame de Sorgues.

— Non, pas ingrate, mais humiliée, torturée.... du

premier jour jusqu'au dernier.... subissant les plus atroces injustices.... non seulement sacrifiée en tout... mais méconnue toujours....

— Au contraire, interrompit ironiquement Mademoiselle, trop connue, malheureusement....

— Eh bien ! triomphez, vous ! répliqua la pauvre victime hors d'elle, car tout ceci est encore votre œuvre.... commencée dès mon entrée dans cette maison....

— Vous osez attaquer Mademoiselle, maintenant, dit sévèrement madame de Sorgues, quittant le tutoiement habituel, comme pour mieux marquer la désaffection soudaine, — celle qui a pris soin de votre éducation.... Ah ! ceci passe les bornes.... taisez-vous, je vous l'ordonne....

— Non, marraine, il faut que je m'explique enfin, il faut que mon cœur se vide.... Je ne dénie pas vos intentions généreuses à mon égard.... Comme le dit Maritza, vous m'avez ramassée sur les grands chemins, abandonnée, misérable servante.... Mais ici, dans ce palais, j'ai vécu mille fois plus abandonnée, plus misérable, plus opprimée que dans mon village.... Une haine acharnée s'attaquait à moi, sans cesse, avec tous les raffinements d'une cruauté infatigable.... Oh ! la navrante enfance ! Que de larmes, de désespoirs dérobés.... Que de fureurs ! d'épouvantables débats !....

Elle s'arrêta, comme étranglée.

Madame de Sorgues n'était pas méchante. Mais, à cette heure, la colère la dominait. Tiomane ne lui apparaissait plus que comme une rebelle indigne dont chaque parole aggravait la faute.

— Mes félicitations tardives pour ces prouesses de votre passé, dit-elle cruellement ; cela prouve que déjà, alors, vous portiez en vous les instincts les plus mauvais, les dispositions les plus perverses.

C'était le comble. Sous ce dernier coup qui l'atteignait en plein cœur, Tiomane chancela. Il lui semblait que sa vie venait de se briser. Pendant quelques secondes, elle demeura immobile, suffoquée. Puis, comme mue par une résolution suprême, elle se redressa, le visage livide, glacé.

— Marraine, un mot encore, balbutia-t-elle : permettez que je quitte votre maison ?

— Comme il vous plaira, répondit madame de Sorgues impitoyable.

Tiomane ne put rien ajouter. Elle était à bout de force. Prise d'un irrésistible mouvement de désespoir, elle s'enfuit dans sa chambre.

XII

LA crise de larmes, de fureur, d'affolement, de désolation passée, Tiomane retrouva sa raison ferme, ce jugement droit et net qui l'avait toujours guidée dans ses nombreuses épreuves.

Il faisait grand jour. Certes, elle ne songeait guère à dormir. Elle jeta une mantille sur ses épaules demi-nues et ouvrit une fenêtre. A l'air frais du matin, ses yeux se séchaient, sa fièvre se calmait. Elle s'efforçait à penser avec suite, à réfléchir. — C'était sa vie tout entière qui allait se trouver brusquement transformée. Après un affront pareil, cette opinion si hautement exprimée de son indignité; devant la jalousie haineuse de Maritza, incapable de désarmer, il n'y avait pas à se leurrer : sa présence dans cette maison n'était plus possible.

La tourmente la surprenait en pleine sécurité, dans une quiétude relative. En effet, depuis cinq ans, son existence s'était réellement éclaircie, ou plutôt cette vaillante s'était peu à peu créé une existence à

part, au-dessus des mesquineries qui l'entouraient. Au reste, peu à peu aussi, dans le train journalier, l'accoutumance avait achevé son œuvre. Sa place établie dans cette famille d'adoption, il fallait bien finir par la lui tolérer. En maintes circonstances, elle avait pu deviner l'estime du consul, qui prenait plaisir à causer avec elle et l'avait souvent félicitée sur son instruction, son érudition très remarquable, son organisation musicale exceptionnelle. Sans autrement approfondir ses mérites, sa marraine ne laissait pas que d'être flattée de sa belle voix et goûtait un charme à l'entendre. Maritza, devant son rôle toujours effacé, la supportait volontiers, presque attachée à une compagne invariablement aimable et soumise. Seule Mademoiselle avait gardé une animosité dont la forme pourtant revêtait moins de rigueur. Les progrès surprenants de l'élève, son courage persévérant, son rapide développement artistique, joints à l'acquit de la tenue, du bon ton, — les occasions de reproches s'espaçaient, disparaissaient ; les railleries manquaient d'aliments. Depuis longtemps l'hostilité ne trouvait plus guère à se traduire que dans la dureté du regard, la sécheresse dédaigneuse de l'accent. Mais Tiomane ne s'en préoccupait plus, et payait cette malveillance de la plus fière impassibilité.

En revanche, elle avait un ami, un ami sincère que

l'éloignement n'avait pas découragé, mais, bien au contraire, de plus en plus attaché. En ces cinq années, elle l'avait revu une seule fois, il y avait trois ans : les dernières vacances passées à Berck. Elle avait seize ans, alors, et, pour lui, c'était déjà la grande sœur qu'il initiait à ses projets, à ces rêves immenses de la vingtième année. Tous les deux avaient tenu leur promesse de correspondance : lui, comme il l'en avait avertie, un peu inexactement, manquant parfois le courrier ; elle, régulièrement, avec une fidélité scrupuleuse. Et ils s'étaient retrouvés comme si le lien d'intimité n'eût jamais été interrompu. De nouveau, les bons jours s'étaient écoulés ; une autre séparation était venue. Depuis, le cher *artilleur* était entré à l'École polytechnique. Par un hasard désolant, chaque été de ces trois dernières années, quelque circonstance avait entravé les voyages en Europe. Malgré tout, son entente avec l'absent se resserrait avec le temps, avec le développement de leurs idées, la maturité de leurs caractères, dans cette correspondance plus activement, plus sérieusement poursuivie, semaine à semaine.

C'était tout cela que cette scène atroce détruisait, irrévocablement, sans remède. Déjà elle sentait la rupture définitive entre ce passé où elle vivait encore, désemparée, ne trouvant plus rien où se raccrocher,

comme perdue au milieu de ruines, et l'avenir inconnu qu'il allait lui falloir édifier.

Que faire? que devenir, ainsi rejetée soudainement dans l'isolement des abandonnées, des créatures sans famille, sans attaches, sans ressources, loin de son pays, de ses premières protections qui lui semblaient, du reste, bien insuffisantes à cette heure? Elle n'avait même pas d'ailleurs la possibilité matérielle de les rejoindre. Une seule situation possible s'offrait à elle : instruite, musicienne, parmi les nombreuses relations du consulat, peut-être obtiendrait-elle quelque emploi de gouvernante, ou de demoiselle de compagnie? — Mais, au préalable, elle devait s'assurer de l'assentiment de madame de Sorgues, ne se reconnaissant pas le droit d'agir à l'insu de sa bienfaitrice, engagée, avant tout, par les bienfaits reçus jusque dans l'injustice présente.

A onze heures, elle commença à s'habiller pour le déjeuner. A midi elle descendit comme d'ordinaire, pâle, les yeux rouges, mais ferme, soutenue par la dignité des êtres énergiques qui puisent leur force dans la sécurité de leur conscience.

Le consul était seul à table; ces dames reposaient. Il parut surpris de l'apercevoir.

— Bravo, la vaillante! déjà debout!

Il ne savait encore rien. Il poursuivit en souriant :

— Ah! le bel âge! Une nuit de danse vous donne

des ailes pour le lendemain.... Voilà l'effet du succès !

Le repas en tête-à-tête fut lestement expédié.

Tiomane remontait chez elle, quand elle se croisa, au haut de l'escalier, avec Anaïs, la première femme de chambre, qui descendait sur un plateau les restes d'une collation.

— Est-ce que marraine est levée ? demanda la jeune fille.

Sur la réponse affirmative, elle se dirigea vers la chambre de madame de Sorgues. Elle frappa. — Ce fut la voix de Mademoiselle qui répondit : Entrez. — Tiomane ouvrit la porte.

Au milieu de la vérandah meublée comme le plus coquet des boudoirs, madame de Sorgues, en peignoir de surah rose, était étendue sur une chaise longue, Mademoiselle assise en face d'elle. L'expression animée des deux physionomies trahissait l'intérêt de la causerie.

Tiomane referma la porte et s'approcha.

La mère de Maritza, sans quitter son éternelle cigarette, s'était soulevée dans un geste de surprise et de contrariété, son visage subitement rembruni.

En se retrouvant là, devant celle qu'elle avait tant aimée, adorée, celle qui, après tout, s'était un jour généreusement chargée de sa vie, Tiomane se sentit tout attendrie.

— Veuillez m'excuser, marraine, balbutia-t-elle, je regrette de vous déranger peut-être.... mais j'ai espéré que vous consentiriez à m'accorder.... un instant.... d'entretien....

— Ah bah ! répliqua madame de Sorgues d'un ton de hauteur méprisante, en secouant négligemment la cendre de sa cigarette ; je suis vraiment curieuse de savoir ce qu'il vous reste à ajouter à toutes vos impudences de cette nuit....

Les paupières de Tiomane battirent faiblement, comme s'il y montait des larmes. Elle fit un effort énergique pour assurer sa contenance et son accent.

— Oui.... je sais.... j'étais exaspérée.... folle.... Je vous demande pardon, marraine.... je vous demande mille fois pardon de ces mouvements d'emportement.... impossibles à réprimer.... sur le moment.... J'étais trop touchée.... trop profondément blessée.... Le coup était si inattendu.... si épouvantable.... A cette heure, j'ai beaucoup réfléchi.... j'ai eu le temps de me calmer.... et je suis certaine qu'aucune parole ne peut plus m'échapper qui pourrait vous offenser.... et que j'aurais, par conséquent, à déplorer....

— Eh bien ! parlez, je vous écoute ! répliqua sèchement madame de Sorgues.

Tiomane eut une hésitation. Puis d'un ton plus ferme :

— Marraine.... je voudrais vous parler.... à vous seule....

Son regard ayant croisé celui de Mademoiselle, il se dégagea comme un double éclair. Mais, tout aussitôt, l'institutrice se leva.

— Restez, Pascale, dit madame de Sorgues.

— Cependant, madame, il est bien naturel.... cette malheureuse enfant désire vous entretenir....

— Cette malheureuse enfant, comme vous dites, parlera devant celle qui lui a réellement servi de mère, à laquelle elle doit tout ce qu'elle est, et qui, tout à l'heure encore, après les odieuses injures de cette nuit, s'inquiétait de son avenir et se préoccupait d'y pourvoir....

— Oh! marraine!.... protesta sourdement Tiomane.

— Comment! riposta sévèrement madame de Sorgues, vous assuriez, il me semble, de votre parfaite déférence....

— Je vous en prie, madame, implora de nouveau l'institutrice faisant mine de gagner la porte.

— Pascale, rasseyez-vous.... je vous l'ordonne....

Mademoiselle obéit avec un petit soupir de résignation.

C'en était fait du dernier espoir de Tiomane. Il y avait quelques minutes encore, il lui semblait impossible qu'une si atroce iniquité fût irrévocable. Elle

se disait que, seule avec sa marraine, elle trouverait certainement les accents de vérité qui arriveraient à la persuader, à la fléchir ; tout en s'éloignant, au moins, laisserait-elle un souvenir dépouillé d'amertume, quelque pitié pour l'enfant recueillie et si injustement condamnée. Mais, devant l'implacable ennemie, l'entretien ne pouvait plus être que froideur et contrainte. Elle sentait d'avance les paroles se glacer sur ses lèvres. — Toujours debout devant sa marraine impérieuse, qui fumait par courtes bouffées, elle se roidit dans un effort suprême de volonté, et d'une voix presque sûre :

— Marraine, je suis venue vous prier de vouloir bien décider de moi.... J'ai cru que, pour tous, il valait mieux que la question fût réglée au plus tôt.... Je ne voudrais pas être plus longtemps une charge.... ma place dans cette maison me paraissant désormais impossible....

— C'est aussi mon opinion, interrompit madame de Sorgues.

Il y eut un court silence. Tiomane reprit gravement :

— Grâce à l'éducation que j'ai reçue de vous, je crois possible de me placer dans quelque famille.... mais je ne voudrais tenter aucune démarche sans y être autorisée par votre volonté....

— Et je m'y oppose formellement. Il ne me con-

viendrait guère de retrouver celle qui a été presque ma fille, qui a été élevée de même façon que ma fille, en service chez des amis, pas plus qu'il ne me plairait, si jamais vous aviez cette idée, de vous rencontrer dans les rues de Smyrne, courant le cachet de piano ou de chant. Au reste, ma décision est toute prise. Nous venions justement de résoudre votre sort lorsque vous êtes entrée. Voici. J'écris aujourd'hui, par le courrier anglais, à Sœur Victoire, à Berck que vous retournez auprès d'elle. Elle vous logera à la communauté jusqu'à nouvel ordre. Je mentionne à peine cette petite somme déposée pour vous à la caisse d'épargne et que vous retrouverez, augmentée des intérêts....

— Marraine, je vous en prie, interrompit fièrement Tiomane, ne parlons pas d'argent.

— Mais il le faut, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir sur votre situation actuelle.

— Je prétends être en état de subvenir à mon existence.

— Ce sont choses qui se disent, ma chère. Je continue. Mon intention est de vous faire tenir une petite rente ou d'en verser le capital....

— Je n'accepte rien....

— Je m'en remets, d'ailleurs, à Sœur Victoire, poursuivit madame de Sorgues sans paraître entendre, du soin de me dicter ce qui convient le mieux à

cet égard. Elle est fort intelligente et essayera, au moins, de vous sauvegarder ; elle veillera aussi à vous trouver quelque établissement. En tout cas, j'aurai fait mon devoir envers l'enfant abandonnée dont je m'étais chargée. A vous de ne pas achever de gâter l'avenir.... Maintenant, vous pouvez vous préparer à prendre le prochain bateau de Marseille.... Il part dans cinq jours.

Tiomane écouta, froide et calme, la décisive condamnation dictée, sans doute, par Mademoiselle, un instant avant sa venue. Mais, cette fois, elle se garda même d'un dernier regard de mépris à l'adresse de l'ennemie triomphante. A quoi bon ? N'était-il pas plus digne de porter vaillamment la défaite, d'y opposer la ferme insensibilité d'une âme sûre de son droit ? — Sans un mot de revendication, sans un geste, le visage impassible :

— Permettez-moi, marraine, ajouta-t-elle tranquillement, d'implorer de vous une dernière faveur.... Ces cinq jours, qui me restent à passer dans cette maison, veuillez m'accorder de les vivre à l'écart.... dans ma chambre.... où je vous serais obligée de m'autoriser à prendre mes repas....

— Parfaitement, je conçois que cela vaudra mieux pour tous.

— Voulez-vous aussi vous charger de toute ma gratitude pour M. de Sorgues, que je ne verrai plus

peut-être.... et, de nouveau, agréer pour vous-même mes plus sincères remercîments.... l'expression la plus ardente de mon éternelle reconnaissance, de mon inaltérable dévouement....

Pas un éveil d'émotion n'agita le cœur de la mère de Maritza. Tiomane s'étant approchée pour lui prendre la main et la baiser, elle la laissa faire, non sans quelque impatience.

— C'est entendu, reprit-elle pour couper court, le bateau part dans cinq jours, lundi soir, à six heures. La barque du consulat vous conduira à bord, où votre passage aura été arrêté.... Adieu....

La jeune fille sortit.

XIII.

ELLES étaient lourdes, bien lourdes, ces journées d'entière solitude qui précédaient le départ. Toutefois, cette réclusion épargnait à Tiomane l'embarras, la contrainte atroce de l'existence en commun, et, à ce compte, c'était encore un allégement.

Enfermée dans sa chambre, elle n'en sortait plus, étrangère désormais à tout ce mouvement du palais d'où elle se trouvait déjà exclue. Dans les pièces voisines, elle entendait vivre Maritza, sa voix mêlée souvent à celle de Mademoiselle. Elle connaissait si bien toutes leurs habitudes : les heures du lever et du coucher ; les impatiences de la jeune fille pendant ses trois ou quatre toilettes de chaque journée ; ses criailleries aux servantes.... et la sieste de l'après-midi, les tapotages capricieux sur le piano, les fredonnements maladroits. De sa fenêtre, vers cinq heures, elle apercevait quelques robes claires à travers les arbres du jardin. C'était le moment des visites. On lunchait volontiers sous les orangers

fleuris durant ces mois d'hiver, le printemps oriental. Et elle s'étonnait d'une impression étrange : il lui semblait qu'un long temps, un temps immense, la séparait de ces choses....

Après tant d'années passées dans toutes les opulences, elle allait revoir Berck, seule, presque rendue à sa condition première. Qu'y ferait-elle? Sans doute elle n'y resterait pas. D'abord Sœur Victoire, si bonne, si avisée, aurait bientôt démêlé la vérité, et lui garderait son estime. Parmi les habituées de la plage, ou par l'entremise de quelque couvent, il était à croire qu'une situation s'offrirait bientôt.

En dépit de sa très haute instruction, elle n'était munie d'aucun brevet d'institutrice : une infériorité pour la France. En revanche, elle parlait couramment l'anglais et l'italien, sans compter les idiomes orientaux, et possédait un solide talent de musicienne, initiée même aux principes de l'harmonie. Elle accepterait d'ailleurs l'humble fonction de gouvernante de très jeunes enfants. Avant tout, elle voulait se suffire, résolue à rejeter cette dernière aumône de ceux qui la chassaient.

Toutefois, il lui restait encore à subir un déchirement : le plus douloureux. Elle écrivit à Guillaume une lettre d'adieu, très digne, très touchante, généreuse par son silence sur la cause de la rupture. —

N'était-elle pas certaine que l'ami, le frère la défendrait toujours dans son cœur? Quoi qu'il entendît, quoi qu'on s'acharnât à lui prouver, il demeurerait incrédule à toute allégation dirigée contre ce caractère qu'il connaissait si bien. — Elle l'avertissait de son retour en France, et de l'ignorance complète de ce qu'elle allait y devenir. Le reverrait-elle jamais? Elle osait à peine conserver un espoir, une rencontre entre eux ne lui paraissant admissible qu'autorisée par l'assentiment de madame de Sorgues. Elle terminait par quelques gentils conseils, le testament, disait-elle, de la grande sœur. Enfin, elle l'assurait de son attachement dévoué qui subsisterait, malgré l'absence définitive, et lui envoyait ses vœux si sincères de bonheur.

Bien des larmes se mêlèrent à ces paroles dernières qui fermaient l'unique affection qu'elle eût possédée.

Dans son âme le calme était revenu, avec le sentiment d'avoir rempli toutes ses obligations. La conscience n'est pas un vain mot. De plus, Tiomane était une chrétienne, et il se rencontre toujours chez la chrétienne une force morale née de la résignation à la volonté supérieure et de la confiance en cette miséricorde divine.

Les préparatifs semblaient devoir être courts. Dès le deuxième jour, Elli lui ayant offert son aide pour

commencer les emballages, ella la remercia, signifiant son intention de n'emporter de sa garde-robe, très riche, que le strict nécessaire. Mais, le lendemain, la servante grecque, qui avait rapporté le propos à sa maîtresse, se touvait chargée d'un ordre formel: madame de Sorgues entendait que sa protégée gardât tous ses dons.

Tiomane se soumit jusqu'à la fin. Les malles commencèrent. Au cours de la besogne, la bavarde Elli raconta une grande nouvelle : le prince Hassan venait de se déclarer, et sa demande avait été agréée. —A cet instant, Maritza fredonnait dans la chambre voisine.

— Hein ! ajouta Elli, non sans une arrière-pensée railleuse, en voilà, un bonheur ! On peut dire qu'ils seront joliment assortis.... le prince et la princesse....

XIV.

CETTE avant-veille du départ avait été une de ces journées d'orage accablantes, énervantes, insupportables, particulièrement pénibles dans la douce contrée ionienne. — La nature paraît se complaire aux antithèses. — Depuis midi, l'air soufflait du feu. Vers trois heures, le ciel, d'abord d'un gris de cendre, puis subitement très noir, semblait s'être abaissé sur la ville comme un suaire morne, écrasant. Par instants des tourbillons s'élevaient, formés d'une fine poussière roussâtre et brûlante. Au loin la mer grondait, ou plutôt des mugissements surgissaient de tous côtés, comme si la foudre menaçait partout à la fois. A cinq heures on avait dû allumer dans les appartements.

Tiomane, suffoquant dans sa chambre, avait tenté, à diverses reprises, d'ouvrir une fenêtre ; mais la poussière entrait par bouffées embrasées qui augmentaient encore la pesanteur de l'atmosphère irrespirable.— Cependant, Elli, en lui apportant son dîner, lui apprit qu'il y avait gala au palais : gala

intime. Une quinzaine d'invités, parmi lesquels le Gouverneur et le prince. Malgré la grandeur des appartements, on se plaignait aussi en bas; les domestiques étaient harassés. Très probablement, les convives se retireraient de bonne heure. — Effectivement, vers onze heures, Maritza regagnait sa chambre. Bientôt un silence profond enveloppait la maison, troublé seul par ces roulements sourds qui continuaient à présager l'orage.

Il éclata brusquement dans la nuit, par un coup de tonnerre violent. Réveillée en sursaut, Tiomane s'assit sur son lit. Dans la pièce voisine, Maritza appelait, effrayée. — Oubliant tout, elle allait s'élancer vers la porte de communication, quand elle distingua la voix d'Elli qui accourait vers sa jeune maîtresse. — Au même instant un second coup retentit, plus épouvantable encore. Cette fois, on eût dit que la foudre venait de tomber sur le palais, et comme si, en effet, il eût éclaté quelque désastre, ce fut soudain une agitation pleine d'alarmes. — Au-dessus, au-dessous, de toutes parts, des bruits de voix, de pas ; des portes brusquement ouvertes ; tout un mouvement de précipitation, d'inquiétude sinistre. Des rumeurs, où dominaient des hennissements, montaient des dépendances situées dans le jardin, à droite, derrière le haut rideau des sycomores.— Que se passait-il ? — Tremblante, elle se précipita hors

de son lit, se couvrit vivement d'un peignoir et alla à la fenêtre pour en ouvrir les contrevents, tâcher d'apercevoir quelque chose.—Comme elle écartait le panneau de bois, un éclair brilla. Elle se sentit chanceler. Le sol se dérobait sous ses pieds. Elle comprit, et tout son sang se glaça.... C'était un tremblement de terre.

Il faut avoir subi cette sensation unique, cette indéfinissable, irrésistible, vertigineuse angoisse, qui stupéfie les plus braves et ressaisit du même invincible effroi les plus aguerris, pour arriver à se la figurer. — Pendant quelques secondes, elle attendit, pétrifiée, se retenant toujours à la poignée de la croisée. Un nouvel éclair lui montra l'oscillation très prononcée de la glace de la cheminée, en même temps qu'elle perçut le cliquetis d'objets qui se choquent. Puis, il lui parut que la maison se soulevait, arrachée de sa base. Un tintamarre effrayant l'emplit tout entière : chute de meubles, brisements de porcelaines, carillon de sonnettes.... tout ce branle terrifiant des choses sous la secousse souterraine.

Aussitôt des cris d'affolement, des clameurs désespérées, les gémissements des bêtes. Elle reconnut vite qu'on se sauvait. Alors, obéissant à l'impulsion si connue de ceux qui ont assisté à cette espèce de chaos de la nature, — où il semble que la

terre se désagrège pour tout engloutir, — éperdue, haletante, elle prit sa course, elle aussi, ouvrit sa porte, s'élança dans le corridor, le traversa, parmi d'autres affolés, gardant toujours cette impression atroce du vide sous ses pieds.

La porte du vestibule était ouverte. Elle gagna le jardin, sinistrement illuminé par les éclairs qui se succédaient sans intervalles, ou plutôt se confondaient en une seule lueur immense, aveuglante, comme si le ciel embrasait la terre. Là, tous les habitants du consulat s'étaient jetés, se précipitant par la large allée qui coupait le bois d'orangers, courant comme à travers une fournaise, sous les crépitements formidables du tonnerre mêlés à ces horribles bruits souterrains qui semblent des voix de volcans réveillés. — Elle suivit les autres et atteignit ainsi, à l'extrémité du bois, loin de toutes constructions, une vaste esplanade, le plus sûr refuge contre le pire des dangers : l'écrasement. — A cette clarté fulgurante, elle vit des groupes affaissés sur le sable.... Elle reconnut madame de Sorgues et Maritza. Elle alla s'agenouiller auprès d'elles.

Cependant, le jour se levait, semblant ramener quelque calme. Les secousses avaient cessé ; les roulements s'espaçaient ; les lamentations s'apaisaient.

Soudain, ces mots retentirent :

— Et le consul ?

C'était la voix du chancelier : M. de Riez.

Tout le monde fut debout.

— Mon mari !.... cria madame de Sorgues, brusquement arrachée à sa torpeur.

Chacun regardait autour de soi, gagné par une oppression nouvelle. On se comptait. On scrutait chaque groupe. On répétait le nom de M. de Sorgues, on le criait.... Rien.... Le consul ne paraissait pas, ne répondait pas. Quel malheur était donc survenu ?....

Dans l'effarement de cette disparition, plusieurs s'étaient déjà précipités vers le palais dont, heureusement, on apercevait le toit intact, ce qui excluait l'idée d'un effondrement grave. Mais il s'agissait d'une chute, peut-être, dans la hâte de fuir.... d'un malaise subit.... Pourtant, madame de Sorgues se souvenait d'avoir été entraînée dehors par son mari. Il avait même eu cette prévoyance de les couvrir de manteaux, elle et sa fille, de les chausser de leurs mules. Une fois au jardin, on s'était trouvé séparé. Ensuite, elle ne savait plus.... sa mémoire s'arrêtait là.

C'était donc au jardin qu'il fallait chercher. L'espace était vaste ; mais il paraissait peu probable que M. de Sorgues se fût écarté du chemin pour ainsi dire tracé devant tous par la large avenue en

cailloutis qui aboutissait à l'esplanade. Le chancelier parcourut d'abord l'esplanade en courant, appelant, appelant sans trêve.... Toujours rien.... Il revint sur ses pas.

Ceux qui étaient restés l'accompagnaient. Madame de Sorgues, enfiévrée d'inquiétude, essayait de suivre, Maritza lui donnant le bras; derrière elles, Tiomane, l'esprit tendu par l'angoisse, ne sentant pas le menu gravier qui déchirait ses pieds nus. — On gagna ainsi l'entrée du bois. Aucune trace, aucun vestige, pas le plus léger indice. On s'engagea dans l'avenue qui partageait ce bois d'orangers tout en fleur. Maintenant les voix lassées se taisaient, et cette recherche, dans le silence, devenait plus lugubre encore.— Comme on atteignait le milieu de l'avenue, il y eut un mouvement d'inexprimable détresse.... des exclamations d'horreur..... Trois des colonnes de côté du pavillon grec gisaient brisées sur le sol. Sous leurs débris un corps était enseveli, la face contre la terre. Une main, coupée au poignet par un morceau de chapiteau, montrait au petit doigt la bague armoriée que portait le consul.

Le chancelier fit un geste impératif en désignant madame de Sorgues, afin qu'on l'empêchât d'avancer. Mais la pauvre femme s'était élancée, approchée malgré tous. — Elle poussa un effroyable cri et s'évanouit.

XV

UNE semaine s'était écoulée. La triste dépouille avait été inhumée avec un apparat où s'étaient affirmés les plus sincères regrets,

A la suite de l'émotion terrible, la veuve avait pris le lit. Une fièvre intense s'était déclarée ; le cerveau ébranlé ne reliait plus les idées. C'était un demi-délire, avec des alternatives de torpeur ; l'insensibilité d'une âme brisée. — Cette inconscience lui épargna, au moins, la cruauté des derniers apprêts. Tout se passa loin d'elle, à son insu....

Tiomane soignait sa marraine, se contentant, toutes les vingt-quatre heures, de quelques heures de repos, sur une chaise longue, dans la pièce même. La femme de chambre Anaïs, Elli et la servante syrienne la secondaient. Mademoiselle, prétendant ménager les nerfs de la délicate Maritza, la tenait enfermée dans leur appartement, si bien écarté de toute agitation, et esquivait ainsi, pour son propre compte, les maussades fonctions de garde-malade.

Le dixième jour qui suivit l'enterrement, madame

de Sorgues se réveilla, le matin, après une nuit presque entière de sommeil tranquille. Elle reconnut ceux qui l'entouraient. Tiomane était à son chevet et reçut le premier regard lucide. Aussitôt, comme si cette résurrection de la raison était aussi celle de la souffrance, la veuve éclata en sanglots. — Tiomane fit appeler Maritza, qui se précipita avec beaucoup de tendresse dans les bras de sa mère ; leurs trois douleurs unirent leurs larmes.

Sur ces entrefaites arriva la lettre de Guillaume, en réponse au télégramme qui lui annonçait l'horrible accident. Combien il lui coûtait d'être loin en un pareil moment ! Que n'eût-il donné pour revoir une dernière fois ce pauvre corps tant chéri ! Mais la distance était telle qu'il lui fallait renoncer à cette âpre consolation. Enfin, son correspondant l'avait impérieusement retenu à l'École, comme un ordre suprême de son père.

Toutefois, la convalescence accomplit son cours. La veuve se laissa lever, habiller, rapprit à marcher, à vivre dans ses crêpes.... redemanda ses cigarettes. Elles consentit à recevoir le prince Hassan, qui apportait ses compliments de condoléance, après avoir fait prendre chaque jour des nouvelles. Maritza retrouva son sourire pour accueillir le fiancé dont la visite fut naturellement courte et grave.

A cette heure, nul ne se souvenait des scènes qui

avaient précédé le lamentable événement. Mademoiselle elle-même affectait l'oubli de tout conflit, fort aise, au fond, qu'une autre assumât la pénible charge de consolatrice. Par exemple, elle comptait bien se rattraper plus tard.

Une nouvelle semaine avait passé. Maritza n'avait pas revu son fiancé. Au lendemain de sa première visite, un billet du prince leur avait annoncé son départ subit pour Constantinople, où l'appelait le grand vizir. La fillette attendait impatiemment le retour, qui ne pouvait tarder, lui semblait-il.

Une après-midi madame de Sorgues, réfugiée sous la vérandah de sa chambre, causait tristement avec les jeunes filles ; Mademoiselle lisait un journal. Elli survint pour demander à sa maîtresse la permission d'introduire le chancelier. Sur un signe d'acquiescement, la servante fit entrer M. de Riez. Il tenait sous son bras un assez volumineux rouleau de papiers.

La mine du nouveau venu dénotait une extrême préoccupation, due certainement à toute autre cause qu'à la gêne d'une visite de condoléance plusieurs fois renouvelée.

Quand il se fut assis près de la chaise longue, il attendit quelques minutes, comme s'il hésitait à aborder le véritable objet de sa démarche. Il se décida pourtant.

— Chère madame, j'ai différé le plus possible à venir vous distraire de votre douleur, pour appeler votre attention sur des questions matérielles.... toujours si pénibles en pareille circonstance.... particulièrement insupportables pour vous.... je le sais.... mais je ne puis reculer davantage.... Il faut enfin que je vous tienne au courant....

Tiomane et Mademoiselle, pressentant quelque entretien confidentiel, se levèrent discrètement.

— Non, non, restez donc, dit la veuve ; je n'ai pas de secrets pour vous, mes pauvres chères....

Le chancelier appuya ces paroles d'un regard encourageant.

— Sans doute, ajouta-t-il, madame de Sorgues a raison, mesdemoiselles, de réclamer à cette heure, auprès d'elle, tous ses dévouements.... dont elle n'aura jamais eu plus besoin....

L'institutrice et Tiomane reprirent leurs places. Maritza, par un mouvement de crainte instinctive, saisit la main de sa mère qu'elle garda. Le chancelier poursuivit :

— Vous me comprenez, n'est-ce pas, chère madame ? il s'agit de vos affaires....

La veuve interrompit par un geste de fatigue.

— Je vous en prie, madame, continua-t-il d'une voix pressante, il faut vous résigner à m'entendre, à juger, à résoudre. Il le faut absolument.... Encore

une fois, il s'agit de vos affaires.... de vos intérêts les plus impérieux, immédiats....

Elle haussa les épaules avec ennui.

— Non, c'est inutile.... je suis incapable de penser, de comprendre.... Et puis, vous savez que je n'y entends rien.... rien du tout.... à toutes ces choses d'affaires.... d'intérêts....

Certes, il le savait. Il connaissait, comme tous ceux qui l'approchaient, cet esprit futile, ce caractère resté si enfant, dominé par le caprice seul, répugnant à toute idée sérieuse, à tout effort, même de raisonnement. Il poursuivit néanmoins.

— C'est qu'elles sont si graves, madame, toutes ces choses.... que vous ignorez.... complétement... Voyons, c'est pourtant à vous, désormais, qu'il appartient de prendre un peu la direction de votre maison.... de sauvegarder l'avenir de vos enfants.

A cette évocation de son malheur, madame de Sorgues ne put retenir ses larmes. Le visiteur dut s'arrêter un instant pour laisser passer cet accès de chagrin.

— Mais vous me torturez, monsieur de Riez, s'écria-t-elle ; vous voyez bien que vous me torturez abominablement.. .

— Hélas! madame, ne comprenez-vous pas jusqu'à quel point ma tâche est pénible? et encore.... je ne

suis pas au bout... Ce qui me reste à vous apprendre est épouvantablement cruel....

— Après ce qui m'arrive? dit-elle, son mouchoir sur la bouche pour étouffer ses gémissements.

Il la regarda d'un air de commisération si profonde qu'elle frissonna.

— Eh bien, quoi donc?.... murmura-t-elle.

— D'abord, madame, je suis obligé de vous avertir que le gouvernement français envoie.... très prochainement.... le.... remplaçant.... Il faudrait donc vous préparer à quitter cette habitation....

— C'est vrai! je n'avais même pas pensé.... le remplaçant!.... Mais c'est horrible de m'arracher ainsi.... de chez moi....

De grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies.

— Oh! quitter notre maison! Est-ce possible? s'écria Maritza.

— Voyons, Riez, reprit madame de Sorgues, n'y aurait-il pas moyen.... Si vous arrangiez cela, vous.... C'est tout ce qui me reste.... ces pauvres murs.... où nous avons vécu tous les deux.... Il ne manque pas à Smyrne d'autres maisons, d'autres palais.... J'achèterais celui-ci....

A l'émission de ce vœu qui, pourtant, semblait si simple à la veuve, le chancelier tressauta, et son visage prit une expression d'effarement douloureux.

— C'est que vous ne savez pas, madame; vous

n'avez jamais rien su.... Votre pauvre mari tenait à vous épargner tous les soucis.... il vous dérobait soigneusement les siens.... Il ne prévoyait pas, d'ailleurs, ce dénoûment si fatal, à tous égards.... Moi-même, qui croyais soupçonner la vérité, j'en étais bien loin encore....

— Que voulez-vous dire? ... balbutia la pauvre femme, tandis que les deux jeunes filles et l'institutrice enveloppaient l'interlocuteur d'un regard anxieux.

— Il faut bien que vous le sachiez, répondit-il, que vous sachiez tout enfin.... La situation actuelle comporte certaines mesures.... qu'il est urgent de prendre au plus tôt....

— Mais parlez donc, dit madame de Sorgues tout agitée.

— Permettez-moi, madame, d'abréger le plus possible les détails.... pénibles.... En quelques mots, voici les faits. M. de Sorgues, très expert en matière de finance, s'était lancé dans les spéculations les plus audacieuses. Pendant longtemps, il a gagné beaucoup d'argent que son train d'existence engloutissait à mesure.... Ces dernières années ont été mauvaises.... désastreuses.... mais il était de ceux qui comptent toujours sur la revanche.... Bref, pour ne rien changer à son luxe, depuis deux ans, il empruntait. Tout porte à croire qu'il se fût

tôt ou tard relevé, s'il eût vécu.... Mais, à l'heure actuelle. ...

Madame de Sorgues écoutait, dans l'hébétude de quelque catastrophe dont elle ne saisissait pas encore toute la portée, n'osant regarder cet abîme si inopinément ouvert sous ses pieds, peu consciente de cet inconnu qui la menaçait mais en proie, malgré elle, à un frissonnement de terreur.

— Alors?.... balbutia-t-elle, reculant à achever sa pensée.

M. de Riez esquiva la réponse trop directe.

— Vous voyez, madame, que la situation est très grave, et qu'elle mérite d'être sérieusement pesée par vous. Maintenant que vous voilà avertie, initiée, vous plaît-il que nous examinions ensemble le détail de vos affaires, dont je me trouve chargé, à la fois comme chancelier du consulat, ayant en cette occurrence toute responsabilité devant la loi française, et aussi, et surtout, comme ami du cher défunt? Vous avez connu toute mon amitié, tout mon dévouement pour lui. Je voudrais continuer à le servir en reportant sur les siens ce même attachement, ce même zèle.

Madame de Sorgues ne répondit rien, accablée par la surprise, incapable encore de mesurer toute l'étendue du désastre.

— J'ai là, reprit M. de Riez, en montrant le paquet

de papiers qu'il avait placé sur une table auprès de lui, tous les documents : contrats, engagements, factures ; toutes pièces qui doivent vous être soumises....

Il prit le rouleau et commençait à le déplier, quand madame de Sorgues l'arrêta, en posant sa main sur son bras, et de sa voix dolente :

— Cher monsieur.... non .. je ne puis pas ... je ne sais pas.... je m'en remets à vous.... j'ai toute confiance en vous.... épargnez-moi cet examen horrible.... Tenez, ajouta-t-elle en désignant l'institutrice, voici ma meilleure amie.... et aussi.... la plus intelligente des amies.... entendez-vous avec elle.... ce que vous déciderez.... tous les deux.... je m'y soumets d'avance....

Mais Mademoiselle, la physionomie soucieuse, refrognée plus encore qu'attristée, eut un geste de dénégation :

— Oh ! madame, vous n'y songez pas.... je ne puis accepter une pareille charge.... c'est là, vraiment, une responsabilité que je ne saurais assumer.... toute décision de cette sorte vous revient... à vous seule.... entièrement à vous....

Le ton de ces paroles était si froid que madame de Sorgues en demeura presque confondue. Mais, au même instant, Tiomane s'était levée :

— Ma bonne marraine, dit-elle, voulez-vous me

permettre, à moi, d'essayer de vous suppléer.... de vous épargner l'affreuse épreuve que vous redoutez tant ?

Et se tournant vers le chancelier :

— Monsieur, je ferai de mon mieux.... en tout cas, je transmettrai vos avis.

M. de Riez regarda avec étonnement la jeune fille qu'il avait toujours connue si humble, si effacée, dans sa position de subalterne. Elle lui apparaissait soudain comme grandie. Son clair regard, brillant d'énergie, lui révélait une volonté et un dévouement. Il comprit que cette enfant serait son aide le plus sûr, le soutien de ces infortunées. Il se leva.

Tiomane entraîna M. de Riez tout à l'extrémité de la chambre. Autour d'un guéridon de mosaïque, quelques sièges, isolés par des paravents, formaient un coin à part dans la vaste pièce. Ils s'assirent de chaque côté de la table, en face l'un de l'autre.

— Maintenant, monsieur, dit-elle, je vous écoute. Ce que je puis vous assurer d'avance, moi, c'est de mon entière dévotion à celle qui m'a élevée, et qui me trouvera toujours pour la soutenir dans ses malheurs. Je vous jure aussi d'avoir du courage.... du courage pour tous.

Le chancelier ne put se défendre de serrer la petite main loyale qui se tendait vers lui dans un geste de résolution. — Cette fois, il pouvait s'expli-

quer sans détours. Le désastre était absolu. Il n'y avait plus rien à espérer, à attendre d'aucun côté. Quelques mois auparavant, M. de Sorgues avait justement placé ses derniers capitaux en actions de la banque Zadig frères. Les Zadig venaient de déposer leur bilan. C'était la ruine complète.

— Pauvre, pauvre marraine!.... murmura Tiomane.

Sans s'attarder aux lamentations, elle pria M. de Riez de lui tracer un plan de conduite, qu'elle se chargeait de soumettre à sa marraine. Le chancelier y avait déjà réfléchi, et toutes mesures étaient arrêtées dans son esprit. D'abord, en premier lieu, la liquidation de ce train de maison écrasant. Mais où emmener madame de Sorgues qui avait perdu ses parents, et dont les deux sœurs vivaient mesquinement à Malte, mariées à des Italiens? A l'hôtel, peut-être, car si modeste qu'eût été une installation nouvelle, son contrat de mariage, l'associant à la fortune de son mari, la rendait également solidaire de ses pertes, de ses dettes. Les créanciers, et ils étaient nombreux, s'abattraient certainement sur les bribes de la succession. Ils poursuivraient la veuve de réclamations, de saisies. En y songeant, mieux valait encore quitter immédiatement le pays, se réfugier à Constantinople, par exemple! Pendant ce temps, M. de Riez dresserait le triste inventaire.

Quant aux ressources d'existence pour l'avenir, madame de Sorgues possédait de splendides bijoux, dont la vente lui constituerait un revenu. Plus tard, Guillaume pourrait aider sa famille. Dès maintenant, il eût été à souhaiter qu'il tournât ses visées vers la carrière d'ingénieur, autrement lucrative que celle du soldat.

— Certes, vous devez avoir raison, monsieur, dit douloureusement Tiomane, raison en tout.... mais vous oubliez, il me semble, un autre appui....

Il la regarda en hochant la tête.

— Non, cet appui dont vous parlez n'existe pas. Après la mort du consul, l'état navrant de ses affaires ne pouvait manquer de transpirer. Il n'était plus là pour répondre de ses dettes et relever la situation compromise. Les créanciers, inquiets, devaient forcément s'informer. Leurs alarmes se répandirent bientôt dans le public. Le fiancé est venu m'interroger. J'ai dû déclarer la vérité. Alors, il m'a très nettement averti que sa situation de fortune ne lui permettait pas une union exclusivement de cœur. M. de Sorgues constituait à sa fille soixante mille livres de rente. Maritza ruinée, le prince se dérobait. Sur l'heure, il m'a prié de transmettre ses regrets, avec ses excuses, à madame et à mademoiselle de Sorgues. Le lendemain, il partait pour Constantinople.

Le même soir, sous cette même vérandah qui avait abrité la veuve tout le jour, les pauvres femmes délibéraient. Tiomane, ayant tout rapporté de son entretien avec M. de Riez, essayait d'insuffler à la mère et à la fille sa résignation courageuse. La retraite du prince surtout les laissait confondues. Pendant ce temps, Mademoiselle dînait à la salle à manger et s'y attardait.

Madame de Sorgues, pleurante, accablée, semblait avoir décliné toute volonté. Cependant, elle refusait d'admettre ce qu'elle considérait comme une déchéance dans un milieu où elle avait si longtemps brillé au premier rang. Constantinople, c'était Smyrne ; les communications fréquentes des bateaux reliant les deux villes l'une à l'autre, et y ramenant sans cesse les habitants de l'une et de l'autre. Elle préférait l'exil, l'exil complet, définitif, où elle s'ensevelirait, morte à tout son passé. Et puis, elle se rapprocherait de Guillaume, le fils adoré qui demeurait son unique appui et sa consolation suprême. Maritza encourageait cette résolution du départ immédiat pour la France. Elle aussi voulait soustraire leur malheur aux yeux qui les avaient si longtemps enviées, et aspirait à rejoindre son frère, sa plus grande affection. Toutefois, ce mot de ruine était chose si neuve à ces opulentes qu'elles n'arrivaient guère à en saisir, du premier coup, toute la

portée. Forcée de quitter sa maison, de se séparer du personnel du consulat, madame de Sorgues ne pouvait concevoir la privation totale de son propre domestique. Elle parlait tout simplement d'emmener ses femmes de chambre et l'institutrice. Tiomane dut longuement démontrer l'impossibilité de telles dépenses ; elle prétendait désormais remplir auprès de sa marraine et de Maritza le double service d'Anaïs et d'Elli, et s'engageait, par surcroît, à procurer aux deux servantes des places avantageuses.

— Soit! répliqua enfin la veuve, mais, en tout cas, je ne puis congédier ainsi Mademoiselle....

Comme si elle eût voulu répondre elle-même à cet amical scrupule, au même instant, Mademoiselle entrait. Son allure froidement résolue était celle d'une personne qui vient de prendre une détermination et s'apprête à l'exécuter. Elle s'approcha de madame de Sorgues, et s'asseyant auprès d'elle :

— Chère madame, dit-elle d'un accent bref, comme si elle eût hâte d'esquiver les préliminaires d'un aveu difficile, décidément, je ne puis augmenter plus longtemps vos charges.... J'ai beaucoup réfléchi... je dois me séparer de vous.... quoi qu'il puisse m'en coûter....

Madame de Sorgues la regarda, abasourdie. En dépit de la phrase correcte, affectueuse dans la

forme, le maintien était si guindé, le ton si sec, que, pour la seconde fois dans cette journée, il lui sembla qu'une lumière se faisait en elle. Après ce premier éveil, peu à peu, le voile se déchirait. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Rien ne témoignait la sollicitude, pas même la pitié, chez celle qui lui avait inspiré tant de foi, et qu'elle avait comblée de ses dons. L'ingratitude perçait clairement à l'heure où l'intérêt ne commandait plus.

— Eh quoi! vraiment, vous voulez me quitter, Pascale?.... balbutia-t-elle.

Mademoiselle se méprit au sens de cette question qui exprimait surtout la désillusion si soudaine, et, pour devancer une insistance qu'elle estimait importune au moment présent, elle reprit vivement sa thèse, non sans laisser percer quelque agacement. La raison, l'avantage même de sa maîtresse lui imposaient l'éloignement. Elle était bien déterminée au sacrifice, certaine d'accomplir son devoir. Au reste, elle laissait madame de Sorgues en bonnes mains. Cette brave Tiomane, si dévouée, si sage, la servirait utilement et fidèlement. Elle prononça ce nom de Tiomane sans rancune, se complaisant, au contraire, à rendre justice, ravie de rejeter sur une autre tout le fardeau de la situation, se préoccupant simplement de ménager son prompt départ. Tiomane riposta par un regard de mépris qui, une dernière

fois, fit tressaillir l'institutrice de colère. Pour conclure, dans sa hâte d'en terminer, Mademoiselle eut un mot maladroit. Elle déclara s'être engagée déjà avec madame Harify.

— Bah ! répliqua madame de Sorgues en retrouvant son accent hautain, c'était donc pour aller vous offrir que vous êtes sortie aussitôt après la visite de M. de Riez ? Au moins, vous ne perdiez pas de temps.

L'institutrice ne put se défendre d'une légère rougeur, mais elle recouvra vite son aplomb.

— Pardon, madame, répliqua-t-elle de son ton le plus aigre, vous me permettrez de vous rappeler que c'est à vous, tout d'abord, que madame Harify avait témoigné son très vif désir de me demander mon concours....

— Sans doute, et vous donniez alors la préférence à celle qui paraissait la plus riche.

Mademoiselle se leva d'un mouvement brusque.

— Enfin, madame, quand m'autorisez-vous à quitter votre maison ?

— Quand il vous plaira, répondit madame de Sorgues de son ton de reine. Dès aujourd'hui vous êtes libre. M. de Riez verra à vous régler.

L'institutrice esquissa un court salut et sortit.

Dès qu'elle fut seule avec les deux jeunes filles, tout l'orgueil révolté de la veuve l'abandonna, et ses

larmes recommencèrent à couler. Elle se rendait compte de cette première épreuve de la pauvreté. Tiomane s'agenouilla auprès de la chaise longue.

— Marraine, marraine, je vous en prie.... un peu de courage.... je ne vous manquerai jamais, moi!

A travers ses pleurs, madame de Sorgues contempla un moment ce doux visage qui rayonnait d'énergie et de dévouement. — Elle l'attira sous ses lèvres.

— Pardonne, pardonne-moi, dit-elle ; est-il possible que j'aie été si aveugle et si injuste!....

XVI

QUELQUES jours plus tard, trois femmes en grand deuil montaient sur le *Mœris*, qui faisait le courrier de Smyrne à Marseille. M. de Riez escorta madame de Sorgues jusqu'à sa cabine, une cabine des *premières*, l'une des mieux situées, des plus vastes, qu'elle allait occuper seule avec sa fille et Tiomane. C'était le dernier luxe de celle qui les avait connus tous. Elle avait tenu à quitter son pays comme elle y avait vécu : en grande dame.

Durant la traversée, relativement calme pour un mois de mars, Tiomane se multiplia ; la mère et la fille purent oublier l'absence des femmes de chambre. Quelle semaine ! La veuve, qui ne consentit pas un instant à quitter sa couchette, ne cessait de se lamenter. Tiomane passait des heures à la consoler, comme une enfant, la câlinant, la grondant tour à tour, sans cesse occupée d'elle. D'autre part, Maritza, très exaltée, s'abandonnait à des crises d'emportement, presque de fureur. Elle raillait amèrement la

retraite de celui qui l'avait courtisée, riche ; elle étalait sa honte de délaissée, plus touchée, à la vérité, dans son orgueil que dans son cœur.

— Bah ! lui répétait Tiomane, avec son accent ferme de protectrice vaillante, n'est-ce pas, au moins, un bonheur pour toi d'avoir échappé à un pareil mariage ? Que peut être le caractère, l'âme d'un homme que la perte d'une dot éloigne ? Ce que le prince recherchait, ma pauvre chérie, c'était ton argent ; tu en es trop sûre, et, vraiment, tu vaux mieux que cela, toi ! la plus belle de toutes les belles.

Mais cette beauté, dont Maritza avait été si fière, commençait à perdre à ses yeux mêmes la plus grande part de son prestige. N'avait-elle pas brillé surtout de l'éclat de la fortune ?

Seul, le nom de Guillaume ramenait quelque calme. Toutes les trois s'associaient dans l'impatience du revoir. C'était la lueur d'espérance qui éclairait le terme du triste voyage.

Tout passe et tout arrive. Elles débarquèrent à Marseille. Du bateau, on se transporta directement au chemin de fer. Le lendemain étant un dimanche, le polytechnicien put les recevoir à la gare de Paris. Quel échange de baisers ! Pendant quelques minutes, toutes tribulations furent oubliées. Avec un respect ému, il serra les mains de Tiomane, n'osant plus, cette fois, sauter au cou de cette grande et impo-

sante amie. Il semblait même hésiter à la tutoyer, mais elle prit bravement les devants, ce qui rétablit d'emblée les franches relations d'autrefois. Ce fut elle encore qui trancha la question du logis provisoire. M. de Riez l'avait munie de l'adresse d'une pension de famille, située rue de Vaugirard, dans le vieux faubourg Saint-Germain. C'en était fait des hôtels coûteux et des habitations opulentes. Ils montèrent dans un fiacre à galerie.

La maison de la rue de Vaugirard avait l'aspect d'une fort modeste demeure de province. Madame de Sorgues, Guillaume et Maritza attendirent dans une sorte de parloir, mal chauffé par un calorifère portatif, pendant que Tiomane débattait les prix avec l'hôtesse Au bout d'un instant, la jeune fille vint chercher sa marraine pour la conduire au second étage, dans une chambre à deux lits, presque convenable, à laquelle attenait un pauvre cabinet avec un petit lit de sangle.

— Nous serons bien un peu serrées, dit-elle avec son brave sourire, mais nous ne nous en défendrons que mieux contre le froid....

En effet, malgré le pâle rayon de ce soleil de mars qui pénétrait par les étroites fenêtres donnant sur un jardinet, encore tout dénudé, la chambre semblait glaciale à ces Orientales qui grelottaient sous leurs châles.

Tiomane s'occupa vivement d'allumer du feu. Pour le jour de l'arrivée, elle obtint qu'on les dispensât de la table d'hôte, et le fort simple déjeuner des pensionnaires fut monté dans l'appartement. — Quand ils se trouvèrent tous les quatre à table, devant le foyer gaiement éclairé, ils éprouvèrent une impression commune de détente et de bien-être.

L'après-midi s'écoula en causeries. La mère redit au fils, dans ses lugubres détails, la terrible histoire qu'il ne connaissait encore que par lettre. Et la révélation qui avait suivi l'événement, ces poignantes épreuves de la ruine, l'éloignement de ceux que l'on croyait dévoués, les visites de condoléance où perce la jalousie vengée, l'affreux déchirement de cette séparation d'avec les choses accoutumées. . . jusqu'à cet affront de la défection du fiancé.

— C'est un lâche et un indigne ! s'écria Guillaume.

Comme Tiomane, il félicita sa sœur de la rupture.

— A cet égard, ma mignonne, tu as une fière chance. A quel misérable sort as-tu échappé là !

Il l'embrassa chaleureusement, en l'appelant sa *duchesse*, comme aux beaux jours.

A son tour, Tiomane expliqua au jeune chef de famille la situation actuelle. Contre les avis, les supplications, les emportements mêmes de M. de Riez, madame de Sorgues avait abandonné aux créanciers ses bijoux et ses dentelles, estimés plus de six cent

mille francs ; mais, grâce à ce sacrifice, toutes les dettes avaient pu être payées. La petite-maîtresse avait accompli ce renoncement avec le plus fier, le plus noble, le plus tenace des courages, ne songeant qu'à conserver intacte la chère mémoire de son mari ; seule, Tiomane l'avait comprise et approuvée. Son fils, si hautement loyal, ne sut, lui aussi, que la féliciter.

— Je t'en devrai d'autant plus d'amour et de dévouement, dit-il en baisant ses jolies mains dépouillées de ses riches bagues.

Que restait-il pour vivre ? Un véritable miracle les sauvait de la misère immédiate. M. de Sorgues avait pris autrefois quelques actions d'une société agricole tombée dès le début. Cette société venait de se relever tout à coup. Les trente mille francs engagés dans cette mauvaise affaire par le consul allaient rapporter à ses héritiers, dès ce mois, cinq pour cent, soit quinze cents francs par an, payables par trimestre.

— Mais ce n'est rien, presque rien ! s'écria Guillaume épouvanté à l'annonce de si faibles ressources. C'est la pauvreté noire pour des femmes accoutumées au luxe. Et quelle sécurité offre un pareil placement ?

Tiomane lui fit un léger signe d'intelligence en lui montrant madame de Sorgues et Maritza, toutes

deux la tête basse, comme pour dissimuler les larmes qui coulaient sur leurs joues, malgré elles.

— Allons donc! reprit la vaillante, tu crois cela, monsieur le prodigue. Ignores-tu qu'il est des gens pour qui mille francs de rente sont une fortune? Et ne suis-je pas là, d'ailleurs, pour diriger le ménage? Je m'y entends, sois tranquille. N'ai-je pas connu la réelle indigence, moi?

Elle ajouta que si le placement, en effet, manquait de garanties absolues, il promettait des chances d'augmentation. Enfin, n'était-ce pas la manne pour attendre que Guillaume fût en état de se créer une situation?

— Et j'y arriverai, dit-il, enflammé lui-même par ce beau courage de Tiomane, qu'il regardait et écoutait, transporté d'admiration.

Puis, ressaisissant les deux mains de sa mère, qu'il força ainsi à lever les yeux :

— Écoute, mon adorée maman, je travaillerai pour toi, entends-tu? Aie confiance. Je réussirai, je te le jure. Peut-être ne pourrai-je te rendre tout ce que tu as perdu; mais tu retrouveras, au moins, le confort de ta vie.

Il renonçait, sur l'heure, à cette carrière militaire tant convoitée. Eh bien! quoi? il serait ingénieur, industriel, boutiquier, épicier! s'il le fallait.

Avant de quitter Smyrne, madame de Sorgues

avait vendu secrètement sa riche garde-robe pour un prix dérisoire. Les frais excessifs du voyage avaient déjà absorbé la plus grande partie de cet argent ; il lui restait à peine trois mille francs.

Sur cette somme, confiée aux mains de Tiomane, la mère donna au fils un billet de mille francs, pour les frais de son École et de son entretien jusqu'aux vacances. Il comprit qu'elle obéissait encore à un conseil de la jeune fille, désormais l'*économe* de la maison, à laquelle il eût répugné de remettre à lui-même cet argent par portions, selon ses besoins. Profondément ému de cette délicatesse exquise, il prit gravement l'engagement de sortir ingénieur à la fin de l'année, ou, en cas d'échec, de se pourvoir d'une occupation, d'une place. En tout cas, c'était bien là le dernier subside qu'il acceptait de celles qu'il entendait bientôt soutenir.

Le souvenir de mademoiselle Pascale fournit la note presque gaie de la soirée. Guillaume enterra ce nom exécré sous d'amusants sarcasmes.

XVII

LE mercredi suivant, le polytechnicien, en congé dès deux heures de l'après-midi, accourut aussitôt rue de Vaugirard. On y avait déjà grand besoin du réconfort de sa présence. Il trouva Tiomane aux prises avec le double abattement de la mère et de la fille. A sa vue, les plaintes débordèrent. Le froid, d'abord, les faisait cruellement souffrir. Puis, c'était l'installation — cette triste chambre, ce logement resserré, dépourvu des recherches encore si présentes.... la table d'hôte, maigrement servie, piteusement composée. Et que les heures étaient longues ! Sortir ! où ? pourquoi ? Dans leur découragement, madame de Sorgues et Maritza ne parlaient de rien moins que de mourir, vite, pour en finir au plus tôt avec cet enfer.

— Fi ! les ingrates ! s'écria Guillaume en affectant de grossir sa forte voix pour mieux masquer sa compassion ; alors vous ne pensez même pas à ceux qui vous aiment.... à moi.... à cette incomparable Tiomane qui se consacre si entièrement à vous ?

Il les força à se secouer.

— D'abord, je vous apporte le printemps, sans que vous ayez l'air de vous en douter.

Il demanda à Tiomane les manteaux et les chapeaux, et, avec les plus drôles de façons, aida lui-même à les revêtir. Il fallut bien que les mines se déridassent.

Le temps était engageant. Une de ces claires journées de mars où le soleil, déjà tiède, fait éclater les premiers bourgeons. La mère au bras de son fils, les deux jeunes filles marchant auprès d'eux, on se dirigea vers le jardin du Luxembourg. Le grand air, la limpidité du ciel, les nombreux promeneurs, les fraîches toilettes,— toute cette gaieté charmante des êtres et des choses, très particulière au renouveau parisien, opéra une salutaire diversion. Maritza recouvra même l'animation de son regard doré et la belle couleur pourpre de ses lèvres. Elle se sentait beaucoup admirée, et la coquette ne savait se défendre de quelque regain d'orgueil.

Cependant cette existence, déjà si étroite, se trouvait trop onéreuse. Le dimanche suivant, après le dîner que, cette fois encore, en l'honneur de Guillaume, Tiomane avait fait apporter dans la chambre, malgré le léger surcroît réclamé pour le service, la jeune fille tira une enveloppe de sa poche et en sortit trois billets de mille francs qu'elle étala triomphalement sur la table.

— Voici votre dessert, marraine ; je veux que vous soyez bientôt chez vous, dans vos meubles.... Ceci va me permettre de monter notre nouveau ménage...

Ce trésor représentait le capital et les intérêts de cette somme déposée autrefois, à son nom, à la Caisse d'épargne de Berck, par sa bienfaitrice. Elle la destinait à leur petite installation, un chez-soi où l'on dépenserait moins, tout en vivant mieux. La marraine protesta contre cette offre généreuse.

— Eh quoi ! s'écria Tiomane, quand je vous suis encore une charge....

D'ailleurs, elle exigeait.... et ne disposait-elle pas de la caisse générale ?

A la vérité, madame de Sorgues et Maritza envisageaient comme une délivrance leur départ de cette maussade maison où tout leur déplaisait, leur répugnait. Guillaume ne savait qu'approuver et admirer la sage prévoyance de celle qu'il continuait à nommer sa *grande sœur*. Il avait été peu accoutumé à l'épargne, lui aussi, et il eût été fort en peine, à cet égard, d'aider de ses conseils. Il avait déjà fort à faire de veiller sur lui afin de ne pas trop tôt vider sa bourse. Tiomane fronçait légèrement le sourcil quand elle l'apercevait, à chaque arrivée, muni de trois bouquets de violettes, qui valaient bien cinq sous pièce, et qu'il payait quinze, sans songer à marchander. Mais elle n'osait rien dire et acceptait

le sien avec son sourire d'intime contentement : sa lèvre joliment relevée, bien au milieu, sur ses dents nacrées.

Dès le lundi matin Tiomane se mit en route. Qui a connu ces courses, si désagréables et si pénibles, à la recherche d'un logis parisien, imaginera difficilement encore l'accablante fatigue de la jeune fille au bout d'une semaine d'exploration, obligée de se diriger seule dans la grande ville inconnue, ignorante du parcours, des distances, abusant de la marche pour économiser les omnibus. Elle réussit pourtant à battre tous les quartiers. Le hasard trancha l'alternative.

Un matin, au déjeuner de la table d'hôte, une vieille demoiselle parla du désir d'une de ses amies de céder à la fois logement et meubles, afin de retourner vivre en province. Une description pompeuse suivit. Le chiffre du loyer, quatre cents francs par an, attira l'attention de Tiomane. Elle s'informa de l'adresse.

Le soir elle rentra, enchantée. Madame de Sorgues et Maritza ne purent obtenir d'autre réponse à leur curiosité que celle-ci :

— Vous jugerez vous-mêmes.

Le lendemain, dans l'après-midi, toutes les trois partirent, légèrement agitées et impatientes. C'était près de là : rue d'Assas.

Une maison d'apparence convenable, une porte cochère, une loge de concierge très propre.... Grand Dieu ! il s'agissait de monter au cinquième.

— Allons, marraine, dit câlinement Tiomane, l'escalier est doux.... il y a un tapis....

L'ascension s'opéra, non sans quelques soupirs....

De fait, pour le prix, le logement était une trouvaille: une petite antichambre, trois chambres et une minuscule cuisine.

Toutefois, bien des débats précédèrent la décision. Le mercredi suivant, Guillaume fut appelé à donner son avis, conforme en tout à celui de Tiomane, qui assurait créer une bonbonnière à leur cinquième étage. Ce cinquième étage surtout effrayait madame de Sorgues, quoique l'entrée, la loge, l'escalier, plaidassent un peu en faveur du perchoir. Elle se sentirait moins humiliée d'être vue sortir d'une maison convenable ou d'être aperçue y rentrant. Maritza envisageait avec plaisir la proximité du jardin où s'était réveillée sa joie de coquette. Elle savait qu'on y faisait parfois de la musique. C'était quelque chose du monde qu'elle comptait retrouver là.

Le marché se conclut. Tiomane acquit au nom de madame de Sorgues le bail du logement de la rue d'Assas, et en acheta le mobilier tout complet pour la somme de mille francs, prise sur la récompense offerte à l'ânière, au premier héroïsme de cette sublime dévouée.

XVIII

TOUT n'est-il pas comparaison pour nous? Jamais palais ne fut édifié avec plus de soin, souhaité avec plus d'ardeur que ce pauvre nid si médiocrement pourvu.

Quinze jours plus tard, on emménageait. Les frais d'hôtel avaient absorbé une partie du modique capital ; par contre, le premier trimestre de la rente promise avait été payé.

Madame de Sorgues, ses cinq étages laborieusement gravis, eut, en pénétrant chez elle, une exclamation de surprise charmée. Le goût ingénieux avait transformé les mansardes. Le papier sali des murs disparaissait sous une perse à jolis dessins ; un tapis couvrait le carreau ; sur la vieille commode, sur les sièges fanés, de ci, de là, des morceaux d'étoffe gentiment drapés ; aux fenêtres, des rideaux bien blancs. Tiomane, il est vrai, avait dû entamer de nouveau son petit pécule....

Le dimanche suivant, Guillaume arriva avec une brassée de lilas et de giroflées, parmi lesquels se

glissaient quelques roses. — Une folie ! songea Tiomane. Néanmoins, elle en para gaiement les chambrettes, qui s'emplirent de parfums.

Cette question du logis résolue, la jeune fille n'en demeurait pas moins en lutte avec toutes les difficultés de l'existence matérielle. A la rente insuffisante de quinze cents francs, elle ajouta mille francs, pour l'année courante, sur l'argent en réserve. A ce taux, on avait ainsi devant soi un peu plus de deux années, le temps de permettre à Guillaume de conquérir quelque place.

Cependant, en dépit de son adresse et de son activité, le mois se ferma par un déficit. Le froid ayant subitement repris, il avait fallu acheter du bois, madame de Sorgues n'admettant pas d'autre chauffage. Maritza avait été souffrante. La marraine avait réclamé un abonnement à un cabinet de lecture. Enfin les paquets de cigarettes de latakié, que Tiomane devait aller chercher jusqu'au magasin du Grand-Hôtel, formaient un surcroît considérable.

Alors, elle prit un parti violent contre elle-même et s'imposa la plus dure des épreuves. Elle remercia la concierge qui, chaque soir, montait confectionner le dîner dont les restes servaient au déjeuner du lendemain, s'acheta un livre de cuisine, et se soumit à ce dur office de laver les assiettes. Madame de Sorgues et Maritza la laissaient faire, accoutumées à

s en reposer sur elle. Mais Guillaume se révolta. Elle lui imposa silence.

— Bah ! je suis encore moins en peine que Robinson dans son île.... j'ai du charbon....

Il soupirait en songeant au moment où il pourrait transformer le pauvre intérieur. En attendant, il piochait comme un forcené.

Tiomane n'était qu'au commencement de la lutte. Jour à jour, loin de s'aplanir, les obstacles se multipliaient. Plus encore que tous ses travaux pénibles, les exigences de ses deux compagnes la jetaient en de perpétuels tracas. Durant les premières semaines de leur séjour rue d'Assas, elles avaient montré quelque apaisement dans ce bien-être qui suivait les répulsions de la maison meublée, dans le confortable relatif de leur petit intérieur. Mais les plaintes s'étaient bientôt ranimées.

Et puis l'ennui, le lourd ennui des oisives les accablait. A aucun prix madame de Sorgues n'eût consenti à revoir les anciennes relations ; elle s'abstenait même de sortir, craignant quelque rencontre, et elle avait amené Maritza à partager cette terreur d'être vue dans sa misère. Aussi la jeune fille dédaignait-elle maintenant le grand jardin tout fleuri de lilas, et d'où lui arrivaient, à certains jours, les sons d'un orchestre militaire.

Tiomane finit pourtant par obtenir de les emmener

dehors plusieurs après-midi. Mais la marche lassait vite ces Orientales. Par une anomalie de son caractère versatile et enfantin, malgré son parti arrêté de fuir le monde, la marraine, sortie seule avec Maritza, un beau jour de mai, eut l'envie d'une course en voiture aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, ce qui avait coûté huit francs.... plus d'une journée d'existence! Tiomane avait un peu murmuré, mais on lui avait signifié que la promenade en omnibus était impossible. Dans la même quinzaine, elles renouvelèrent deux fois l'escapade : elles parcoururent les boulevards, les boulevards si chéris jadis, et voulurent prendre une glace au restaurant de la Cascade.

Au reste, elles rentraient de ces excursions plus surexcitées encore. La vue de ce luxe parisien avivait leurs convoitises et leurs regrets. Les équipages, les toilettes, ces magasins pleins de séductions, il leur semblait assister, du fond de l'enfer, à la vision de quelque Éden. Le jour vint bientôt où elles cédèrent aux tentations. Ce furent des achats de chapeaux, des robes nouvelles, toutes ces menues babioles des toilettes féminines, si nombreuses et si coûteuses. — En vain Tiomane implorait, montrant le gouffre béant.

Ce troisième mois avait été un désastre. Les folies

ne se comptaient plus. Quelle opposition, dorénavant, Tiomane pouvait-elle même essayer ? Ses observations agaçaient, irritaient, sans aboutir jamais. On avait fini par la traiter en fâcheuse de laquelle on s'émancipe, et dont on méprise les sermons. — Une dernière fois, pourtant, elle avait dû parler. Ce jour-là, après le déjeuner, elle avait supplié sa marraine de l'entendre. Du petit capital en réserve, indispensable pour ajouter aux ressources trop pécaires de la rente, il restait juste quatre cents francs. Et ensuite ? Si Guillaume ne sortait pas ingénieur de l'École ? En ce cas, aucune place ne lui était assurée.

— Pour Dieu, Tiomane, assez de jérémiades, avait répliqué madame de Sorgues en feignant de se boucher les oreilles.

Tiomane s'était vivement levée pour desservir, et, voulant dérober ses larmes, elle était sortie.

Elle marchait, sans trop savoir, lassée, découragée, indignée.... se disant que, décidément, les inconscientes avaient peut-être raison. Rien ne les sauverait. Elles étaient de celles qui épuisent toutes les chances et qui, fatalement, courent au précipice et y tombent.

Et pourtant, non, elle ne pouvait renoncer à les défendre. Le sacrifice aussi a son ivresse, sorte d'aspiration surhumaine qui soutient le martyr. Elle

se reprocha sa défaillance et rappela son fier courage. Qu'imaginer pour accroître leurs ressources ? Elle cherchait, toute prête à assumer de nouveaux labeurs. Mais quoi ? Déjà presque absorbée par les soins multiples du ménage, en admettant qu'elle trouvât le temps de donner quelques leçons, où s'adresser pour se les procurer ? Dépourvue, d'ailleurs, du brevet officiel, quelle mère la choisirait de préférence à tant d'autres diplômées ? Quant à sa musique, ses doigts, désaccoutumés depuis de longs mois, avaient dû se rouiller. Et puis, si elle comptait à Smyrne pour un talent, quel effet produirait-elle à Paris ?

Sans y prendre garde, elle avait gagné le magasin du Bon-Marché, et, toujours songeant, machinalement, elle s'était arrêtée devant l'étalage. Tout à coup elle tressaillit.... Ces jolies broderies faites de soies de couleur enlacées, et qui formaient des arabesques variées, elle les reconnaissait sûrement : c'était le travail smyrniote par excellence, l'industrie des femmes de Bournabat devenue une mode à Paris. Elle entrevit comme un miracle. Elle avait appris, dans ses séjours à la campagne, cet élégant ouvrage. Elle possédait même au fond de sa malle quelques dessins particulièrement charmants. Sur-le-champ, elle s'arma d'assurance et entra dans le magasin.

Tiomane en ressortit le visage rayonnant. Certes oui, on accepterait ses broderies, et on les lui payerait cher.

Le soir, elle se mettait à l'œuvre, veilla une partie de la nuit. Madame de Sorgues pleura d'attendrissement sur ce nouvel effort d'une énergie si éprouvée, et jura à la chère dévouée de se soumettre dorénavant à sa seule sagesse. Maritza voulut aider. Elle savait un peu. Tandis que sa mère dévidait les soies, elle exigea que Tiomane lui commençât une bande facile.

— Comment ! s'écria Guillaume, le mercredi suivant, en trouvant Tiomane appliquée à sa broderie ; mais c'est insensé de se surmener ainsi....

Et il répéta pour la centième fois, au moins, ce mot qui résumait toutes ses aspirations :

— Quand pourrai-je remplacer tout cela ?....

Au bout de la quinzaine, Tiomane présentait son premier échantillon, qui lui valut toutes les commandes qu'elle pourrait satisfaire. Elle gagnerait trois francs par jour. Bien entendu, le zèle de Maritza commençait à se refroidir. Elle ne travaillait guère plus d'une demi-heure sans être prise de bâillements. Mais le peu d'attention qu'elle prêtait au joli travail la sortait un moment de ses maussades rêveries.

Juillet venu, le polytechnicien sortit le cinquantième de l'École. Les craintes de Tiomane se trouvaient justifiées. Le jeune homme ne pouvait prétendre à une place du gouvernement.

XIX

UNE semaine de là, un matin, Guillaume tomba comme une bombe dans la chambre de sa mère

— Hourra! hourra! vous êtes riches!.... me voilà casé!....

Un ancien copain de Monge, un vrai camarade, Henri Sancède, dont il leur avait souvent parlé, sorti depuis un an déjà de l'École polytechnique, lui procurait une place chez son oncle, chef de l'importante usine de Blinville. Il y serait employé à la construction du matériel des chemins de fer: cent cinquante francs d'appointements par mois, table et logement. Ses dimanches lui appartiendraient, et il les promettait tous à la famille, Blinville se trouvant à deux heures de Paris.

Dès ce jour, l'espérance ranima le pauvre nid. Madame de Sorgues elle-même, fière de son ingénieur, souriait à ses superbes projets de fortune.

Tout d'abord, le jeune homme exigea qu'on reprît la concierge, qui non seulement viendrait préparer

le dîner, mais encore le déjeuner. Il entendait aussi qu'elle fît le petit ménage. Mais Tiomane s'entêtait à continuer ses broderies. Oui, vraiment, on allait être presque riches, si la marraine et Maritza consentaient à un peu de raison.

Le quatrième dimanche du mois, l'ingénieur apparut avec toute sa paye, qu'il jeta sur les genoux de Tiomane, il ne voulait rien se réserver.

— Tu sais bien que je suis un prodigue, dit-il, extrême en sa générosité comme en tout; quand j'aurai besoin, je viendrai puiser dans ta caisse....

Un moment après survint un piano, que Guillaume fit triomphalement poser dans la chambre de Tiomane.

— O le gaspilleur! s'écria-t-elle.

— Bah! vingt-cinq francs par mois!

— C'est énorme pour nous....

— Mais c'est notre fête de t'entendre, et, franchement, tu nous dois un fameux arriéré....

Ce second hiver s'ouvrait donc moins sombre. Avec l'augmentation du petit budget, l'avenir ne menaçait plus. Sans doute, la mode des dentelles asiatiques passerait, la rente de Smyrne pouvait cesser; mais Guillaume avait le pied à l'étrier: intelligent, travailleur, il avancerait vite.

Tiomane avait retrouvé la plus ardente de ses joies. Chaque soir, elle faisait de la musique. Sa

belle voix emplissait le logis de ses accents puissants. La concierge prétendait même qu'on l'entendait dans toute la maison, jusque chez M. Desgoffes, célèbre professeur de chant, lequel occupait les deux appartements réunis du premier étage.

Cependant, malgré son parti bien arrêté de réclusion, madame de Sorgues ne pouvait refuser d'accueillir le jeune protecteur de son fils. Un dimanche Guillaume amena Henri Sancède, le grave Henri, Caton, comme on l'appelait à l'École.

Le camarade était de taille moyenne, bien tourné ; il portait les cheveux coupés ras ; son visage, sans avoir rien de précisément beau ni de joli, frappait par l'opposition de deux yeux bruns énergiques, presque durs, et la tendresse du sourire d'une bouche très fraîche au milieu d'une barbe légèrement frisottée et taillée en pointe. Fils d'un obscur médecin du Jura qui exerçait dans la montagne, admis à l'école Monge avec une demi-bourse, et entré neuvième à l'École polytechnique, tout en lui décelait le piocheur calme, persévérant, d'une volonté nette et ferme, sans défaillance ; il était de ceux qui, au début de la vie, se tracent leur voie et y marchent sûrement jusqu'au but.

Un incident assez plaisant marqua cette présentation. A l'arrivée, les deux jeunes gens avaient trouvé Tiomane au piano ; madame de Sorgues fumait en

l'écoutant. Maritza, qui achevait de nouer le ruban de sa coiffure dans la pièce voisine, survint seulement quelques minutes plus tard. — Comme ébloui par l'apparition, Henri Sancède s'était brusquement levé.... l'austère visage s'empourpra.... L'émotion était si visible, et le pauvre garçon en paraissait ressentir un si vif dépit, que Guillaume faillit éclater de rire dans sa moustache, qu'il commençait à pouvoir tirer. Néanmoins, il poursuivit l'entretien avec sa verve accoutumée. Mais le trouble du camarade persistait. Rien n'est amusant comme le manége inconscient d'un admirateur malgré lui. Maritza assise presque en face du visiteur, celui-ci s'efforçait de détourner ses yeux du charmant vis-à-vis ; involontairement, ils y revenaient sans cesse ; et si, par hasard, ils croisaient ceux de la jeune fille, aussitôt, les joues rougissaient comme braise.

— Sapristi ! Caton est inflammable ! s'écria Guillaume dès que l'ami eut pris congé. Ça, c'est trop fort, on ne me l'eût jamais fait croire.... Vrai, il a fallu tes yeux d'or, la *duchesse*, pour opérer ce prodige....

Ce fut la plaisanterie de la soirée. Maritza n'était pas peu fière de cette impression foudroyante, et, grâce peut-être à une sorte de choc en retour, ou à l'indulgence de la vanité satisfaite, elle daigna trouver Caton très gentil.

— Sois tranquille, je le lui répéterai, conclut son frère.

Quinze jours plus tard Sancède dînait à la rue d'Assas. A son entrée, le même coup de soleil reparut sur son front et ses joues.

— C'est un sort, décidément, murmura Guillaume à l'oreille de Tiomane.

Avec un joli sourire, Maritza tendit sa petite main à l'étranger. Confus de la faveur, il osa à peine la prendre entre ses doigts gantés de frais pour la circonstance.

A table, il se trouva entre madame et mademoiselle de Sorgues. Recouvrant peu à peu son aplomb, il se montra aimable, avec cette réserve qui exclut la banalité, et donne du prix aux discrets témoignages d'une attention qui semble difficile à conquérir. Loin d'être un morose, Caton avait la plaisanterie à froid, la plus drôle certainement, et, dans les escarmouches avec l'impétueux Guillaume, les pointes les mieux aiguisées partaient de son côté, excitant les plus irrésistibles éclats de rire.

Bref, Sancède conquit d'emblée toute la famille. Invité pour chaque semaine, à son grand regret, il ne put promettre qu'un dimanche sur deux, son oncle exigeant la moitié de ses loisirs.

La jeunesse est toujours la grande magicienne. Ces dimanches de quinzaine devinrent bientôt de

vrais jours de fête. Les deux jeunes gens arrivaient ensemble, de bonne heure. Par les temps de belle gelée, ils emmenaient ces dames au jardin du Luxembourg. Parfois, la paresseuse et frileuse maman demeurait au coin du feu. Alors ils partaient tous quatre : Guillaume donnant son bras à Tiomane, Sancède forcé d'offrir le sien à Maritza, et se redressant avec la fierté d'un roi. La jolie *duchesse* marchait gaiement, sans se faire prier; elle jacassait même avec entrain, vidant au hasard toutes les futilités de sa petite tête. Et Caton l'écoutait, buvait ses paroles, absolument comme si elles lui eussent révélé les plus importants problèmes.

Ou bien, s'il pleuvait, on gardait la maison, qui s'emplissait d'animation, de bavardages. Tiomane chantait surtout pour Guillaume qui ne se lassait pas de l'entendre. Pour Sancède, aucune musique ne se pouvait comparer au rire flûté de Maritza.

Le dîner étincelait de gaieté. Tiomane ne manquait guère d'y offrir quelque gâterie, contentant, à tour de rôle, le goût favori de chacun. Elle avait même essayé de connaître celui de Sancède.

— Ne cherche pas, Caton, s'était plaisamment écrié Guillaume, demande à la *duchesse.*

Cette fois, tous les deux avaient rougi ensemble : la sœur et l'ami.

XX

N lundi, vers une heure, comme on sortait de déjeuner, quel ne fut pas l'étonnement des trois femmes en voyant entrer Guillaume ! Le visage bouleversé, un air de désordre jusque dans le costume, il s'élança vers sa mère qu'il étreignit presque avec fureur.

— Maman, maman.... embrasse-moi.... embrasse-moi bien....

Puis il saisit sa sœur dans ses bras, la serrant à lui faire mal.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? demanda Tiomane subitement alarmée.

Il la regarda avec une sorte d'égarement.

— Voyons ! poursuivit-elle, comment te trouves-tu à Paris aujourd'hui ?.... tu ne nous avais pas averties hier.... Ta place ?

— Mais non, mais non, répliqua-t-il aussitôt, coupant court à d'autres questions. Sois tranquille, j'ai un jour de vacances....

Il accompagna ces paroles d'un imperceptible

coup d'œil qui contenait une supplication et un appel. Elle comprit qu'il avait à lui parler, à elle seule.

A cet instant, la femme de ménage survenait avec le courrier de Smyrne. Pour la mère et la fille, ce souvenir de la patrie lointaine ramenait chaque fois une joie nouvelle. Elles se précipitèrent sur une lettre marquée aux armes du consulat de France. Tiomane saisit vivement l'occasion.

— Dis-moi, Guillaume, reprit-elle, affectant les libres façons accoutumées, tandis que marraine et Maritza vont lire et relire le journal de M. de Riez, tu devrais m'aider à relever mes comptes du mois.

Sur ces mots, tous deux gagnèrent la chambre de Tiomane.— La porte refermée sur eux

— Eh bien?.... interrogea-t-elle presque tremblante, étreinte par l'angoisse d'un malheur.

— Eh bien! voici, répondit-il d'une voix brève et précipitant les mots. Hier soir, je vous avais quittées de bonne heure pour rejoindre des camarades. Nous avions projeté une partie, un souper. Je devais prendre un train de nuit, et me trouver ce matin à l'usine, sans m'être couché, mais à l'heure obligée. Après le souper, à peu près gris, je me suis laissé entraîner dans un cercle borgne, un tripot! Nous avons joué, oubliant tout.... Bref, je sors de là, il y a une heure, ayant perdu six mille francs.

Elle écoutait, osant à peine comprendre, oppressée, stupide, écrasée sous la soudaineté, l'énormité du désastre.

— Ainsi, tu n'es pas rentré, balbutia-t-elle ; tu as joué, tu as perdu ?....

— Six mille francs, entends-tu ? six mille francs!

— Six mille francs, répéta-t-elle ; est-il possible ?

— Oui, voilà où j'en suis. Mais le pire, c'est que je ne puis payer.... j'ai dû l'avouer, le déclarer.... J'ai affaire à un gredin, une sorte d'Italien qui vit du baccarat.... un voleur.... Il m'a menacé, et il en a le droit, ajouta-t-il avec rage, et je n'ai pas le droit, moi, de lui répondre.... car on ne se bat pas avec un homme à qui l'on doit de l'argent.... on ne peut s'exposer à le tuer.... et à se libérer ainsi....

— Tout cela est horrible ! murmura Tiomane avec une amertume pleine de sourdes révoltes.

— Écoute, reprit-il, comme s'il recouvrait soudain quelque volonté, j'ai voulu tout te confier.... à toi.... mais laisse-leur tout ignorer, à elles ; tu leur diras ce que tu voudras....

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-elle.

Il eut un geste de sombre découragement.

— Je n'en sais rien.

— Cependant....

— Mais non, je ne sais pas.... car tu sens bien

qu'après cette absence non justifiable, je n'ai pas à retourner à l'usine....

— Ta place aussi est perdue, mon Dieu !

— Parbleu ! le patron est féroce sur les questions de service.... En tout cas, je ne resterai plus à votre charge.... Je vais chercher.... me remuer... Ah ! cette dette, que je ne pourrai payer.... jamais peut-être.... enfin, je n'ai guère à me faire d'illusion.... tout se sait.... Après une pareille histoire, les places ne pleuvront pas.... Pour moi, peu importe, je mourrai de faim.... mais vous autres ! vous voilà rejetées dans votre pauvreté.... Dieu ! quel misérable je fais !....

Il s'arrêta brusquement. La voix de Maritza l'appelait de la chambre voisine.

— Vite, va les rejoindre, dit Tiomane en retrouvant son ton d'autorité de grande sœur d'un si puissant effet sur lui, laisse-moi penser un instant, me reconnaître.... Tout à l'heure, je prétexterai une course indispensable.... Tu m'accompagneras.... et nous causerons....

Une fois seule, elle demeura anéantie. Ainsi, tant d'efforts devaient aboutir là. A une catastrophe, plus terrible que toutes les autres. Et c'était lui, Guillaume, l'auteur de tout le mal. Un souper, le jeu ! l'entraînement d'un instant.... Il ne s'était même pas souvenu. Il n'avait pas eu pitié ! Sa démence les

rejetait dans leur misère, une misère plus sombre encore après cette courte éclaircie, plus absolue qu'à leur arrivée à Paris, dénuées à cette heure de la dernière obole en réserve. Par surcroît, le goût des broderies asiatiques avait passé. Il allait falloir vivre, tous! avec la maigre rente de quinze cents francs, en attendant que le coupable eût retrouvé une situation ; mais combien de temps la chercherait-il ?

Cette dette surtout l'épouvantait, cette énorme dette de six mille francs, impossible à payer. Car personne pour les aider ; Sancède lui-même, le dévoué Sancède, pauvre, ne pouvait rien. Son imagination terrifiée lui retraçait les conséquences les plus extrêmes. Avec le caractère de Guillaume, comment croire à sa patience en retour de l'outrage ? Ne devait-il pas fatalement s'en venger dans un moment d'invincible fureur ? Ou bien, incapable de résister à la honte, affolé par l'impuissance, dans l'exagération de ses sentiments et de ses sensations, s'il allait se tuer pour se défendre de tuer l'autre ?....

L'entrée de la femme de ménage la surprit en ce débat atroce. Tiomane essaya de réagir. Tandis qu'elle s'efforçait de songer aux ordres à donner pour le dîner, la concierge, sans remarquer la physionomie altérée de la jeune fille, avait entamé son sujet favori, s'extasiant sur la voix merveilleuse qui

étonnait toute la maison. Même, la veille au soir, pour l'entendre de plus près, le fameux locataire du premier, le grand professeur, avait grimpé quatre étages. Elle l'avait surpris en montant éteindre le gaz.

— Oui, oui, mademoiselle, cent mille francs de rente dans votre gosier.... il en répond.

En pareil instant, ces paroles absurdes tombèrent sur Tiomane comme un trait de lumière. Sa voix valait de l'argent. Elle ne savait comment ; elle ne cherchait pas à comprendre. Sa voix valait de l'argent, c'était tout ! Sans plus approfondir, poussée par une idée unique, prête à tout entreprendre, à tout tenter, elle pria la bonne femme de descendre sur-le-champ, pour demander à M. Desgoffes un moment d'entretien. La concierge obéit et reparut bientôt avec une réponse affirmative.

XXI

E fut seulement quand elle se trouva dans une assez belle antichambre, meublée de quelques objets de prix, que Tiomane, ramenée à la réalité, se prit à trembler.

Un valet l'introduisit dans une vaste pièce où un homme, assis devant un piano à queue, se leva en l'apercevant.

Le visage n'avait rien d'avenant. Un front dégarni ; un binocle, voilant les yeux, supporté par un nez d'aigle ; une barbe grisonnante cachant le menton.

— Ah ! ah ! c'est vous, mademoiselle, qui poussez des sons pareils. Bigre ! quel volume ? Eh bien ! que comptez-vous faire de ça ?

Il la toisait sans prendre garde à son air effaré. Elle se roidit.

— Monsieur, balbutia-t-elle, je viens à vous, sans savoir.... dans un moment de désespoir affreux....

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

— Bah ! vraiment ! dit-il en continuant à la dévisager narquoisement.

Elle reprit avec effort :

— La concierge prétend que ma voix peut rapporter de l'argent.

— Elle a raison, la concierge, répliqua-t-il en rajustant son binocle ; par-dessus le marché, nous sommes belle fille.... très belle fille.... un fameux appoint pour le théâtre !

— Le théâtre ! dit-elle en sursautant.

— Bon ! ça vous effraye.

Il se rassit devant son piano.

— Vous connaissez la musique. Vous chantez mal ; mais on sent, néanmoins, que vous êtes une musicienne. Vous déchiffrez?

— Oui, répondit-elle, horriblement émue.

— Approchez-vous. Ma parole ! je ne vous mangerai pas.—Tenez, poursuivit-il en ouvrant une partition, cela vient de paraître, et il est peu probable que vous ayez assisté à la première.... hier justement.... ajouta-t-il de son ton railleur.

Il plaqua les premiers accords.

Tiomane déchiffrait aisément. Mais elle chanta en chevrottant, le son coupé par l'émotion. Quand elle eut achevé :

— C'est mauvais, dit le maître. Mais nous connaissons ça.... l'effet du trac ... Voici *Faust*, l'air des *bijoux*. Vous le savez certainement ; d'ailleurs, la voix commence à s'échauffer.

Cette fois, elle s'en tira presque avec succès.

— Eh bien! voyons ! reprit-il en lui montrant un siège en face de lui ; maintenant, causons.... Que voulez-vous de moi ?

La pauvre fille était d'une pâleur effrayante. Son cœur battait à l'étouffer.

— Mon Dieu ! monsieur, permettez-moi d'être très franche.... de tout vous dire afin de vous faire mieux comprendre le but.... insensé sans doute.... de ma démarche....

D'un seul trait, elle raconta tout. Son nom, son origine, l'histoire romanesque de son adoption, son enfance à Smyrne, la catastrophe de leur ruine, et leur installation à Paris, les jours de détresse, l'embellie qui avait suivi. Enfin, en leur existence presque reconstituée, ce dernier, cet irréparable malheur. Guillaume, son frère Guillaume, apportant la ruine et le désespoir. Il devait six mille francs. Il se tuerait peut-être, faute de pouvoir se soustraire à la honte, à l'outrage.

Le maître avait écouté, très intéressé, amusé par instants. — Un vrai scénario ! avait-il murmuré à diverses reprises. — Pour mieux savourer le récit, il avait pris place dans un fauteuil où, les jambes croisées, bien à l'aise, il faisait craquer les phalanges de ses doigts d'un geste machinal et habituel.

— Si j'ai bien compris, reprit-il après un court

silence qui parut à Tiomane d'une solennité inexprimable, ce que vous voudriez, ce sont d'abord ces six mille francs qui payeraient la dette du jeune joueur?

— Oh! monsieur, dit-elle, ses mains se joignant dans un geste de prière éperdue ; je vendrais ma vie..

Le sourire caustique reparut dans la barbe rude.

— Écoutez ; il est certain qu'un barnum ferait avec vous une affaire superbe. Moi, je ne suis pas un barnum, mais je ne suis pas un philanthrope non plus. Ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre. Vous êtes intéressante, certainement, mais vous avez surtout une voix merveilleuse. C'est le mot de notre portière, qu'elle m'a volé, du reste. Je peux donc le lui reprendre. Il va sans dire que vous ne savez pas chanter ; mais ça s'apprend. Tout à l'heure, je vous ai vu faire un bond de cabri quand je vous ai parlé du théâtre. Maintenant, je comprends un peu ; moi-même, j'ai une fille.... Avec votre éducation, pour votre famille adoptive... Néanmoins, c'est dommage. Enfin, n'en parlons plus ; laissons le théâtre. Il reste les concerts. Et vous vous y ferez encore une fameuse percée. — Donc, poursuivit-il, tandis que, frémissante, elle buvait ses paroles, pour ne pas aller par quatre chemins, voici ce que je vous offre. C'est aujourd'hui dimanche, les banques sont fermées. Mais je vous promets demain matin vos six mille francs.

Tiomane bondit sur ses pieds.

— Oh ! monsieur ! monsieur !.... murmura-t-elle.

— De plus, je vous servirai cent cinquante francs par mois. Que diable ! il vous faut bien manger, et ne pas vous éreinter au ménage.... En revanche, votre mère adoptive me signera un engagement dans lequel il sera stipulé que vous me devez deux années de votre talent.... une fois acquis. Je vais commencer par vous faire travailler. Tout dépendra de vos progrès. Quand je le jugerai opportun, je vous ferai débuter, à l'Éden, ou chez Colonne, par exemple. A dater de ce jour, vous me devrez, je le répète, durant deux années, tout l'argent que vous gagnerez, comprenez-vous bien ? ou plutôt, j'aurai le droit de vous produire tant en province qu'à Paris, sans autre rétribution pour vous que deux cents francs par mois, aidant à votre entretien. Est-ce entendu ?

Tiomane suffoquait de bonheur.

— Comment m'acquitter jamais ?.... dit-elle, de douces larmes inondant ses joues.

— Soyez tranquille, riposta-t-il en riant, j'en fais mon affaire. Encore une fois, ne me prenez pas pour un petit manteau bleu. Il est probable qu'en cette occurrence je suis très malin. Mais je vous tire d'embarras, après tout. Bref, demain matin, les six mille francs, en signant l'engagement, plus cent cinquante francs par mois pour aider à faire bouillir la marmite.

Avant de le quitter, elle implora de lui le silence sur cet égarement de son frère. En homme d'honneur, il promit d'oublier lui-même le triste secret.

. . . . . .

Comment peindre la confusion, la reconnaissance de Guillaume ? Il essaya de se soustraire à tant de générosité ; mais elle la lui imposa comme son droit, son droit de grande sœur qu'elle entendait avoir suffisamment conquis. Elle comprit que les paroles attendries qui la remerciaient n'étaient pas de vaines promesses. La leçon avait été rude, mais définitive. Guillaume était de ceux que la gratitude lie, engage irrévocablement.

La journée devait s'éclairer jusqu'à la fin. Dans l'après-midi, Tiomane reçut un long télégramme de Sancède, remis confidentiellement par la femme de ménage qui flairait un événement.

Le brave garçon semblait avoir agi avec la double vue. Ayant constaté l'absence de Guillaume la veille au soir, l'heure du train passée, et ne recevant aucun avis qui l'avertît du motif de ce retard, il se méfiait de quelque sottise. Toutefois, il avait pris sur lui d'inventer un prétexte auprès de son oncle. Il s'était dit chargé d'excuser son ami, retenu par une indisposition subite de madame de Sorgues, et suppliait Tiomane de renvoyer le déserteur au plus tôt.

De ce côté même, tout était sauvé.

La marraine garda facilement son ignorance. Le lendemain matin, elle signa l'engagement que lui présenta sa filleule, sans trop s'étonner qu'une si grave détermination eût été prise en dehors d'elle, et croyant simplement à une ambition très naturelle à ses yeux.

— Tu veux être une grande artiste, dit-elle, et je te conçois. Être admirée ! applaudie ! Quoi de plus enviable au monde ?

Tiomane, connaissant l'adresse du créancier de Guillaume, lui envoya les six mille francs. Après quoi, elle écrivit à *son frère* pour lui confirmer leur libération.

XXII

DESGOFFES passait, parmi le petit monde cancanier du Conservatoire, — d'où il s'était retiré avec éclat à la suite d'une querelle célèbre, — pour entendre merveilleusement la science des affaires. Déjà, à diverses reprises, il avait tenté ce que l'on pourrait appeler : le lancement d'une *étoile*, et toujours avec succès. On l'accusait d'être riche et avare, dur aux confrères malheureux, impitoyable aux élèves médiocres. Mais nul n'avait jamais songé à lui contester un talent hors de pair. Il possédait surtout l'entente approfondie de cet art particulier et très personnel de l'enseignement. Musicien consommé, habile, inventif, chercheur, il alliait fort bien ces deux passions : l'intérêt et le professorat. Dès qu'il rencontrait une nature, il s'y adonnait avec une ardeur tyrannique, attendant d'elle profit et gloire.

Tiomane ne pouvait tomber sous une férule mieux entendue. D'ordinaire il lui consacrait une heure chaque soir, après sa journée d'un labeur sans trêve

et productif. — Alors, tous les deux seuls dans le grand salon, elle bien en face de lui assis au piano, afin qu'il pût suivre le mécanisme du gosier, la lutte commençait contre les mauvaises habitudes contractées par une méthode insuffisante ; les tendances naturelles, la conformation même de cet organe de la voix, qu'il s'agit de reconstruire, pour ainsi dire, — leçons purement plastiques tout d'abord, vraiment pénibles.

Le cinquième soir, Tiomane aperçut mademoiselle Desgoffes, que l'on appelait Natalia pour Natalie. Son maître lui avait déjà exprimé son idolâtrie pour cette fille unique qui le rendait fier. Premier prix de piano et premier accessit d'harmonie, elle comptait parmi les virtuoses, et l'on citait d'elle quelques compositions de valeur. Au milieu de la leçon, elle était entrée en coup de vent.

— Mademoiselle, dit-elle avec une aisance délibérée qui dénotait un caractère franc, prime-sautier et indépendant, je vous admire derrière cette porte... j'ai voulu vous voir.... A la bonne heure ! Vous avez le visage de votre voix....

A vingt-deux ans, Natalia Desgoffes gardait l'apparence d'un gamin de dix-sept. Les cheveux châtains coupés court, frisés, ébouriffés autour d'une tête grosse comme un poing ; un minois chiffonné, gentil de drôlerie, avec deux yeux marron clair,

malins et effrontés ; un petit nez spirituel, sans la moindre correction ; un grand sourire qui communiquait l'entrain. S'étant rapprochée tout à fait :

— Mon père m'a conté votre histoire, ajouta-t-elle en tendant ses deux mains ; vous êtes une créature sublime ! Permettez-moi de vous embrasser.

— Bien volontiers, répliqua Tiomane, toute conquise à cette expansion.

— Nous serons amies, veux-tu ? poursuivit Natalia. Père, c'est moi qui accompagnerai les morceaux.

Sa plaisante physionomie devenant soudain attentive, elle s'installa à cloche-pied sur une chaise, et se prit à écouter religieusement les exercices essayés par la chanteuse.

Les choses n'en devaient pas demeurer là. Le dimanche suivant, Natalia sonna sans façon à la porte de madame de Sorgues. Guillaume et Sancède complétaient le cercle de famille. Mademoiselle Desgoffes se présenta très gentiment à la maîtresse de la maison. Elle eut une réelle extase devant Maritza, et, du coup, Caton lui fut acquis. D'ailleurs, elle parut à tous ce qu'elle était : un bon garçon, aux libres allures, sans aucune prétention féminine, tout entière à son art, spontanée dans ses sympathies, incapable de déguiser sa pensée, facilement railleuse, mais franchement bonne. Avec une façon d'humour

qui lui était particulière, elle se mit à raconter ses petites affaires. Ayant perdu sa mère très jeune, maîtresse souveraine au logis paternel, incapable de soumettre sa volonté, elle entendait se suffire, et n'éprouvait nul embarras à se passer de chaperon. Une vieille femme de chambre, sorte de gouvernante qui dirigeait le ménage, l'accompagnait, pour la forme, dans ses sorties. Elle attendait avec impatience ses vingt-trois ans, qu'elle compterait tout haut pour vingt-cinq, afin de s'affranchir d'une tutelle inutile. Puis, ce furent de gentils projets de voisinage. Tous les jeudis soirs on faisait de la musique chez son père. Ces dames ne pouvaient se dispenser de venir l'applaudir. Elle promit à Maritza un succès fou de beauté; mais, cette fois, Sancède plissa son front sévère

En dépit des natures les mieux douées, l'art n'est jamais qu'une lente initiation. Cependant, grâce à son intelligence exceptionnelle et à une application sans défaillance, au bout de trois mois, Tiomane commençait à se dégager de ses langes. Elle s'appropriait les moyens. Son exigeant professeur exprimait hautement sa satisfaction.

— Si nous continuons ainsi, dans un an, nous serons en état de nous faire entendre, dit-il un soir.

Natalia, attelée à l'œuvre de son père, et éprise,

au moins autant que lui, de la voix de Tiomane montait souvent l'aider à travailler.

Cette présence si allègre apportait la gaieté à tous. Quoi qu'elle dît, quoi qu'elle fît, Natalia ne pouvait se départir de sa drôlerie naturelle. Caton, lui-même, s'oubliait à rire aux larmes en l'écoutant. Elle avait adopté d'emblée avec les deux garçons des allures de camarade qui entend affirmer son franc parler, les plaisantant tour à tour, attaquant, ripostant, toujours en verve. Avec Sancède, la partie était aisée ; il lâchait dès la troisième réplique. Mais Guillaume s'obstinait. Et rien n'était plus plaisant que leurs escarmouches, l'un tâchant d'acculer l'autre, inventant les plus folles répliques, entassant les coq-à-l'âne, les calembours, acharnés à gagner le dernier mot, qui restait souvent à Natalia. Aussi le dimanche, après le déjeuner, si elle tardait, Guillaume dégringolait pour la chercher, et c'était une ovation à son entrée.

— Quel bon public vous faites ! disait-elle en riant. Ah ! si l'on avait cette chaleur à la salle Érard !

— Sans calembour ? demandait Guillaume.

— Avec calembour. On y gèle parfois du cœur et des pieds.

De leur côté, le jeudi soir, les voisines descendaient au premier étage. Madame de Sorgues n'avait

pu refuser ce plaisir aux jeunes filles. Sa rare beauté, quoique réellement atteinte par les larmes et les privations, produisait encore impression aux lumières, et, au fond de son être, la superbe Annig gardait un certain orgueil inconscient de sa figure. Son entrée produisait toujours un mouvement de curiosité admirative. Maritza fixait tous les yeux. L'aisance relative avait permis pour elle l'achat d'une jolie robe de crépon rose : cette toilette lui donnait d'indicibles joies.

— Et je ne puis vous voir ainsi, moi ! lui avait dit Sancède avec un soupir, quand elle lui avait montré son trésor.

— Eh bien ! un de ces dimanches, je m'habillerai pour vous tout seul....là, êtes-vous content ?

Depuis lors, il avait obtenu la permission de lui envoyer, chaque jeudi, quelques roses dont elle se parait.

Tiomane travaillait dans le secret, son maître ne lui permettant pas de se produire avant l'heure. Mais elle suivait, elle sentait ses progrès, et son ardeur en redoublait. — La musique fait vivre d'une existence à part, créant un monde spécial, illuminé de toutes les splendeurs, peuplé de toutes les fantaisies, où chacun peut mettre sa propre chimère, où la couleur se conforme à chaque regard, chaque sensation à chaque tempérament ; où rien n'est

effort ni contrainte, aucun trait ne fixant la vision ; où les plus exigeants trouvent encore au delà de leurs désirs, nulle limite ne bornant l'horizon ; monde essentiellement idéal et physique qui procure aux initiés toutes les ardeurs, toutes les réalisations, toutes les ivresses. — Peu à peu les espérances qui l'entouraient la gagnaient, la pénétraient, l'exaltaient. Elle envisageait l'avenir qui l'attendait, cet avenir que Natalia lui dépeignait avec tant de flamme : des bravos, des acclamations frénétiques, l'adulation, l'adoration d'un public, l'incomparable prestige d'une cantatrice de talent.

— Vraiment, tu ne sembles plus habiter notre planète, lui disait Maritza avec une petite moue.

— Mais tout s'y passe si bien maintenant, sur notre planète ! répliquait-elle avec un baiser.

En effet, l'existence matérielle était devenue facile et douce : la rente de Smyrne, celle de Desgoffes, les appointements de Guillaume.... La semaine précédente, il lui avait même remis cinq cents francs d'excédant, le prix de besognes supplémentaires à l'usine pendant ces derniers mois, des heures de travail de nuit.

Oh ! oui, il avait tenu, il tenait ses promesses. Chaque dimanche, il arrivait directement de Blinville à la rue d'Assas. La maison lui semblait devenue plus chère encore depuis sa terrible sottise. Autre-

fois il sortait de son côté, l'après-midi, ou les quittait le soir, bien avant l'heure du train. Aujourd'hui il paraissait avide des moindres moments, demeurant jusqu'à la dernière minute. Seule dans le secret de la faute et du repentir, elle goûtait particulièrement la joie de la conversion si complète.

Tout l'été s'était écoulé ainsi, dans cette fièvre de travail et d'espérance. On atteignait à l'automne.

Un soir, au commencement de la leçon, le maître annonça à Tiomane qu'il jugeait enfin l'heure sonnée, et il lui présenta le directeur de l'Éden venu pour l'entendre. Malgré la frayeur, l'audition fut favorable; la jeune artiste débuterait six semaines plus tard, dans la *Damnation de Faust.*

Avant d'attaquer la partie, Desgoffes allait s'appliquer à rassembler les atouts. Répandu dans le monde de la presse, il avait su s'y créer de solides appuis. Nul ne s'entendait mieux, du reste, à *chauffer* un succès, à utiliser la publicité à outrance. Le nom de Tiomane parut bientôt sur tous les murs. L'habile metteur en scène avait tenu à cette appellation originale qui ne pouvait manquer d'éveiller les remarques. De nombreux articles de journaux racontaient des détails romanesques, composaient une personnalité exotique, étrange, tout à fait neuve. Ces effarouchements surtout de la jeune fille du monde pour le théâtre constituaient à la nouvelle *étoile* un attrait de plus.

Bref, Paris, le curieux Paris, s'empara de la débutante, et, durant près d'un mois, elle défraya les causeries mondaines.

Pendant ce temps, Tiomane étudiait le rôle de *Marguerite.* Tout dans sa vie disparaissait devant cette préoccupation unique : le début. Il s'agissait pour elle de rembourser au maître les sacrifices qu'elle lui avait coûté, d'établir pour tous la sécurité d'existence, peut-être la fortune, en même temps que son orgueil d'artiste réclamait le triomphe rêvé. — Avec quel saisissement elle aborda les premières répétitions ! Cependant, l'effet prodigieux de sa voix ne pouvait manquer de l'encourager. Natalia surtout la soutenait, inébranlable dans sa foi.

XXIII

ENFIN, le grand jour s'est levé. Dès une heure, la salle de l'Éden est pleine. Tiomane !.... ce nom court sur toutes les lèvres. A lui seul, il semble absorber le programme. On s'agite, on bavarde, dans les stalles et dans les loges. Chacun apporte son renseignement personnel, quelque racontar des répétitions. L'élève de Desgoffes est une grande artiste. Elle a émerveillé tous ceux qui ont pu l'entendre.

Les musiciens sont placés. Un grand silence s'établit, comme dans l'attente d'un événement. — Soudain, une porte du fond de la scène s'ouvre.... Toutes les lorgnettes se braquent.... Un murmure parcourt la salle.... C'est elle ! c'est Tiomane !....

Dans sa robe de cachemire blanc, la robe traditionnelle de *Marguerite*, la débutante s'avance, un peu pâle, le regard mal assuré. — On la trouve jolie, très jolie, l'air distingué, très jeune, d'une élégance suprême dans sa taille haute et si bien prise, ses beaux cheveux blonds tombant en deux

longues nattes vraies. C'est bien la figure idéale du rôle, éclatante de jeunesse et de fraîcheur, blanche et blonde, d'une beauté noble et harmonieuse. — Elle a gagné le devant de la rampe entre les deux autres interprètes, son cahier de musique tremblant dans ses mains. Elle est ravissante de grâce modeste, et le courant sympathique achève de s'établir. Ses yeux se sont portés vers la baignoire d'avant-scène, où elle sent les cœurs palpiter avec le sien. Mais ses yeux ne voient pas ; une sorte de voile les couvre. — A cet instant, la pauvre enfant croit mourir d'émotion. L'orchestre a attaqué l'ouverture....

C'est le tour de *Marguerite ;* tous les souffles semblent suspendus à ses lèvres. Aux premiers sons hésitants, étouffés, succèdent des notes pures, vibrantes, d'une qualité de cristal, si l'on peut dire. Peu à peu la voix s'élance, s'élève, pénétrante, enveloppante, remuant toutes les âmes. La diction est d'une science rare, en même temps que l'instrument magnifique allie la puissance à un charme incomparable. La salle contient difficilement son admiration. A chaque chute de phrase, les bravos menacent d'éclater.

Enfin, le premier couplet terminé, l'enthousiasme déborde. *Marguerite* s'incline, toute frissonnante, effarée de l'ovation, tournant involontairement son regard vers la baignoire du rez-de-chaussée, comme

pour y offrir cette gloire : ils sont debout, les aimés, battant des mains avec ardeur, les physionomies transportées.

— *Bis !.... bis !....*

C'est de tous les points de la salle que part ce cri. Le chef d'orchestre a fait un signe à la chanteuse ; il reprend les premières mesures de l'air. Elle recommence. Et, cette fois, avec quelle perfection ! Enhardie par la réussite, elle s'abandonne, se retrouve tout entière. Sa belle voix a recouvré sa sûreté, son amplitude, ses délicatesses naturelles et acquises. C'est la perfection de la nature et de l'art.

Durant les arrêts de sa partie, Tiomane, assise, ne peut détacher ses yeux de la baignoire du rez-de-chaussée. Elle sourit aux chers visages rayonnants. Le regard de Guillaume surtout étincelle, et le petit mouchoir de Natalia s'agite au fond de la loge, comme pour exprimer l'allégresse de tous.

L'œuvre magnifique est achevée. Tiomane s'est soutenue jusqu'à la fin. Jamais cantatrice ne s'est imposée plus pleinement, plus irrésistiblement.

. . . . . .

Mais sa vraie fête, à elle, l'attendait de l'autre côté du rideau. Le premier, Desgoffes s'élança. La victoire dépassait encore son attente. Il lui promettait une fortune, une réputation européenne, universelle. Madame de Sorgues l'embrassa chaleureuse-

ment, puis, Maritza et Natalia, toutes les trois à la fois. Guillaume, interdit, osait à peine s'approcher.

— Eh quoi ? lui demanda-t-elle en riant, tu ne me dis rien, toi ?

— Je ne trouve rien.... tu es si grande, si admirable !

Sancède eut un mouvement charmant. Il saisit ses deux mains qu'il baisa l'une après l'autre.

— Vous m'avez enlevé jusqu'au paradis.

— Avec Maritza, par exemple.

On dînait chez les Desgoffes. Natalia avait imaginé une sorte de festin, la table couverte de marguerites. Elle avait cédé sa place à Tiomane, en face de son père.

Le repas fut étincelant de gaieté. Le maître rayonnait. Il ne se lassait pas de féliciter celle qu'il nommait : sa diva ! Quant à elle, revenue à peine de son étourdissement, de tant d'émotions, de contrainte, d'efforts, elle commençait seulement à jouir de son triomphe.

XXIV

IOMANE était lancée. Les directeurs de concerts se la disputèrent, et Desgoffes put imposer ses conditions. Devant le succès grandissant de la chanteuse, le maître fit acte de générosité, sûr déjà de bénéfices superbes. Il exigea que son *étoile* abandonnât sa mansarde, descendît d'un étage pour élire domicile dans un appartement vacant du quatrième ; un loyer de mille francs qu'il payerait, bien entendu. Du coup une servante remplaça la vieille femme de ménage, en même temps que le nouveau logis s'augmentait d'un salon et d'une petite salle à manger.

L'hiver fut pour la jeune artiste une longue ovation. Son nom sur une affiche attirait la foule. Elle chanta un peu partout, dans les salles à la mode. Desgoffes la produisit même à quelques soirées du monde dont chacune lui rapportait, à lui, un cachet de cinquante louis.

Pour Tiomane, elle vivait dans le ravissement. Libérée envers son maître, l'aisance ramenée dans la

maison, l'avenir offrant la perspective d'une fortune qu'elle serait si heureuse d'offrir, elle jouissait de sa gloire, émerveillée de son magnifique bonheur.

Chose étrange ! Guillaume semblait échapper à l'impression de bien-être, de satisfaction de tous. A mesure que leur fortune grandissait, le joyeux garçon paraissait s'assombrir ; son bon rire s'éteignait. Silencieux contre sa nature, presque pensif, on eût dit qu'il dérobait quelque souci.

— Prends garde, tu tournes au beau ténébreux, lui disait parfois Tiomane en riant.

Un dimanche matin, tous les deux étaient seuls au salon ; lui nonchalamment accoudé au piano, tandis qu'elle étudiait ses vocalises. Tout à coup elle s'interrompit au milieu d'une gamme, et le regardant avec quelque malice :

— A quoi songes-tu si profondément ?

Il tressaillit.

— Je t'écoute, répondit-il.

— Oh ! pas le moins du monde.

— Mais si....

— Mais non.... Ton esprit galope à travers les nuages. — Voyons ! confesse-toi, poursuivit-elle avec son fin sourire retroussé, tu rêves un peu de liberté, hein ? Aussi, tu exagères par trop la sagesse.... pas le plus petit bout de promenade sans l'égide de notre tutelle.... Et pourtant, n'as-tu pas suffisam-

ment fait tes preuves pour qu'on te livre un peu la clef des champs ? Après tout, tu n'as pas ici, comme Sancède, pour te retenir chaque minute à l'attache, un regard et des cheveux mélangés d'or....

Sans savoir pourquoi, elle s'arrêta court sur cette parole, et tous deux rougirent légèrement.

Elle reprit avec précipitation :

— Plaisanterie à part, ces longs dimanches en famille doivent te paraître bien lourds.... un grand garçon comme toi a besoin d'autres distractions que d'entendre ressasser les airs d'une cantatrice.

— Mon Dieu ! comme tu te trompes, Tiomane ! répliqua-t-il doucement ; comment ne vois-tu pas qu'il n'est pour moi d'autre bonheur que celui que je goûte dans cet intérieur charmant que tu nous as créé....

— Ah ! par exemple, interrompit-elle en riant ; sans reproche, il n'y paraît guère.

— Que veux-tu ? riposta-t-il presque douloureusement, puis-je m'empêcher de souffrir de mon impuissance, de mon infériorité devant toi, si grande, si admirable, si au-dessus de moi qui me sens doublement petit à tes côtés ?.... toi, admirée, adulée, riche par ton talent....

— Bon ! tu me jalouses à présent....

— Je te rends justice, voilà tout. Enfin, comprends donc mon supplice.... J'ai beau m'ingénier, m'achar-

ner au travail, je n'ai pu encore te rembourser entièrement cette malheureuse dette....

— Grand bêta, interrompit-elle avec sa générosité exquise, n'est-ce pas à toi que je la dois, ma situatiou actuelle ?.... A cet égard, je reste ton obligée.

En somme, il semblait dire vrai, à en juger par sa hâte, chaque dimanche, d'arriver dès le matin et d'attendre jusqu'à la dernière minute pour le départ. Sancède lui-même, qui, grâce peut-être à certains aveux, avait obtenu de son oncle la permission d'accompagner Guillaume toutes les semaines à Paris, assurait que le frère de Maritza outre-passait le zèle.

— Il n'en dort pas, ajoutait-il, de peur de manquer le train.

Seule l'irrésistible verve de Natalia l'emportait sur cette taciturnité. Ce même dimanche, justement, elle était conviée à dîner. Tiomane observa que la camaraderie de son amie avec Guillaume n'avait subi nulle atteinte ; elle semblait même s'être augmentée d'un petit ton de confidence. A l'issue du repas, ils s'installèrent tous deux dans un coin du salon et se mirent à causer avec animation. Tiomane ne put se défendre d'un léger pincement au cœur, qui ressemblait fort à une morsure de la jalousie. Aussitôt, comme dans un éclair, elle crut avoir tout compris : la raison des assiduités de Guillaume à la maison, son humeur mélancolique, inquiète ; ses

regrets de médiocrité : Natalia était riche !—Atterrée, elle se demandait comment elle n'avait rien vu jusqu'alors de ce sentiment né à ses côtés, se développant jour à jour sous ses yeux. Et pourtant, n'était-ce pas naturel ? Durant cette dernière année, le travail l'avait absorbée au point d'annuler toute préoccupation étrangère.

Le reste de la soirée, elle demeura vaguement songeuse. Quand Guillaume prit congé, elle remarqua encore la forte poignée de main qu'ils échangèrent, et, de nouveau, elle sentit la même morsure au cœur.

Tiomane éprouva soudain comme un vide affreux dans son existence si brillante. Cependant, elle essaya de raisonner ce qu'elle nommait sa sottise. Après tout, quoi de plus simple ? Natalia pouvait paraître charmante avec sa mine de gamin, et elle cachait de solides qualités sous ses façons d'évaporée. Pleine d'esprit et de talent, sa générosité l'emportait sur sa richesse. Sa nature si vive, si étincelante, répondait particulièrement à celle de Guillaume ; leurs caractères semblaient faits l'un pour l'autre. Bref, si c'était là vraiment un bonheur pour lui, ne devait-elle pas s'y associer de toute son âme ? Enfin, n'était-il pas son frère ?

L'été interrompant à Paris tout mouvement mondain, Desgoffes, qui n'entendait pas laisser chômer son

étoile, eut l'idée de profiter de la saison de Londres pour aller y donner une série de concerts. Il avertit donc Tiomane qu'il comptait l'emmener prochainement avec Natalia, chargée de la partie musicale.

Sur ces entrefaites, un événement prévu, du reste, apporta à tous une satisfaction très vive. Sancède, que son oncle venait d'élever en grade avec un appointement annuel de douze mille francs. se voyant ainsi muni d'une situation, osa risquer sa demande. La grande affaire, c'est que mademoiselle de Sorgues devrait habiter Blinville. A la vérité, Sancède promettait une petite voiture qui promènerait sa femme à travers le pays assez agréable. Il avait à l'usine la jouissance d'un cheval et sa nourriture. De plus, l'enfant gâtée garderait sa chambre au logis maternel, ce qui lui assurerait un pied-à-terre à Paris.

— Tu auras un bon mari, intelligent et aimable, dit Tiomane à Maritza.

Une dernière bouffée d'orgueil monta à cette jolie tête de linotte.

— J'étais née pour être princesse ! murmura la fille du consul.

— Tu es née pour être heureuse, ce qui vaut mieux, répliqua Tiomane en étouffant un soupir.

Au fond, d'ailleurs, Maritza était décidée. Il fut convenu que la noce aurait lieu à l'automne.

XXV

ASSOCIÉ avec le directeur de *Covent Garden* pour une série de dix concerts, Desgoffes posait tous ses jalons à distance, piochant ferme la réclame, usant de tous les journaux de Londres, enfin préparant habilement le terrain, comme à son ordinaire.

Il partit un soir avec les deux jeunes filles et la gouvernante de Natalia. On avait choisi le dimanche, afin que la famille au complet pût accompagner à la gare. Guillaume se montrait particulièrement morose, faisant ainsi opposition plus vive à la gaieté des fiancés.

— Soyez tranquille, lui dit Natalia comme le train s'ébranlait et lui serrant une dernière fois la main par la portière, vous aurez bientôt des nouvelles....

En dépit de sa volonté, il semblait à Tiomane qu'une altération soudaine s'était glissée dans son amitié si tendre avec la fille de son maître. Elle

avait beau s'en défendre, elle était jalouse, et il lui fallait des efforts constants pour dissimuler son irritation toujours prête à percer.

— Hein ! devine.... dit Natalia, en mettant pied hors du bateau et retrouvant d'emblée tout son entrain gâté par le malaise de la traversée, lequel des Parisiens déplore le plus notre absence ?

— Je suis sûre que tu manques à tous, répliqua railleusement Tiomane.

— Je l'espère bien....

Il s'agissait d'un séjour de plusieurs semaines. En conséquence, on s'installa dans un *lodging.* Les répétitions commencèrent dès le lendemain.

Le premier concert se donnait huit jours plus tard. Les billets s'étaient d'autant mieux enlevés qu'on avait doublé le prix des places. Bien que Desgoffes eût engagé pour la circonstance plusieurs artistes de valeur, Tiomane demeurait la *great attraction;* tous autres noms servaient surtout à encadrer le sien. Son succès dépassa encore les précédents. Auprès d'elle, pourtant, Natalia, qui exécuta avec orchestre un concerto de Beethoven et un trio de sa composition, recueillit de sincères applaudissements.

— Te voilà une fameuse narration sur les bras, dit-elle à Tiomane dans la voiture qui les ramenait; tu sais que l'ami Guillaume attend le récit de nos triomphes.... d'abord, j'ai engagé ma parole....

— Et tu feras bien de la tenir, ma chère, riposta Tiomane presque sèchement.

En dehors des heures d'étude et des répétitions, tandis que le maître donnait quelques leçons à des prix fabuleux, les jeunes filles, chaperonnées par la gouvernante de Natalia, couraient la ville et ses alentours, Tiomane enchantée de diversions qui lui fournissaient des sujets d'entretien, en même temps que des occupations d'esprit. Sa gaieté un peu fébrile abusait complètement Natalia, qui l'accusait en riant d'avoir l'humeur voyageuse.

— Sois tranquille, ajoutait-elle, tu connaîtras le Midi après le Nord. Pendant plus d'une année encore, tu appartiens à papa ; il aura le temps de te montrer au moins à toute l'Europe.

Les concerts ayant lieu deux fois par semaine, Desgoffes profitait, à Londres comme à Paris, des soirées du monde où l'on s'arrachait son élève. Il touchait un double cachet pour Tiomane et pour Natalia, dont l'étonnante virtuosité trouvait aussi ses fanatiques.

Sur ces entrefaites, une aventure amusa fort les jeunes filles. Un matin, Desgoffes reçut la visite d'un Irlandais, fils d'un riche brasseur de Dublin, presque un *gentleman*. Il avait vu, entendu Tiomane, et il la demandait en mariage, sans plus d'information. — Desgoffes, ayant présenté la requête à qui de droit,

ajoutant que le soupirant n'était pas mal tourné malgré sa grosse bourse, fut accablé sous les lazzi et les éclats de rire.

— C'est égal ! Tiomane, à ta place, je serais très fière, conclut Natalia.

— A ma place, dis-tu, répliqua Tiomane subitement agressive ; je t'assure que tu n'as pas à me l'envier.... Chez moi, c'est la chanteuse seule qui séduit.... et à distance, comme tu vois....

Le surlendemain même de l'incident, Tiomane reçut une lettre de Guillaume, la seconde seulement depuis l'arrivée en Angleterre, car elle n'avait pas daigné répondre à la première. Il se plaignait longuement de leur absence. Les comptes rendus des journaux lui apportaient l'écho de leur double succès. Avec tristesse, il enviait ce public privilégié, lui, si durement privé. Il retrouva son ton de plaisanterie pour parler de cette brillante proposition de mariage. Un fier coup de soleil à la patrie des brumes éternelles ! Comment avait-elle résisté ?....

Ce badinage, bien innocent, la froissa. Il lui parut que Natalia s'était égayée à ses dépens, et que Guillaume s'associait aux farces de cette toquée. Loin de savoir gré à l'absent de ses paroles aimables, elle s'exaspérait en relisant cette lettre, pourtant si pleine d'affectueux regrets. Mais quelle part lui revenait, à elle, dans ces protestations amicales? En

réalité, ne s'adressait-il pas à Natalia, à laquelle il pouvait ainsi exprimer librement sa pensée en l'associant à celle qu'il nommait sa sœur ? Et, d'ailleurs, quel besoin de chercher davantage ? N'avait-elle pas vu ? — Toutefois, elle prétendait demeurer en dehors de leurs petits complots, indignée contre ce rôle de complice qu'on lui imposait, malgré sa volonté.

— Quelle bavarde tu es ! dit-elle au dîner à Natalia ; c'est donc un journal de nos faits et gestes que tu adresses à Paris ?

— A peu près, ma chère. Notre pauvre abandonné vit toutes nos impressions.... je les lui envoie telles quelles, et à mesure....

— Parle donc des tiennes, alors, si bon te semble, reprit Tiomane sèchement. Quant à moi, je veux garder les miennes, et, à l'avenir, tu m'obligeras en te bornant à la gazette de tes affaires personnelles....

Il parut à Tiomane que Natalia souriait narquoisement, de ce sourire de son père qui prétendait percer les gens jusqu'au fond. Son humeur redoubla de cette raillerie muette.

A quelques jours de là, un samedi, les jeunes filles rentraient d'une promenade à *Kew*. En pénétrant dans le salon du *lodging*, un même cri de surprise leur échappa.

— Guillaume ! s'écria étourdiment Natalia, ou-

bliant le "monsieur" dont elle avait coutume de faire précéder le prénom.

Cette appellation familière frappa Tiomane comme une preuve nouvelle.

Il s'était levé, un peu embarrassé, mais le visage rayonnant.

— Non, décidément, ce n'est pas une ombre, reprit gaiement Natalia ; que diable êtes-vous venu faire ici ?....

— Tout simplement vous voir, répliqua-t-il en prenant affectueusement la main qu'elle lui tendait ; savez-vous que la maison est affreusement vide et triste depuis votre départ.... attendre encore un long mois pour vous retrouver, c'était impossible... je n'ai pu y tenir ; j'ai obtenu quarante-huit heures de liberté.... je repars demain....

Il avait hésité devant Tiomane, embarrassé de sa contenance, n'osant risquer son baiser fraternel. Comme pour contenir l'élan du jeune homme, elle avança la main d'un geste froid.

— En vérité, tu ne marchandes pas ta peine, dit-elle d'un ton de persiflage ; c'est vraiment estimer bien cher la faveur de nous contempler !

— Je ne trouve pas, riposta Natalia.

Puis, quand il eut expliqué ses efforts pour obtenir ce congé si court, et les objections de sa mère, celles de Sancède qui criait au gaspillage et à la fatigue,

jusqu'aux remontrances de Maritza appuyant en tout son fiancé, Tiomane s'abandonna à un mouvement méchant.

— Ils avaient tous raison, dit-elle; c'est absurde, ce voyage!....

Elle ne vit pas les larmes qui montèrent aux yeux de Guillaume à cette dure parole. Mais Natalia s'était rapprochée du jeune homme :

— Eh bien! à moi, vous avez fait un très grand plaisir.... c'est toujours ça....

Desgoffes avait pour principe de ne s'intéresser qu'à ses affaires, et s'abstenait même de réflexions sur celles d'autrui. La présence de Guillaume au concert du soir ne le gênait nullement; aussi fit-il bon accueil au voyageur, lui octroyant une place dans la baignoire de la direction.

Au souper qui suivit, le jeune homme, rabroué plusieurs fois par Tiomane, finit par s'en tenir à la causerie de Natalia, toujours si pleine d'entrain.

La pianiste avait pris à parti la dissimulation féminine qui croit cacher le désarroi des sentiments. A son avis, rien n'était de meilleur augure que les dépits, les bouderies, les querelles.

— Allez, je m'y connais, ajouta-t-elle plaisamment, un garçon comme moi!....

Tiomane se prétendit fatiguée et se retira de bonne heure.

Le lendemain matin, comme elle entrait au salon, l'élève de Desgoffes surprit Guillaume et Natalia en tête-à-tête. A sa vue, ils firent silence.

— Bon! je vous dérange, s'écria-t-elle aigrement, soyez tranquille.... je me sauve....

Mais Natalia s'était déjà levée.

— Non, tiens compagnie à notre hôte.... je vais m'habiller pour le déjeuner.

Sans prendre garde à la présence de Guillaume, Tiomane avait ouvert le piano. Il se rapprocha vivement.

— Tiomane, dit-il d'un ton très doux, que t'ai-je donc fait?....

— A moi? ... répliqua-t-elle d'une voix brève, et que pourrais-tu bien m'avoir fait?....

— Je n'en sais absolument rien, et je m'interroge vainement.... D'où vient ton changement à mon égard?.... Déjà, à Paris, ces derniers temps, j'avais cru remarquer chez toi quelques signes d'éloignement.... Ici, tu es presque dure.... Voyons! parle.... exprime-moi tes reproches.... j'aime mieux ça, je t'assure....

— Et moi, je t'assure que je n'ai aucun reproche à t'adresser, répondit-elle d'un ton glacé; tu te méprends absolument.... je suis très occupée, absorbée par mon art.... Si j'ai eu quelque mouvement d'humeur, à mon insu, il faut en accuser

la surexcitation de ma vie actuelle.... le métier d'artiste est parfois très dur, crois-le....

Après tout, l'excuse semblait plausible. Il hésita quelques minutes, pendant qu'elle feuilletait ses cahiers.

— Ainsi, reprit-il tout timide, cette brillante demande en mariage ne t'a pas tentée?

— Pas le moins du monde. Et pourquoi?

— Pourquoi? reprit-il, comme s'il cherchait anxieusement quelque éclaircissement ; mais la fortune, l'indépendance....

— Mon cher, interrompit-elle d'un ton tranchant, mon indépendance d'artiste me suffit.... elle vaut toutes les fortunes, sache-le. Maintenant, ajouta-t-elle en s'asseyant devant son piano, je te serai très obligée de me permettre de travailler, et, pour cela, j'ai besoin d'être seule.

Profondément blessé de cette froideur obstinée, Guillaume quitta la pièce, sans un mot.

Ils se retrouvèrent au déjeuner, chacun marquant à l'autre une sorte de dépit, de rancune. L'ingénieur partait presque aussitôt. En prenant congé de Tiomane, il sentit se fondre son ressentiment.

— Reviens vite, lui dit-il avec son bon sourire; sans quoi, je me sens capable de recommencer ce voyage... absurde.... comme tu l'appelles.

Malgré elle, l'attendrissement allait la saisir, pout-

être, lorsqu'elle surprit l'échange d'un coup d'œil entre Guillaume et Natalia. Aussitôt, elle se roidit, et de son accent le plus sec :

— C'est assez d'une fois, j'espère.

XXVI

N quittant l'Angleterre, Desgoffes et les jeunes filles touchèrent à peine Paris. Ils y passèrent trois jours au milieu de la semaine. Tiomane marquait une hâte très vive de commencer la tournée de concerts organisée, pour le reste de l'été, en province et dans les villes d'eaux.

— A la bonne heure! quelle flamme! Quel feu sacré! disait le maître.

Natalia essaya vainement d'allonger l'étape jusqu'au dimanche. Son père et Tiomane se liguèrent pour activer le nouveau départ. On ne vit pas Guillaume.

La jalouse obéissait à un sentiment bizarre et très humain. Elle goûtait une satisfaction âpre à les séparer, à empêcher, à entraver leurs réunions.

Par instants, il lui semblait que Natalia, si fine, si avisée, la devinait, et elle en ressentait une humiliation poignante. Un matin, à Aix-les-Bains, au lendemain d'une de ses plus chaleureuses ovations, comme elle s'était laissée aller à pleurer longtemps

dans sa chambre, elle parut au déjeuner les yeux rougis.

— Eh ! Seigneur ! qu'as-tu donc ? lui demanda Natalia ; serais-tu souffrante ?

Elle prétexta une affreuse migraine. Mais en sortant de table, Natalia glissa son bras sous le sien.

— Voyons ! aurais-tu quelque chagrin, par hasard ?

Ce mouvement de pitié la révolta. Elle se redressa fièrement.

— Un chagrin, moi ?

— Écoute, reprit Natalia en lui pressant doucement le bras, j'ai peur, ma grande raisonnable, que tu n'extravagues un peu, à tes heures....

Tiomane se dégagea brusquement.

— Ma chère, tu plaisantes agréablement ; mais je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à te répondre. Excuse-moi ; je suis très nerveuse, ce qui est parfaitement ridicule, je le sais.

Natalia la suivit dans sa chambre et, sans prendre garde à l'air maussade de son amie, prit place auprès d'elle sur le canapé.

— Gageons que je connais ton souci, s'écria-t-elle tout à coup ; tu pleures ta conquête irlandaise.... tu regrettes ta rigueur envers ce roi du *pale ale*.... une boisson qui a ses mérites.... En somme, ma très chère, nous autres femmes, nous rêvons volontiers des absents....

— Tais-toi, interrompit brusquement Tiomane.

— Non, mille fois non, poursuivit Natalia, je parlerai, malgré toi, malgré tout.... C'est que je fais mes remarques sans avoir l'air d'y toucher. Eh bien! ma chère, tu sembles hantée par quelque lutin que ton John Bull appellerait : un *blue devil.* Tu es parfois d'une humeur massacrante, sans te le reprocher....

— Je suis de l'humeur qui me convient, voilà tout.

— Sans doute. Tu as tes nerfs, comme tu dis ; ce qui est un indice grave.... Enfin, tu sembles avoir pris en grippe toute la gente mortelle, jusqu'à tes meilleurs amis.... que tu éloignes... que tu fuis...

Tiomane tressaillit à cette attaque si directe.

— Quel conte à dormir debout ! dit-elle en haussant les épaules ; après cela, je suis peut-être très capricieuse.... et puis, je hais les dérangements... Que sais-je encore ?.... Je deviens volontaire, autoritaire, maniaque....

— Eh bien ! un vrai conseil, ma chérie, qui sera le résumé de toute ma sagesse. Ne deviens pas vieille fille.... et si quelque nouveau brasseur.... ou autre.... se présentait....

A ce qu'elle prit pour une ironie sanglante, Tiomane voulut répondre par la plus orgueilleuse des bravades.

— Mon Dieu ! que nous sommes loin de compte ! dit-elle, éclatant d'un rire nerveux ; comme tu juges à côté, malgré ta fameuse science de pénétration ! Écoute, Natalia, veux-tu que je me confesse ... sincèrement ?

— Allons donc ! tu y arrives enfin.... dit Natalia d'un air triomphant.

— Voici.... Certes oui, je me suis transformée... de façon excessive.... Vois-tu, les succès m'ont grisée.... Tel est l'effet sur moi des applaudissements.... Je m'imagine que je suis une petite personne pétrie d'une autre pâte que le bon vulgaire.... je crois à mon avenir, à ma fortune.... j'ai des millions dans le gosier, comme dit ton père.... Pour tout avouer, je suis devenue très, très ambitieuse.... J'ai des visées de grande dame ... Et puis, j'adore mon indépendance d'artiste.... Pour l'aliéner, entends-tu ? il me faut mieux qu'un brasseur, quelque riche soit-il.... Ma chère, on a vu des rois épouser des bergères.... Je connais des cantatrices qui vont en carrosse armorié.... oui.... j'en suis là....

Natalia écoutait, abasourdie. Le ton était si ferme, Tiomane jouait son rôle avec tant d'énergie qu'elle en arrivait réellement à pouvoir donner le change.

— Que tu es étrange ! murmura la fille de Desgoffes, confondue par la surprise. Enfin, il n'y a rien

à faire contre des idées arrêtées.... Après tout, chacun est libre d'envisager les choses à son gré.... C'est égal! qui se fût douté d'un si prompt et si complet changement.... Ah! les femmes! quelles terribles girouettes!....

XXVII

QUINZE jours avant le mariage de Maritza, au milieu de septembre, Desgoffes et les jeunes filles avaient regagné la rue d'Assas. Tiomane se chargeait des préparatifs de la noce. Elle entendit céder sa place de demoiselle d'honneur à Natalia, Guillaume se trouvant forcément le garçon d'honneur de sa sœur.

— Ce n'est pas gentil pour mon frère, lui avait dit Maritza.

— Bah! ils s'entendent si bien, avait répliqué Tiomane ; c'est leur laisser un double plaisir.

Natalia, d'ailleurs, commençait à espacer ses visites. Rebutée, sans doute, par l'humeur farouche de l'*étoile*, depuis cette scène qui avait précédé le retour de Londres, la pianiste semblait s'être subitement détachée de sa compagne, ne prenant même pas garde de voiler son refroidissement et décochant volontiers quelque trait à l'ambitieuse.

— Un palais.... sans le cœur.... dit-elle un soir, bah ! ça dépend des goûts. Mais ça peut bien finir par être assommant.

Une autre fois, elle raconta des prouesses de brutalité à l'égard de nobles étrangers, en *of* et en *ki*, mariés à des artistes.

— Car ce sont surtout ces Cosaques-là qui s'éprennent de belles voix, ajouta-t-elle railleusement, et ils traitent leurs femmes comme leurs serfs.... à l'occasion, ils tapent.... mais, dame! c'est bien fait pour les vaniteuses....

Loin de s'offenser, Tiomane se réjouissait de la méprise. Elle semblait ainsi rendre dédain pour dédain.

Pour la circonstance solennelle, l'oncle de Sancède avait octroyé trois jours de congé à ses ingénieurs. Guillaume, très attristé, très aigri, lui aussi, les passa loin de la maison. Tiomane rapporta cet éloignement à l'absence de Natalia qui finissait par ne plus paraître.

Cependant, la veille de la cérémonie, le dîner achevé, Guillaume était resté au salon avec les fiancés et madame de Sorgues. Dans la salle à manger, Tiomane arrangeait des vases de fleurs pour le lendemain. Par la porte de communication grande ouverte, le jeune homme la regardait aller et venir. A un moment, comme saisi d'une irrésistible tentation, il se leva et se glissa dans la pièce voisine, dont il referma doucement la porte sur lui.

Debout devant la table où s'éparpillaient des

bottes de chrysanthèmes, de glaïeuls et de roses. elle garnissait une corbeille. L'avait-elle entendu ?... Ses yeux ne se levèrent pas ; aucun muscle de son visage ne bougea.

Lui continuait à la contempler, très ému.

— Les belles fleurs ! dit-il, essayant de rompre ce silence pénible.

Elle ne répondit rien. On eût pu croire qu'elle ignorait sa présence.

— Cela fait du bien, la vue d'un bonheur ! reprit-il en s'approchant. N'est-ce pas, Tiomane, que ce mariage est notre fête à tous ?

— Sans doute, repartit-elle, toujours sans lever les yeux, et affectant son ton le plus indifférent.

— Oui, poursuivit-il, s'efforçant de dominer son embarras, c'est un beau rêve réalisé ! Cette petite gâtée de Maritza pourrait bien faire la meilleure des femmes. Je crois, ma parole ! qu'elle aime très sérieusement son Caton.... et toi ?

— Assurément, c'est bien mon avis ; Maritza a du cœur, et une affection si rare ne pouvait manquer de la toucher.

— Et qu'il est heureux, ce Sancède ! reprit Guillaume en lui tendant, presque tremblant, quelques brins de fougère dont elle parsemait ses bouquets, — tout offrir à sa femme ! la prendre pauvre, dénuée.... la prendre pour elle seule, et lui apporter

l'aisance.... pourvoir à cette existence qu'elle vous accorde.... fournir à tout ce qui est elle.... assumer pour soi, enfin, toutes les charges d'une vie si chère....

— Dame! n'est-ce pas un peu le rôle de l'homme? riposta narquoisement Tiomane.

— Eh! oui, tu as raison, continua-t-il en s'animant, c'est bien là le rôle de l'homme; mais qu'ils sont favorisés, ceux que les circonstances servent en leur permettant de remplir cette obligation de nature et de cœur! Aimer une femme plus riche que soi, c'est un affreux malheur, Tiomane, ajouta-t-il.

— Je le crois, dit-elle sèchement.

De nouveau, le silence les enveloppa. Elle continuait à choisir parmi les tiges étalées devant elle, très appliquée à parfaire son élégante besogne. Il reprit, d'une voix pressante :

— Ainsi, c'est également ton avis. Tu n'admets pas que, malgré la force, la sincérité, l'irrésistible, si l'on peut dire, de son attachement, un homme ose prétendre à une union disproportionnée.... puisque la situation de la femme l'emporterait sur la sienne.... Tu n'admets pas qu'il espère en l'avenir pour prendre sa revanche de son infériorité, qu'il ait presque le droit d'avoir confiance en ses efforts, en son courage tenace, certain de soutenir toutes les luttes, d'affronter toutes les difficultés, animé de

cette fièvre de réussite née de la plus noble des ambitions : s'élever jusqu'à elle ! Tu n'admets pas, non plus, que la femme trouve peut-être quelque dédommagement dans la puissance, l'absolu de ce sentiment qu'elle inspire ; que la grandeur de l'affection lui semble suppléer la médiocrité de la position ; enfin, qu'elle puisse avoir pitié....

— Non, interrompit-elle durement, impatientée par les affirmations de cette tendresse qu'elle rapportait à une autre, et goûtant un âpre plaisir à enfoncer le poignard jusqu'au fond ; si j'étais cette femme, il me viendrait à la pensée que ma misère eût été moins recherchée, sans doute, que ma richesse.... malgré moi, je douterais de la dignité de l'homme qui condescendrait à ce rang subalterne dans le ménage.... j'estimerais peut-être qu'il eût dû refréner un sentiment, après tout, profitable.... qu'il eût été plus grand à lui de le taire, de le voiler.... d'attendre, au besoin, qu'il eût conquis une situation égale, supérieure à la mienne.... bref, mon impression, la voici résumée en quelques mots : un homme de cœur ne se met jamais sous la dépendance d'une femme....

A ces paroles implacables, Guillaume avait blêmi. Soudain, il se redressa, l'œil brillant de rage et de douleur.

— Soit, dit-il. Tu es devenue cruellement sévère....

Je veux espérer que, toutes, vous ne professez pas une si inexorable rigueur....

— Je te le souhaite, répondit-elle avec ironie.

Le lendemain, Guillaume avait recouvré pour la solennité de famille son entrain des meilleurs temps. Il outrait peut-être un peu la joie, comme s'il eût cherché à s'étourdir, à vaincre quelque pensée importune. Il donnait brillamment la réplique à Natalia, tous deux étourdissants de saillies et de gaieté. — En ce jour de bonheur, Tiomane souffrit mille morts. Il lui semblait assister d'avance à une autre union. Mais elle fuirait au bout du monde pour n'en pas supporter la vue!....

Madame de Sorgues se trouva bien un peu seule après le départ de sa fille, qui avait dû suivre son mari à Blinville. Pour la distraire, Tiomane s'acharna à dompter ses soucis. Les efforts sincères et tenaces ne sont jamais vains. La jalousie commençait un peu à s'engourdir sous l'action soutenue de la volonté persévérante. Elle s'accoutumait à l'acceptation de sa vie brisée et se reprenait à la passion de son art. Engagée à l'Éden pour toute la saison, elle allait surtout incarner ces grandes héroïnes de Wagner, qui semblent dépasser toutes conceptions humaines.

D'autre part, un certain calme s'établissait. Natalia ne se montrait plus. Guillaume paraissait le

moins possible à la maison, esquivant ces entrevues, qui semblaient devenues une égale contrainte pour tous deux. D'ailleurs, madame de Sorgues allait volontiers passer de temps à autre quelques jours auprès de ses enfants, le surcroît d'occupations de Sancède entravant souvent le voyage du dimanche à Paris. La chanteuse, retenue par son engagement, se trouvait naturellement dispensée d'accompagner sa marraine.

Le temps s'écoulait et, comme toujours, faisait son œuvre. Si Tiomane gardait, au fond de son cœur, le plus amer des regrets, nul n'en avait soupçon, et cette confiance assurait au moins une consolation à son orgueil.

XXVIII

LE printemps revenait. Un dimanche, les Sancède et Guillaume avaient déjeuné à la rue d'Assas. Au cours du repas, il avait été question d'une grande affaire, une proposition magnifique de M. de Riez. Il s'agissait, à Smyrne, d'une importante concession de chemin de fer accordée à une Compagnie franco-turque dont le chancelier serait l'administrateur anonyme. Un comité de banquiers grecs fournissait les fonds. Ces anciens amis de M. de Sorgues s'étaient entendus pour reconstituer une situation à son fils. Ils lui offraient un des postes d'ingénieur sous-directeur des travaux, aux appointements de vingt mille francs par an, avec participation aux bénéfices futurs.

Cette aubaine semblait vraiment à madame de Sorgues le retour définitif de la fortune. Elle se voyait déjà rentrant en son pays au bras de Guillaume. L'hiver, là-bas, sous son beau ciel ionien, respirant le parfum chéri de ses orangers, voguant sur la mer tiède et bleue ; — l'été, en France, dans

le village où Maritza possédait une coquette maisonnette, entre ses deux filles....

Mais l'ingénieur agréait assez froidement sa chance. A un moment, comme agacé de l'enthousiasme des siens :

— C'est rompre avec toutes mes habitudes, dit-il brusquement; je suis fait à Paris.... j'y suis attaché.... que ne me laisse-t-on brouter paisiblement où je suis....

Cette après-midi là, il accompagna la famille au concert de l'Éden. A la sortie, les Sancède ayant parlé d'une visite boulevard Haussmann, il emmena en voiture sa mère et Tiomane. Rentrés à la maison, pendant que madame de Sorgues se défaisait dans sa chambre, il suivit bravement la jeune fille chez elle. Étonnée de cette sorte d'intrusion, elle demeura debout, sans quitter son chapeau.

— Pardonne-moi, Tiomane, dit-il d'un ton résolu, si je te suis importun. En cette circonstance grave de ma vie, je sens le besoin de tes conseils, et, comme autrefois, c'est toi que je supplie de me guider.... dis, me refuseras-tu ?....

Ainsi prise au dépourvu, elle resta quelques secondes tout indécise.

— En quoi puis-je bien t'être utile ?.... balbutia-t-elle.

— Je te le répète : en me conseillant.

— Comment ?

— Voilà, répliqua-t-il en s'accoudant à la cheminée. Je me trouve placé dans cette alternative difficile : obéir à mon cœur ou à mon devoir. Je ne puis me dissimuler, n'est-ce pas, que mon devoir d'homme, de chef de famille, m'impose cet éloignement qui assure l'aisance de ma mère ?

— Sans doute.

— Eh bien ! c'est cet éloignement qui m'épouvante, reprit-il, ses yeux ardemment fixés sur les siens ; d'un autre côté, je me dis aussi que la fortune s'offre à moi, qu'il m'est donné de gravir le premier échelon qui me mènera haut.... je le veux.... qu'une fois arrivé là, peut-être aurai-je mérité cette considération, cette pitié que tu m'as déniée si sévèrement un jour....

Sans qu'elle pût s'en défendre, ces paroles la troublaient. Devant cette attitude de prière tendre, devant ce regard qui semblait l'implorer, une étrange émotion la surprenait.

— Voyons ! dit-il doucement, redeviens mon amie, ma sœur.... comme autrefois.... veux-tu ?....

Elle sourit tristement.

— Je suis toute prête à te servir, répliqua-t-elle en se faisant une impérieuse violence pour assurer sa contenance et sa voix, tu me demandes un avis.... le voici sans ambages.... Quelque intérêt.... de

cœur.... comme tu dis, qui te retienne à Paris.... quelque arrachement que ce départ soit pour toi.... quelque douleur, quelque désespoir qu'il te faille t'imposer.... tu n'as pas le droit de te dérober aux charges de ta situation.... à la tâche du fils.... Et puis, pour toi-même, crois-moi, conquiers ton indépendance.... avant tout.... malgré tout....

Elle était douloureusement sincère, essayant, à cet instant, de ne considérer que le frère, et répondant loyalement à ce qu'il attendait d'elle. D'un élan qu'il ne put contenir, il tendit sa main. Elle donna la sienne.

— Eh bien ! c'est dit ! je t'obéirai, répliqua-t-il gravement.

L'acceptation officielle de Guillaume ayant suivi sa décision, une nouvelle lettre de M. de Riez lui adressa le contrat signé, et l'avis qu'il était attendu à Smyrne dans un mois.

Tiomane s'était crue plus forte. En face de la séparation irrévocable, une mélancolie l'envahissait, une angoisse nouvelle qui fondait tout son courage. Ce dernier entretien avait dissipé leur froideur, ramené quelque chose des bonnes relations de jadis. Pourtant, elle voyait peu Guillaume, très occupé à mettre au courant son remplaçant à l'usine, à s'outiller pour le départ, et à visiter à Paris certains actionnaires importants.

Entre temps, sa jalousie, mal éteinte, s'était un instant réveillée. Un dimanche soir, les Sancède et Guillaume se trouvant rue d'Assas, Natalia était montée. On causait du départ prochain.

— Bah ! il nous reviendra, avait dit la fille de Desgoffes avec son sourire conquérant.

Tiomane crut deviner sous cette parole l'entente définitive.

XXIX

A veille du départ était arrivée. Guillaume, rentré définitivement de Blinville le matin, avait dit adieu aux Sancède et à sa mère, restée auprès de Maritza pour quelques jours. Madame de Sorgues le rejoindrait à l'automne.

Tiomane l'avait à peine aperçu un moment, au débarqué. Très préoccupé, très affairé, il lui avait demandé la permission de venir la voir dans la soirée, après avoir tout terminé des derniers apprêts.

Il était huit heures. Elle l'attendait, seule dans le petit salon, étreinte d'une indicible angoisse. C'en était fait! Demain il serait loin, affreusement loin!... A cet instant, elle mesurait vraiment la grandeur de son attachement, oubliant toutes ses mesquines rancunes. N'avait-il pas été sa première affection? le frère qui l'avait consolée, égayée, soutenue, protégée? On se méprend si étrangement sur soi-même! Elle avait pu se croire allégée par son absence.... Quelle différence entre cette séparation définitive et

ces visites plus ou moins espacées qui les réunissaient, malgré eux....

Le jour commençait à baisser, mais insensiblement, avec cette dégradation douce qui mêle très légèrement la demi teinte à la lumière. Assise devant la fenêtre ouverte, le regard perdu, elle écoutait, anxieuse, le tic tac de la pendule; chacun de ces battements la rapprochait de l'entrevue suprême.

Soudain, elle reconnut son pas dans l'antichambre. Elle frémit tout entière. La porte s'ouvrit. Il entra.

Pendant quelques secondes, il demeura sur le seuil, hésitant. Enfin, il s'avança, et, sans un mot, vint s'asseoir de l'autre côté de la croisée.

L'émotion les paralysait. Très pâles tous les deux, évitant de se regarder, ils restaient là, en face l'un de l'autre, immobiles, ne trouvant pas une parole quand leurs cœurs étaient si pleins! Et à mesure qu'il se prolongeait, ce malaise devenait plus oppressif encore, plus difficile à secouer.... Les minutes s'écoulaient, lourdes, solennelles, donnant une éloquence poignante à ce mutisme. Guillaume, les yeux baissés, paraissait suivre machinalement les dessins du tapis, tandis que Tiomane gardait obstinément son regard fixé sur le grand jardin désert.

Tout à coup, un sanglot retentit. Elle tourna vivement la tête. Il avait caché son visage dans ses mains.

— Guillaume ? qu'as-tu ?.... s'écria-t-elle.

Mais d'un mouvement rapide il s'était levé, saisi de dépit contre lui-même.

— Je t'en conjure, reprit-elle, agitée d'un trouble inexprimable, réponds-moi.... qu'as-tu ?.... qu'as-tu ? ...

— Tu me le demandes ! répliqua-t-il avec emportement, toi ! toi !.... Mais ne comprends-tu donc pas que le sacrifice est au-dessus de mon courage ?... Eh bien ! oui.... au dernier moment.... malgré mes résolutions.... je ne puis pas.... non.... je ne puis pas te quitter....

— Moi ?.... moi ?.... balbutia-t-elle éperdue, que dis-tu là ?....

— Accuse-moi, moque-toi, poursuivit-il âprement ; je suis faible, lâche, tout ce que tu voudras.... mais la souffrance est la plus forte, à l'heure venue de cette séparation.... éternelle peut-être.... Que veux-tu ? Ces dernières semaines, un espoir m'avait presque repris.... je me sentais la puissance de conquérir une fortune, une renommée, pour venir te les offrir en te demandant d'avoir pitié.... Mais j'étais fou, stupide.... Pourquoi te retrouverais-je ? Pourquoi m'attendrais-tu ? toi, si recherchée, si adulée !.... Et, d'ailleurs, ne l'as-tu pas déclaré assez nettement, assez irrévocablement.... Oui, va, e sais tout.... tu veux un nom.... une opulence....

Natalia m'a tout répété, entends-tu ? de cette déclaration que tu lui as faite à Londres, si nette, si décisive.... Ah ! Tiomane, combien tu as été dure, impitoyable, et quelle âme dévouée, toute à toi, tu as torturée, broyée....

Elle écoutait, étourdie, foudroyée sous la révélation, osant à peine comprendre. Que disait-il, grand Dieu! .... Toute chancelante, elle s'était appuyée à un fauteuil.

— Comment !.... que signifie ?.... balbutia-t-elle. Est-il possible ?.... Tu n'aimes pas Natalia ?...

Il la regarda avec une telle surprise que la vérité lui apparut tout entière.

— Non.... je me suis donc trompée !

Et son cœur se dégonflant enfin, des pleurs ruisselèrent sur ses joues.

— Guillaume, mon frère, pardonne-moi, murmura-t-elle.

Il commençait à comprendre, lui aussi. Ce cri de son âme acheva de l'éclairer. Transporté, il saisit sa main.

— Dis-moi que je ne rêve pas.... dis-moi que tu ne me chassais pas.... que tu ne me haïssais pas... que tu ne me méprisais pas.... oh ! dis-le, je t'en conjure....

Le bonheur accablait la pauvre abusée, avec ce sentiment de repentir de s'être montrée si inexora-

ble. Il l'avait forcée à se rasseoir, lui presque à ses genoux, gardant ses mains dans les siennes, et la contemplant avec un bonheur fou. Cette fois leurs yeux ne se fuyaient plus. Chacun pénétrait le secret maladroitement ignoré jusqu'alors. Ils lisaient clairement dans leurs deux âmes.

La nuit étant venue, l'entrée de la servante qui apportait la lampe les arracha à leur extase. Dès qu'elle fut sortie, Guillaume entraîna Tiomane sur un canapé, bien sous la lumière, et s'asseyant auprès d'elle :

— Maintenant, que je te regarde. . . longtemps. . . longtemps.... j'ai besoin de retrouver tes bons grands yeux si bleus.... ton cher sourire à toi.... ton sourire si joli et si tendre....

Oh ! oui, elle lui souriait.... comme au sortir d'un affreux songe.... plongée dans une joie si intense qu'elle effaçait presque le souvenir....

— Ainsi, dit-il, méchante ! cruelle !.... tu as pu douter de moi.... tu as pu m'accuser.... m'en vouloir.... tu as pu nourrir une rancune si longue ... ne voulant rien voir.... quand la vérité aurait dû s'imposer.

— J'étais jalouse à en mourir ... répondit-elle, je croyais que vous vous recherchiez, Natalia et toi.... vous me paraissiez si bien d'accord, si enchantés d'être ensemble....

— Folle ! chère folle adorée !.... Natalia était ma

confidente ; elle m'avait deviné avant que j'eusse parlé, et croyait me servir, travailler à notre bonheur à tous deux. Aussi, comme elle t'en a voulu de tes vilaines paroles, t'accusant de manquer de cœur... Ne s'est-elle pas éloignée depuis lors ?....

La double confession fut complète. Comme autrefois, dans leur chère intimité d'enfance, les aveux montèrent à leurs lèvres, simples, entiers, sans le moindre détour. Chacun reprit, avec de longs détails, l'histoire de sa douloureuse méprise.

— Voyons ! conclut-elle, son joli sourire plus gracieusement retroussé que jamais, n'es-tu pas coupable, toi aussi ?.... N'as-tu pas cru à mon ambition féroce ?.... à mon détachement, bien définitif ?....

Ils se séparèrent à minuit sonné. Guillaume logeait de l'autre côté des ponts. Quand il prit congé, un pacte avait été conclu. Le lendemain matin, il enverrait un télégramme à M. de Riez et ne quitterait Paris qu'avec sa femme. Désormais, Tiomane ne chanterait plus que pour les siens.

Comme on sait, les bonheurs viennent par séries. M. de Riez avait répondu par l'acceptation d'un sursis de plusieurs semaines. De son côté, Desgoffes avait gagné tant d'argent avec son élève qu'il ne pouvait guère ne pas la libérer de son dernier trimestre d'engagement.

Donc, vers la mi-juin, un grand départ avait lieu à la rue d'Assas. Le jeune ménage de Sorgues abandonnait Paris pour l'Orient. Tiomane emmenait sa chère marraine. De plus, l'usine de Blinville ayant obtenu la fourniture du matériel de la nouvelle entreprise, les Sancède se trouvaient du voyage. On peut imaginer la joie de tous! Seule, Natalia faisait effort pour dissimuler son chagrin.

Quelques jours avant son mariage, Tiomane avait tout avoué à la confidente peu habile, mais si bien intentionnée.

— Ce n'est pas possible! s'était écriée la fille de Desgoffes, confondue d'une si étonnante pensée; jalouse de moi! est-ce que je suis une femme?....

FIN.

PUBLICATIONS

— IN —

FRENCH AND OTHER LANGUAGES

— OF —

WILLIAM R. JENKINS,

851 & 853 Sixth Ave., Cor. 48th St., New York.

Attention is particularly called to the following series of reprints as of great value to the student as well as the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap, and suitable as well for the class-room as the library.

ROMANS CHOISIS.

Sold at 60 Cents each, or less than half the price of the Paris editions here.

No. 1.—"DOSIA, by Mme. Henry Gréville. One of the brightest and most amusing of this popular author's stories.

No. 2.—"L'ABBÉ CONSTANTIN, by Ludovic Halévy, whose delicate charm and beauty of story has won its author the coveted chair in the Académie Française.

No. 3.—"LE MARIAGE DE GÉRARD, by André Theuriet. A delightful story of French provincial life by one of the most elegant of French writers.

No. 4.—"LE ROI DES MONTAGNES, by Edmond About, Which is one of the cleverest, most amusing and brilliant of this lamented author's romances.

No. 5.—"LE MARIAGE DE GABRIELLE, by Daniel Lesueur. An interesting story of Parisian life, written so cleverly that it has been crowned by the French Academy,

No. 6.—"L'AMI FRITZ," by Erckmann-Chatrian. One of the most delightful and humorous of these clever authors' romances.

No. 7.—"L'OMBRA, by A. Gennevraye." A romantic story of Italian and English society.

No. 8.—"LE MAITRE DE FORGES," by GEORGES OHNET. One of the most powerful and interesting of contemporaneous novels.

No. 9.—"LA NEUVAINE DE COLETTE," by * * * reprinted from the "*Revue des deux Mondes.*" A bright, amusing and original romance of a young girl.

No. 10.—"PERDUE,"..... . ....by MME. HENRY GRÉVILLE.

No. 11.—"MLLE. SOLANGE," (Terre de France), by FRANÇOIS JULLIOT. Ouvrage couronné par l'Académie Française.

IN PREPARATION.

No. 12.—"VAILLANTE, ou *Ce que femme veut,*" by JACQUES VINCENT. (Montyon prize.)

The series will be continued with stories of Jules Sandeau, Ohnet, Jules Verne and other well known writers.

GRAZIELLA. BY A. DE LAMARTINE. A new and tasteful edition of this charming idyl of Italian life. 12mo paper, $0.40

CINQ-MARS. BY ALFRED DE VIGNY. A new and handsome edition of this well-known historical French novel has been published, and Mr. Jenkins has arranged for its issue here, with explanatory notes in English, 12mo, cloth, $1.25. The same without notes.....$1.00

LA TULIPE NOIRE. By ALEXANDRE DUMAS. (Just published.) A very pretty and cheap edition of this interesting and popular historical romance, which is excellently adapted for classes, 12mo, paper.....$0.35

The second series is the

THÉATRE CONTEMPORAIN

comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with english notes for students, and are sold at the uniform price of

25 CENTS EACH.

No. 1.—LE VOYAGE DE M. PERRICHON. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Prof. of modern languages at the University of Virginia.

" 2.— { VENT D'OUEST, LA SOUPIÈRE. } 1 vol..... By E. d'HERVILLY.

" 3.—LA GRAMMAIRE. By E. LABICHE. With notes in English by SCHELE DE VERE, Prof. of modern languages at the University of Virginia.

" 4.—LE GENTILHOMME PAUVRE. By DUMANOIR & LAFARGUE.

" 5.—{ LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS. By LÉON GOZLAN.
{ AUTOUR D'UN BERCEAU. By E. LEGOUVÉ.

" 6.—LA FÉE..... .....By OCTAVE FEUILLET.

" 7.—BERTRAND ET RATON.....By E. SCRIBE.

" 8.—LA PERLE NOIRE.....By VICTORIEN SARDOU.

" 9.—LES DEUX SOURDS.....By JULES MOINAUX.

" 10.—LE MAITRE DE FORGES.....By GEORGES OHNET.

" 11.—LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT. By ADOLPHE BELOT AND E. VILLETARD.

" 12.—LE GENDRE DE M. POIRIER. By ÉMILE AUGIER AND JULES SANDEAU.

" 13.—LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE. By ÉDOUARD PAILLERON, with English Notes by Prof. ALFRED HENNEQUIN of the University of Michigan.

" 14.—LA LETTRE CHARGÉE. By E. LABICHE; with Annotations, by PROF. V. F. BERNARD.

" 15.—LA FILLE DE ROLAND, by HENRI DE BORNIER.

" 16.—HERNANI. By VICTOR HUGO, with English notes by GUSTAVE MASSON.

" 17.—MINE ET CONTRE-MINE, by Prof. A. GUILLET, with English notes by the Author.

" 18.—L'AMI FRITZ, with English notes, by PROF. A. HENNEQUIN, of the University of Michigan.

ANECDOTES NOUVELLES. Lectures faciles et amusantes et récitations à l'usage des classes de français. By A. DE ROUGEMONT. Paper..... ..... 0 30

The third series comprises some of the very best short stories, *nouvelles* of French authors. They are very prettily printed, of convenient size, and are issued under the title of

CONTES CHOISIS,

and are published at the uniform price of

Paper, 25 cents; Cloth, 50 cents each.

No. 1.—"LA MÈRE DE LA MARQUISE." By EDMOND ABOUT. A most delightful and amusing story.

No. 2.—"LE SIÈGE DE BERLIN ET AUTRES CONTES." By ALPHONSE DAUDET. Comprising six of this brilliant author's charming short stories.

No. 3.—"UN MARIAGE D'AMOUR." By LUDOVIC HALÉVY. A delightful little love romance, pure, bright and delicious.

No. 4.—"LA MARE AU DIABLE." By GEORGE SAND. A charming idyl of French country life.

No. 5.—"PEPPINO," by L. D. VENTURA, is a story of Italian Life in New York, written by a well-known professor of languages.

No. 6.—"IDYLLES, by MME. HENRY GRÉVILLE," contains a number of stories, full of sentiment and poetry, and in this delightful author's most elegant style.

No. 7.—"CARINE. By LOUIS ÉNAULT." An entertaining love story, of which the scene is laid in Sweden.

No. 8.—"LES FIANCÉS DE GRINDERWALD." By ERCKMANN-CHATRIAN. Containing, besides this amusing little romance, the characteristic one of "Les Amoureux de Catherine."

No. 9.—"LES FRÈRES COLOMBE." By GEORGES DE PEYREBRUNE. One of the most exquisitely written stories of the series.

No. 10.—"LE BUSTE." By EDMOND ABOUT. An entertaining story of Parisian life, full of the author's bright humor, and in his well-known style.

No. 11.—"LA BELLE-NIVERNAISE. By ALPHONSE DAUDET. A charming idyl of life on the Seine—the latest story of this well known author.

No. 12.—"LE CHIEN DU CAPITAINE." By LOUIS ENAULT. A delightfully humorous story, with a dog hero,—charmingly narrated.

No. 13.—"BOUM-BOUM." By JULES CLARETIE, with other exquisite little stories.

THÉÂTRE FOR YOUNG FOLKS.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. They are issued in similar form to the Théâtre Contemporain, but at.....10 cents each.

The list comprises

No. 1.—LES DEUX ÉCOLIERS. By A. LAURENT DE VILLEROY.
" 2.—LE ROI D'AMÉRIQUE .....By HENRI MICHAUD.
" 3.—UNE AFFAIRE COMPLIQUÉE.... " "
" 4.—LA SOMNAMBULE. } For Girls.. " "
" 5.—STELLA ... . } " "
" 6.—UNE HÉROINE..... } " "
" 7.—MA BONNE..... } " "

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title Mr. JENKINS proposes to publish a series of classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, which will be offered at a low price and in a very tasteful form.

The first of the series will be plays from Molière, Corneille and Racine, which will be published during the present autumn.

READY OCTOBER 1st.

No. 1.—L'AVARE. Par Molière. With elaborate annotations by SCHELE DE VERE, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. Paper, $0.20, Cloth.....$0.40

IN PREPARATION.

No. 2.—LE CID. Par Corneille. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. Paper, $0.20, Cloth,.....$0.40

No. 3.—LE BOURGEOIS GENTILHOMME. Par Molière. Annotated by Prof. SCHELE DE VERE. Paper, $0.20, Cloth,.....$0.40.

MICHAUD, (HENRI.) "POÉSIES DE QUATRE A HUIT VERS." A choice selection of simple French poetry, suitable for little children to read and recite. 12mo, paper, $0.20

THE FRENCH LANGUAGE.

TEXT-BOOKS FOR STUDENTS.

LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* By PAUL BERCY, B.L., L.D.

A simple, easy and progressive French Primer, in the natural method, for young students, by the author of La Langue Française, with upwards of fifty illustrations, just published. 12mo, cloth.....50c.

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. (Just published.) By PAUL BERCY, B.L., L.D. A continuation of "LIVRE DES ENFANTS," illustrated with over fifty pictures upon which the lessons are based. 12mo, cloth.....$0.75

LA LANGUE FRANÇAISE. *1ère partie.* Méthode pratique pour l'étude de cette langue. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth.....$1 25

LA LANGUE FRANÇAISE. *2ème partie* (for intermediate classes) variétés historiques et littéraires. By PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth.....$1.25.

These are important contributions to the science of languages by the Natural Method, and are written by a teacher of many years experience. They simplify the study of French in a remarkable manner.

SYNTAXE PRATIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE POUR LES ANGLAIS, suivi d'exercices distribués dans l'ordre des règles et d'une nouvelle arrangée pour servir d'exercices par B. MÉRAS, Auteur de "L'Étude Progressive de la Langue Française." Just published. Sample sheets on application. 12mo cloth,.....$1.25.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE. Prof. ALFRED M. COTTE, L.L., has written the story of some of the most salient of Molière's Comedies into the forms of novelettes, similar in idea to Chas. and Mary Lamb's Tales from Shakespeare. "L'AVARE" and "LE BOURGEOIS GENTILHOMME" are now ready. Each 20c.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS. By HENRI TRUAN. A remarkable volume of over 700 pages, relating to the literature of France. Annotated in the most thorough and systematic manner, with English and German notes. 12mo, cloth,.....$1.50.

FRENCH VERBS AT A GLANCE. By MARIOT DE BEAUVOISIN. The readiest, simplest, most practical and cheapest treatise on the French verbs, their grammatical construction, regular and idiomatic usage and conjugations. Exceedingly valuable in mastering the difficulties besetting students in French, in regard to the forms and conjugations of the verb. Fifty thousand have been sold in England. 8vo, ...35 cts.

FRENCH DIALOGUES AND RECITATIONS. By EDELBERT JEANRENAUD. An excellent collection of poems, dialogues and places suitable for school readings or recitals. 12mo, cloth.....50 cents.

MÉCANISME DE LA CONJUGAISON DES VERBES. BY HENRI MICHAUD. A little treatise on the construction of French verbs, especially in regard to their moods, tenses and terminations. 12mo.....25 cts.

L'ART D'INTÉRESSER EN CLASSE. By Prof. V. F. BERNARD. A new manual of readings and conversational pieces carefully arranged. 12mo., cloth.....$1.25

GENRE DES NOMS. By Prof. V. F. BERNARD. The only treatise on the gender of French nouns published to be obtained. 12mo..... 40c.

DICTIONARIES.

Following is a list of some of the best French, and French and English Dictionaries, which are always kept in stock in large quantities to supply the trade or schools.

FRENCH-ENGLISH & ENGLISH-FRENCH DICTIONARIES.

CASSELL'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH DICTIONARY. 1 vol., crown, 8vo, cloth, 1152 pp. $1.50

SPIERS & SURENNE'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY. 1 vol. 4to, half-mor.....$4.50
The same, abridged, school edition, crown, 8vo, half roan..... $2.25

GUSTAVE MASSON'S, FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH DICTIONARY. 1 vol., 16mo, cloth.....$1.25

NUGENT'S FRENCH-ENGLISH AND ENGLISH-FRENCH PRONOUNCING DICTIONARY, 1 vol., 24mo, cloth, $1.00

FLEMING & TIBBINS.—Grand dictionnaire Français-Anglais et Anglais-Français, 2 vols., 4to, half mor.....$22.00
Each volume separately at half price.

CLIFTON & GRIMAUX.—French-English and English-French Dictionary, 2 vols., 8vo., half mor.....$9.60
Each volume sold separately at half price.

SNITH, HAMILTON & LEGROS. — French-English and English-French Dictionary, 2 vols., half mor.....$7.50
Each volume sold separately at half price.

DICTIONNAIRES FRANÇAIS.

LITTRÉ.—Dictionnaire de la langue française, 4 vols., 4to. et un supplément, (in all 5 vols.) half mor.....$45.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Abrégé du dictionnaire de la langue Française de E. Littré, avec un supplément d'histoire et de géographie, 1 vol., 8vo., half mor.....$6.00

LITTRÉ & BEAUJEAN.—Petit dictionnaire universel de la langue française, 1 vol., 18mo., bds.....$1.05

LAROUSSE, PIERRE.—Nouveau dictionnaire complet de la langue française, illustrated with 1500 wood cuts, 24mo, bds.....1.25

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 2 vols., 4to, half mor $16.25

SUPPLÉMENT au dictionnaire de l'Académie, containning words which are not to be found in the "Dictionnaire de l'Académie," 1 vol., 4to., half mor $11.20

BESCHERELLE. — Nouveau dictionnaire national, ou dictionnaire universel de la langue française; new édition entirely revised, 4 vols., 4to, half mor..... $38.50

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Pour la Jeunesse.

LES MALHEURS DE SOPHIE.

PAR

Mme. la Comtesse de Ségur.

This amusing story has long been familiar to French children and is not unknown even to American ones, especially to those reading French. In France it is a classic. Here, it has been used for years, by teachers requiring something light, amusing, and interesting for young children, and, the publisher in issuing an American reprint of it, trusts that it will find a wider *clientèle* than ever, especially as the price is much lower than the Paris editions.

12mo, illustrated, paper, 60c.; cloth,.....$1.00.

VICTOR HUGO'S WORKS.

"LES MISÉRABLES,"

By VICTOR HUGO.

This new and elegant edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the *cheapest* edition of the work to be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained, the only Paris edition being large, cumbersome and costly.

5 Volumes, 12mo, Paper, - $ 4.50.
" " " Cloth, - 6.50.
" " " Half-calf, 13.50.

"QUATREVINGT-TREIZE,"

By VICTOR HUGO.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class perusal. 12mo, paper, $1.00, cloth.....$1.50.

FRENCH VERBS GAME OF LOTO.

By LE PERRIER POLSON.

An admirable game for learning all the conjugations of the auxiliary verb "Avoir" and "Être." Played like the well, known game of Loto, it is at once entertaining and instructive- and no one can play it any time without acquiring a perfect knowledge of the French conjugations. In a box, ...$1.25.

ZOLA'S new novel of "**LE RÊVE,**" being of a character suitable for everybody to read, will be published here similtaneously *in French* with its Paris publication at the end of October. (*Orders received now*). 12mo, paper.. .....$1.25

"**L'IMMORTEL,**" by ALPHONSE DAUDET, the great literary talk in France. 12mo paper..... .....$1.25

NOTRE DAME DE PARIS

Just Published.

The handsomest and cheapest Edition to be had,

WITH NEARLY

200 ILLUSTRATIONS.

2 Volumes, 12mo., Paper, $2.00, Cloth, $3.00, Half Calf, $6.00, the set.

This edition, while outwardly matching the other publications of Hugo in Mr. Jenkin's edition, contains all the superb illustrations of the *édition de luxe*, excepting those in color, so that it is the finest, as well as cheapest, popular edition of the work yet issued, and cannot fail of meeting with the favor of American readers of French.

SPECIAL NOTICE.

In order to realize on the great outlay necessitated in the preparation of this superbly illustrated work, the remainder of the *édition de luxe* will be offered at the following

REDUCED PRICES:

THE EDITION DE GRANDE LUXE, which was published at $20.00 for the two volumes, will be offered for **$14.00.**

This edition, limited to one hundred copies, signed and numbered, is printed on Japan paper, contains nearly two hundred illustrations by celebrated French artists, and also sixteen full-page aquarelles in color. It is tastefully bound in parchment covers enclosed in satin portfolios, and is undoubtedly a genuine bargain at the price to connoisseurs, as it is the *first French édition de luxe ever printed in America*,

THE ÉDITION DE LUXE, of which four hundred numbered and signed copies were published at $12.00 the set of two volumes, will be offered until further notice at **$ 8.00** the set.

This edition is printed on superfine calendered paper in similar style to the *édition de grande luxe*, but is substantially bound in Roxburgh style, with leather back sand cloth sides. At the above low price the two volumes are no more expensive than many octavo Paris books that are not special editions.

AUTEURS CÉLÈBRES, at 25 cts. a volume.

1. Lumen.....Camille Flammarion
3. Thérèse Raquin.....Emile Zola
4. Une Bonne Affaire.....Hector Malot
6. Manon Lescaut.....L'Abbé Prévost
7. La Belle-Alliette.....Eugène Chavette
8. Le Tonnelier.....G. Duval
9. Histoire d'un Petit Homme.....Marie Robert-Halt
10. Paul et Virginie.....B. de Saint-Pierre
11. Le Roman Rouge.....Catule Mendès
12. Colette.....Alexis Bouvier
13. Voyage aux Pays Mystérieux.....Louis Jacolliot
14. Deux Femmes.....Adolphe Belot
15. Madeleine.....Jules Sandeau
16. Daphnis et Chloé.....Longus
17. Jettatura.....Théophile Gautier
18. La Mansarde.....Jules Claretie
19. L'Auberge Maudite.....Louis Noir
20. Le Château de la Rage.....Léopold Stapleaux
21. Séduction.....Hector Malot
22. Le Grisou.....Maurice Talmeyr
23. Werther.....Gœthe
24. Le Dernier des Trémolin.....Ed. Drumont
25. La Sirène.....Vast-Ricouard
26. Le 51e Chasseur.....G. Courteline
27. Troppmann.....Escoffier
28. Le Vicaire de Wakefield.....Goldsmith
29. Les Amours Buissonnières.....A. Delvau
30. Lilie, Tutue, Bébeth.....E. Chavette
31. Hélène et Mathilde.....Adolphe Belot
32. Les Millions honteux.....Hector Malot
33. Voyage autour de ma Chambre.....Xavier de Maistre
34. Le Mariage d'un Forçat.....Alexis Bouvier
35. Le Faubourg Saint-Antoine.....Tony Révillon
36. Le Canot des six Capitaines.....Paul Arène
37. La Ferme des Gohel.....Ch. Canivet
38. Les Tribulations d'un Futur.....Ch. Leroy
39. Voyages de Gullivier.....Swift
40. Souvenirs d'un Officier.....René Maizeroy
41. Lucia.....Arsène Houssaye
42. La Chanson de Roland.....
43. Au Large.....Paul Bonnetain
44. Pour lire au Bain.....Catulle Mendès
45. Jacques Damour.....Emile Zola
46. Quatre Petits Romans.....Jean Richepin
47. Histoires Joyeuses.....Armand Silvestre
48. Sous les Tropiques.....Paul Dhormoys
49. Le Secret de l'Echafaud.....Villiers de l'Isle-Adam
50. Jourdan Coupe-Tête.....Ernest Daudet
51. Rêves étoilés.....Camille Flammarion
52. Mémoires d'une Enfant.....Mme J. Michelet
53. Avatar. — *Fortunio*.....Théophile Gautier
54. Atala. — *René*.....Chateaubriand
55. Récits d'un Chasseur.....Ivan Tourgueneff
56. Le Crime du Moulin d'Usor.....L. Jacolliot
57. Marsouins et Mathurins.....P. Bonnetain
56. Mémoires d'une Honnête Fille.....A. Delvau
59. Vavaknoff.....René Maizeroy
60. La Fange.....Guérin-Ginisty
61. Madame Trois-Etoiles.....Arsène Houssaye
62. La Belle-Luciole.....Charles Aubert

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

No. 1. "ALBERTO." by E. DE AMICIS. This is the first of a new series of "Novelle Italiane," which, if properly sustained will be continued from time to time by other stories from the best contemporaneous Italian authors. "Alberto" is a charming story by the great Italian author-traveler, whose romances are very little known on this side of the Atlantic. It has the advantage of English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo. paper,.....35c.

No. 2. "UNA NOTTE BIZZARRA." By ANTONIO BARRILI. An amusing little story, by one of the best contemporaneous Italian novelists, with English notes by Prof. T. E. COMBA. 18mo.....35c.

No. 3. "UN INCONTRO," by EDMONDO DE AMICIS, and other Italian stories by noted writers, with English annotations by L. D. VENTURA, Professor of Italian and French at the Amherst Summer School of Languages.

"LINGUA ITALIANA." By T. E. COMBA. A new practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanation, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, cloth,.....$1.50

SPANISH.

Mr. Jenkins desires to announce that he has now ready the first of a series of Spanish plays of a similar scope to the Théâtre Contemporain, which will be issued at the same price. This play is

LA INDEPENDENCIA. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS, and is a bright modern comedy, excellently adapted for school readings. 12mo, paper,.....25 c.

LATIN.

THE BEGINNER'S LATIN, By Professor W. MCDOWELL HALSEY, PH.D.

An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, cloth.....$1.00.

Full catalogue of French imported books and GENERAL SCHOOL BOOKS sent on application. Importation orders promptly filled at moderate prices.

BINDING LIST APR 11 1951

515697

Vincent, Jacques
Vaillante.

LF
V7722va

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED